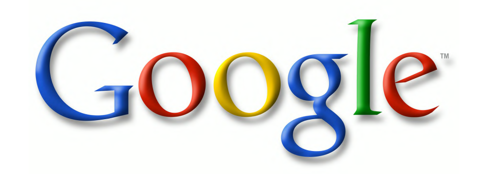


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

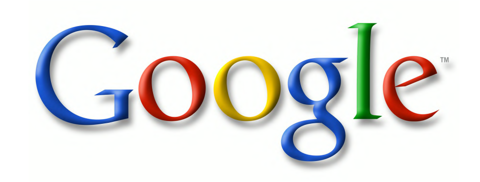
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

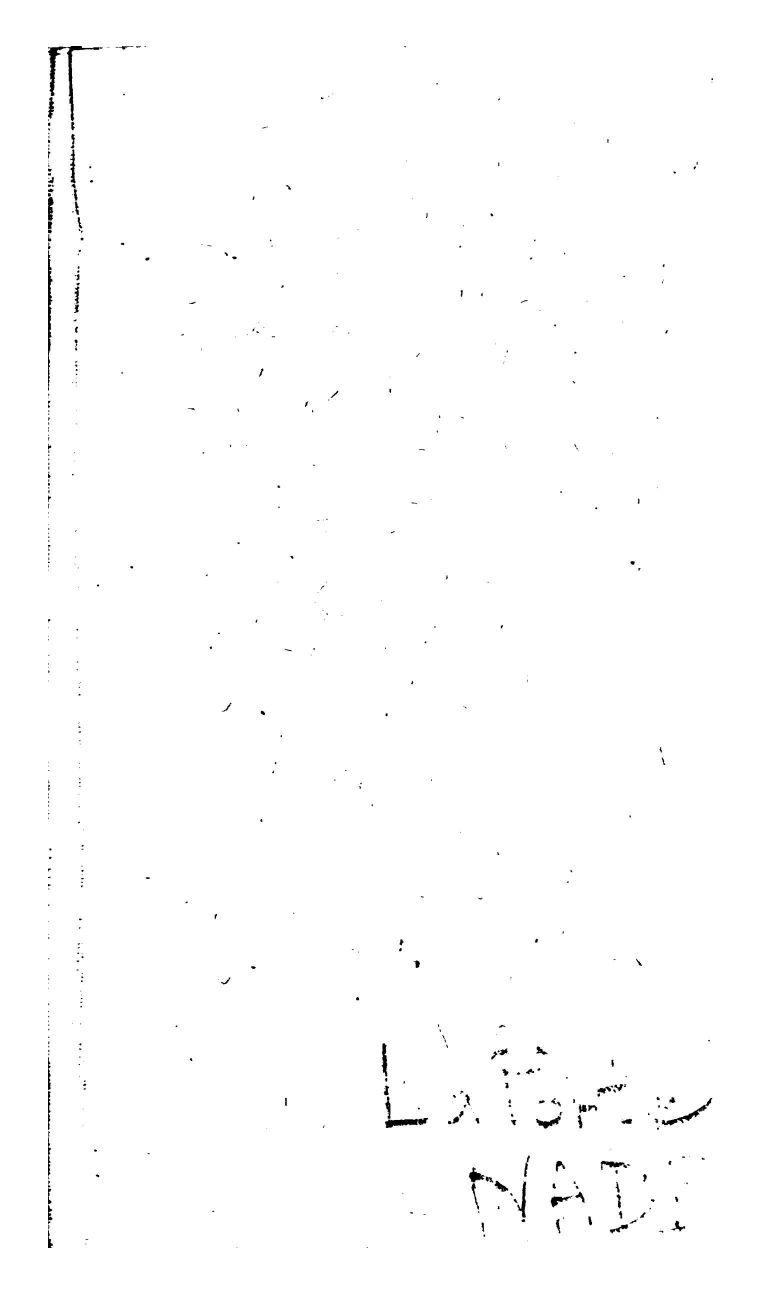
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

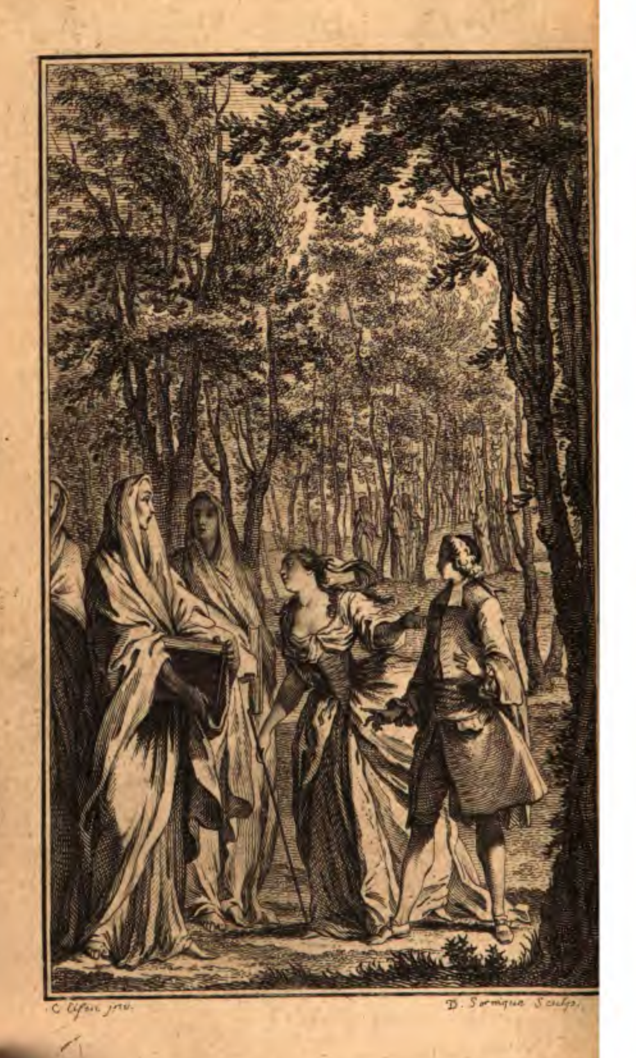


La Porte
NADB

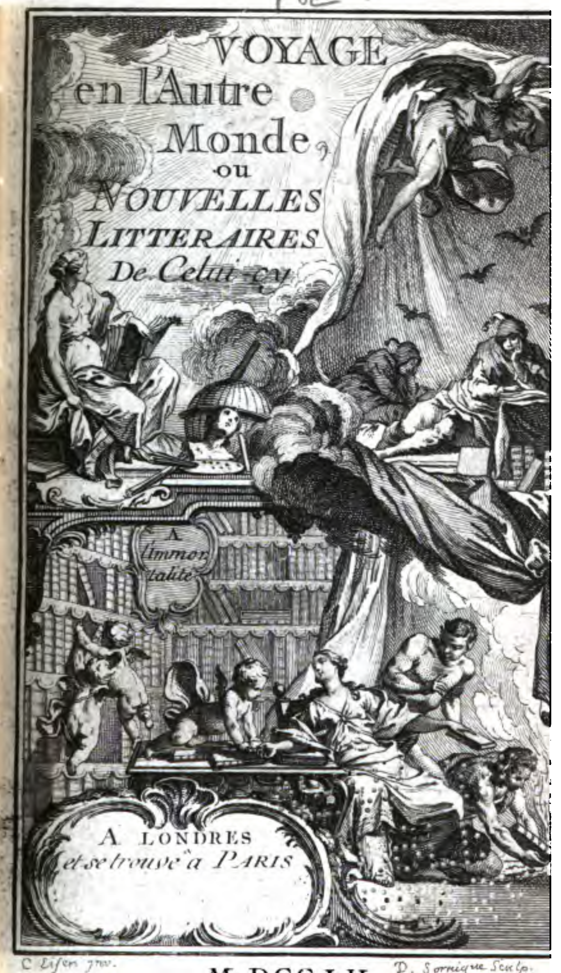
L: Serrurier

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS


C. Eisen inv. D. Sornique Sculps.

Joseph de La Porte

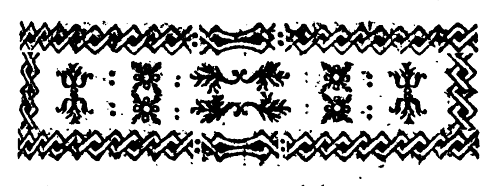


C. Eisen inv. D. Sornique Sculp.

M.DCC.LII.

C.N.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
271672A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L



VOYAGE AU SEJOUR DES OMBRES.

*A MADAME ****

VOus m'avez tellement accoutumé à vous voir, Madame, & à vous entendre, que je n'eusse assurément jamais pû soutenir une absence de huit jours, si elle n'eût été causée par un Voyage entrepris par votre ordre. Pour vous dire combien ce terme m'a paru long, il faudroit, selon l'usage, changer les heures en années, & des jours en faire des siécles : Mais ne cherchons point à nous rendre plus vieux que nous ne sommes ; les années viendront bien d'elles-mêmes se

multiplier sur nos têtes ; n'ajoûtons rien au nombre de nos jours, retranchons-en plûtôt tous ceux que nous avons passés sans nous voir & sans nous connoître ; hélas ! Nous n'irons encore que trop-tôt occuper la place qui nous est destinée parmi les habitans du séjour que je quitte, & dont je vais, Madame, vous entretenir présentement.

Le Voyage en lui-même n'a rien de bien intéressant ; aussi ne m'arrêterai-je pas à vous en faire la relation.

N'attendés donc pas que ma plume
Vous trace un immense volume
De faits rares & curieux,
Ni les Avantures falotes
Des Gil-Blas & des Don-Quichotes,
Et d'autres Voyageurs comme eux ;
Vous imaginés bien sans doute
Que rien de pareil sur ma route
N'est venu s'offrir à mes yeux.

Il n'y a, Madame, que le terme de mon Voyage qui puisse vous amuser : ne me demandés pas quel che-

min j'ai pris pour y arriver ; je ſerois aſſez embaraſſé de vous le dire ; on m'a conduit par des routes inconnues ; un voile épais me couvroit les yeux ; & j'allois en enfer, à peu près comme on va ſe faire recevoir Franc-Maçon.

Vous penſez bien que je ne marchois pas ſeul : comme Enée, j'étois accompagné d'une Sybille qui me tenoit par la main, & qui dirigeoit mes pas.

Vous la connoiſſez, Madame, cette Prophéteſſe moderne, puiſque c'eſt vous qui l'avez engagée à me ſervir de guide dans ce Voyage.

Vous le ſçavez, je regardois comme une chimére tout ce qu'elle nous racontoit de l'autre monde ; mais par les choſes ſingulieres qu'elle nous diſoit de celui-ci, je m'accoutumai inſenſiblement à croire que cette femme devoit avoir des connoiſſances ignorées du reſte des hommes.

Rien en effet ne lui eſt caché ; le préſent, le paſſé, l'avenir ſe dévoilent à ſes yeux, & vous avez été ſurpriſe pluſieurs fois, auſſi-bien que moi, Madame, de nous entendre dire des

choses, dont vous & moi avions seuls connoissance.

Ce n'est point dans les astres qu'elle puise cette science ; ce n'est pas même dans les yeux de ceux qui la consultent, qu'elle découvre ce qui se passe dans leur cœur. Du plomb fondu, du mare de caffé, ce sont-là ses Oracles, c'est-là qu'elle lit la destinée des humains. *

* Tout le monde sçait qu'il y a à Paris une femme singuliere, appellée Madame B... que des gens de la premiere distinction ont souvent consultée, pour découvrir les choses les plus secrettes. Plusieurs prétendent s'en être bien trouvés ; d'autres assurent qu'elle ne leur a jamais rien dit de vrai ; la plûpart soutiennent qu'elle rencontre quelquefois assés juste ; & tous conviennent que cette femme est extraordinaire, par l'air de simplicité dont elle couvre ses artifices. Quoi qu'il en soit, voici de quelle maniere elle s'y prend, pour dévoiler des mystéres qui sont l'objet de la curiosité de ceux qui la consultent.

Elle fait fondre du plomb dans une cuillier de fer, & elle le verse ensuite dans un vase plein d'eau. Ce plomb se divise en une infinité de petites parties, & forme en se durcissant mille figures différentes. C'est dans ces figures qu'elle croit voir tout ce qu'on lui demande.

D'autres fois elle verse du mare de caffé dans une assiette ; elle fait tourner ensuite plusieurs fois cette assiette par la personne qui vient la consulter. On laisse sécher le mare après qu'on en a fait sortir l'eau qui restoit ; & ce mare desséché forme sur l'assiette mille sortes de figu-

A d'autres que vous, Madame, je me garderois bien de raconter ces merveilles, car il faut les avoir vûes pour les croire; & je vous avouerai même, que malgré la confiance que me donnoient ses lumieres, ce n'étoit qu'en tremblant que je me livrois à sa conduite.

J'affectois néanmoins une contenance assurée; & après avoir marché pendant quelque-tems, je lui demandai si nous avions encore bien du chemin à faire.

Elle rompit le silence qu'elle avoit toujours gardé jusqu'alors, & elle me dit:

Mon fils, nous approchons de la voute fatale,
D'où l'on descend aux sombres bords;
Déja par la porte infernale
Nous entrons au séjour des morts.
Qu'on est aveugle sur la terre,

res, où la Devineresse découvre tout ce qu'on est bien-aise de sçavoir. Je dis tout ce qu'on est bien-aise, car jamais elle n'annonce rien de fâcheux ni de désagréable. Elle promet aux filles des époux, aux femmes des amans, des enfans aux jeunes mariés, aux Abbés des Bénéfices, & de l'argent à tout le monde. Ce qu'elle promet arrive ordinairement.

De regarder ce lieu comme un lieu plein
d'horreur !.

Ah ! C'est du sein de la misere
Haït, sans le sçavoir, le comble du bonheur !
D'un éternel repos dans ce lieu désirable
On goûte la douceur ;
Et si l'on connoissoit ce séjour délectable
On vivroit sans plaisir, on mourroit sans
douleur.

En disant ces paroles, elle dénouoit le bandeau qui me couvroit les yeux : mais si je fus surpris du spectacle qui se présentoit à ma vûe, ce ne fut point par la singularité des choses qu'il m'offroit : j'étois étonné au contraire de ne rien voir dans l'autre monde qui ne ressemblât, à peu de chose près, à ce que nous voyons dans celui-ci.

Les Champs Elisées dont vous avez, Madame, tant de fois entendu parler, ressemblent assez au bois de Boulogne ; & les Ombres errantes qui habitent ce séjour, ne sont pas mal représentées par les mascarades de la Foire de Bezons.

Voilà, sans doute, l'idée la plus

juste qu'on puisse vous donner de ces lieux célébres, si vantés dans les ouvrages des Poëtes. Il n'y a parmi le Habitans aucune distinction de rang & de naissance; une égalité parfaite les rend indépendans les uns des autres. Tout le monde y parle la Langue qu'il parloit sur la terre, & chacun l'entend comme sa Langue naturelle. La promenade & la conversation font leur unique plaisir: curieux de sçavoir comment on pense d'eux dans ce monde-ci, ils aiment sur-tout à s'entretenir avec ceux qui en sont nouvellement arrivés; ils recherchent principalement la compagnie de ceux qui ont été du même pays, du même état, de la même profession qu'eux; & par cette raison, malgré l'égalité qui y régne, les états n'y sont point confondus. On y voit aussi peu de Laboureurs parmi les gens de Lettres, que de Moines parmi les Généraux d'Armées; le goût & l'inclination font parmi eux, ce que font parmi nous la subordination & la police.

Nous avions déja fait quelques pas dans une avenue qui aboutit à un bosquet, lorsque ma Conductrice me fit

remarquer deux Chinoises qui s'entretenoient ensemble avec beaucoup de flègme. Elles avoient été autrefois femmes de Mandarins, & il y a environ quinze mille ans, selon le calcul Chinois, qu'une d'entr'elles avoit joüé un fort grand rôle à la Cour galante de l'Empereur *Tchiaou*. La curiosité d'entendre parler des morts me fit doubler le pas ; ma présence ne les déconcerta point ; je m'apperçus même qu'elle donnoit à leur entretien un air de vivacité qu'il n'avoit point auparavant.

La conversation rouloit sur les femmes de leur pays, & sur celles d'Europe, & principalement les Françoises. Voici ce que j'en entendis :

Est-ce caprice, est-ce raison,
Justice ou bien humeur chagrine,
Qui fait qu'on oblige à la Chine
Le Sexe à garder la maison,
Et qu'on le tient comme en prison ?
Je désapprouve cet usage ;
Et voudrois qu'à Pekin, ainsi que dans Paris,
Les femmes eussent l'avantage
D'aller & de venir comme font les maris.

Je ne suis point de votre sentiment, dit sa compagne, qui trouvoit sans doute que cette morale blessoit les principes de la retenue Chinoise, & qui s'imaginoit peut-être aussi, qu'un peu de contradiction rendroit la conversation plus animée : Je prétens, ajouta-t'elle, que l'usage de France ne vaut pas celui de la Chine ;

Car d'où viens l'extrême licence
Qu'on dit qui régne dans Paris ?
La chose est claire ; c'est qu'en Franc
Les femmes sortent du logis.
Pour surprendre notre innocence,
Les hommes dans notre Pays
Peuvent bien, quelquefois profiter de l'absence
De Messieurs les Maris ;
Mais le mal est caché ; la faute est plus légere ;
Que de peine d'ailleurs, que de précaution,
Avant que d'arriver à la conclusion
De la chose que l'on espere ?
Quand la peine précéde un mal que l'on veut faire,
On triomphe aisément de la tentation.
A Paris, c'est tout le contraire ;
Les femmes bien souvent y font les premiers pas.

En effet, ne les voit-on pas
Provoquer les passans à l'amoureux mystere ?
Et vendre à prix modique . . . . .

Ah ! Madame, arrêtés, lui dis-je, avec une vivacité qui tenoit un peu de l'impatience. Je suis François ; l'amour de ma Patrie m'oblige à prendre le parti des femmes de mon Pays. Vous parlez-là de tout ce qu'il y a de plus vil & de plus méprisable dans la Nation ; nos Loix n'autorisent point les abus que vous condamnez, elles décernent au contraire des peines rigoureuses pour en arrêter le cours, & pour empêcher des désordres ausquels la misere a peut-être plus de part, que le libertinage & la débauche.

Rendez donc, je vous prie, plus de justice à notre Nation, & ne jugez pas de toutes les Françoises en général, par ce qu'on a pû vous dire de quelques-unes d'elles en particulier.

Je conviens avec vous que les femmes en France sont plus dissipées qu'à la Chine ; & qu'à Paris comme à Pékin, il seroit à souhaiter que bornées aux soins domestiques, & renfermées

dans l'enceinte de leurs maisons, elles laissassent aux hommes les occupations du dehors. Mais il faudroit que ce fût le goût & l'inclination, plûtôt que la tyrannie & l'usage, qui les portassent à cette espece de clôture; quel fond en effet pourroit-on faire sur une vertu qu'on ne pourroit guéres attribuer qu'à la sévérité des Loix, ou au défaut d'occasions de pratiquer le vice?

Je m'engageois insensiblement dans une conversation, qui, comme vous voyez, Madame, nous eût menés fort loin, si ma compagne ne m'eût averti que nous avions encore bien du chemin à faire. Je laissai mes deux Chinoises continuer leur entretien avec un vieux Bonze, qui, les deux bras pendans, s'approchoit d'elles avec beaucoup de gravité.

Le bosquet que vous voyez au bout de cette avenue, me dit ma Conductrice, est le rendez-vous des beaux esprits & des sçavans de l'Antiquité. On ne peut mieux le comparer qu'au Caffé de Procope, avec cette différence néanmoins, que les Grands Hommes qui fréquentent ce lieu-ci,

n'y sont point confondus, comme chez Procope, parmi une foule de Petits-Maîtres ignorans que la proximité du spectacle y attire. Vous ne verrez ici que des hommes respectables ; je ne sçai s'il en sera déja arrivé beaucoup, mais il est rare de n'y trouver personne. J'apperçois au travers du feuillage deux Ombres que je crois reconnoître : c'est Socrate & Démosthéne ; je suis charmée que le hazard vous les fasse rencontrer.

Nous entrâmes dans le bosquet ; nous y trouvâmes aussi Virgile, Caton, Hypocrate & Diogéne qui étoient assis sur un banc de gazon, & que le feuillage nous avoit d'abord empêché de voir avec les deux autres.

Je m'apperçus que mon arrivée leur faisoit plaisir : vous venez fort à propas, me dit Socrate, voilà Diogéne & Hypocrate qui prétendent que le monde valoit mieux autrefois qu'il ne vaut aujourd'hui ; Virgile & Démosthéne sont du sentiment opposé ; nous soutenons Caton & moi que les choses vont toujours de même : nos Histoires vous ont fait connoître les hommes de notre tems, vous vivez enco-

re parmi ceux du vôtre, personne ici n'est plus en état que vous de décider une question où les sentimens sont si fort partagés.

La question, telle que vous l'exposez, lui dis-je, n'est pas nouvelle pour moi; elle fait souvent parmi nous le sujet de nos entretiens. Nos Vieillards, panégyristes éternels du tems passé, disent, comme Hypocrate & Diogéne, que le monde va toujours en empirant: les jeunes gens au contraire soutiennent que l'âge & l'expérience le perfectionnent; pour moi je suis persuadé que nous ne sommes ni pires ni meilleurs que nos Peres.

Du tems passé vous qui vantés les Loix,
Et qui méprisés trop le nôtre,
Croyés-moi, l'un est comme l'autre:
On fait encor comme autrefois.
L'on vit toujours selon le vieux systême:
Parcourons ce tems si vanté
Que l'on appelle Antiquité,
Et nous dirons, en vérité
Tout va toujours de même.

Je juge de la décadence des choses

humaines, reprit Hypocrate, par celle de mon ancienne profession : La Médecine n'est plus à ce haut point de perfection où je l'avois laissée ; & l'art divin de conserver les hommes, n'est presque plus employé qu'à leur déstruction.

Interrogés les Ombres qui chaque jour quittent la terre pour venir habiter ce séjour ; en est-il une seule, qui n'attribue sa mort à l'ignorance ou à la malice des Médecins ?

Je sçai, lui dis-je, que c'est-là un reproche qu'on fait assez souvent aux Médecins de nos jours. On prétend que c'est entre leurs mains que les Parques ont déposé le ciseau fatal qui tranche nos destinées. Molin, Astruc, Vernage & quelques autres, en très-petit nombre, n'ont pas voulu, dit-on, se prêter à cet odieux ministére ; d'autres assurent qu'ils sont associés à leurs Confreres, mais qu'ils gardent l'*incognito*.

Convenez que de votre tems le monde n'étoit pas plus indulgent à votre égard ; & que si l'on interrogeoit aussi vos malades, on en trouveroit bien peu qui ne vous fissent

auteur de leur mort.

Au tems passé, par respect pour les Loix
D'Hypocrate & de ses Confreres,
L'homme alloit rejoindre ses Peres,
On fait encor comme autrefois :
Car aujourd'hui, c'est toujours un problême
Si ces Docteurs à longs rabats
Sauvent plus d'hommes du trépas
Qu'ils n'en font descendre ici-bas;
Tout va toujours de même.

Si cela est ainsi, reprit Diogéne, si les choses ne changent point, vos Philosophes sont donc aussi sages que les nôtres ?

Dites qu'ils sont aussi fous, lui dis-je, & qu'à Paris comme à Athénes, en France comme dans la Gréce, ils font encore mille extravagances qui démentent chaque jour la gravité de leurs maximes. Ne trouvez-vous point, par exemple, que les *Paranimphes* de nos Moines, & leurs disputes Scholastiques ne ressemblent pas mal à vos ciniques invectives ?

Au tems passé, Philosophes narquois
A l'exemple de Diogéne.

Vous vous insultiés dans Athène ;
On fait encor comme autrefois ;
Car aujourd'hui, l'on voit sur un dilemme
Nos Philosophes furieux
Dans leurs exercices fougueux
Tout prêts à s'arracher les yeux.
Tout va toujours de même.

Et pourquoi le Monde changeroit-il, dit Socrate, les passions ne sont-elles pas toujours les mêmes dans tous les hommes ? Mais à propos, ajouta-t-il, on m'a dit il n'y a pas long-tems, qu'il devoit y avoir sur la terre un changement prodigieux entre les deux Sexes, & voici à peu près le tems où doivent s'opérer ces merveilles. *

* La feuille intitulée *l'Année Merveilleuse*, a eû beaucoup de vogue dans le tems. Elle est de Mr. l'Abbé Coyer. Ce petit badinage contient une Critique des mœurs de notre siecle. L'idée en est plus heureuse que l'éxécution. Les manieres efféminées que l'Auteur croyoit voir s'introduire parmi nous, lui faisoient dire que les hommes seroient bien-tôt métamorphosés en femmes ; que ce changement étoit marqué dans les Astres ; & que les femmes elles-mêmes, en qui sans doute il croyoit voir aussi quelque chose de viril, alloient être dans peu transformées en hommes. Cette idée plût beaucoup par sa singularité ; les femmes sur-tout y trouvoient leur avantage : la feuille ne pouvoit

Il est vrai, répondit ma Conductrice, qu'on nous a flatté long-tems de la douce espérance que nous serions changées en hommes; mais tout cela n'a abouti qu'à voir à Paris une femme changée en Diable, & de Diable redevenir femme dans l'espace de quinze jours.*

J'ai vû de mon tems la moitié de ce miracle, dit Socrate; j'avois une

donc manquer d'avoir un grand débit. Le même Auteur en a fait depuis beaucoup d'autres dans le même goût; mais comme elles ne présentoient pas à l'esprit quelque chose de si singulier, & qu'elles n'étoient d'ailleurs qu'une répétition assés froide de tout ce que contenoit *l'Année Merveilleuse*, elles n'ont pas eû un grand succès. Ces differentes petites feuilles avoient pour Titre: *La Magie démontrée*, *Lettre à une Dame Angloise*. *l'Isle frivole*, &c.

* Une Marchande de Graines, de la rue du four, Fauxbourg Saint Germain, avoit fait courrir le bruit dans tout le quartier, qu'elle avoit un Diable dans sa Boutique; il n'en fallut pas davantage pour y attirer tout Paris. Cette femme pour entretenir le Peuple dans cette idée, s'enfermoit dès le grand matin dans son comptoir; & elle ne manquoit pas, dès qu'elle s'appercevoit que la foule étoit grande, de se traîner par tous les coins de sa Boutique. Le comptoir qui se promenoit avec elle, la déroboit aux yeux des Spectateurs. Cette cérémonie dura plusieurs jours; mais le Commissaire du quartier l'ayant menacée de la faire renfermer, si le Diable revenoit encore, elle sçut si bien congédier cet Esprit de ténébres, qu'il disparut pour toujours.

femme qui étoit un diable, mais qui resta diable toute sa vie ; & ce qui n'est que la moitié de votre prodige, fut mon supplice tout entier.

Croyés-moi, reprit ma Compagne, on voit encore parmi nous beaucoup de ces demi-prodiges qui font tout le supplice des maris ; mais la plûpart de ces Messieurs font comme vous, ils renoncent volontiers aux droits & aux prérogatives de leur sexe pour le bien de la paix & de l'union. C'est peut-être en ce sens qu'on a dit que les hommes devoient être changés en femmes.

Au tems passé, peu jaloux de ses droits
Socrate après son mariage
Ne fut point maître en son ménage;
On fait encor comme autrefois;
Car aujourd'hui, plus d'un bon Nicodéme,
Pour avoir la paix au logis,
Laisse porter à sa Cloris
Ce qui ne convient qu'aux maris:
Tout va toujours de même.

Je suis si fort persuadé de cette vérité, dit Caton, que quoique je reconnoisse présentement que c'est là

plus grande de toutes les folies que de se donner la mort à soi-même, je ne doute pas cependant qu'il n'y ait encore parmi vous des gens aussi fous que moi, qui se font périr de leurs propres mains.

Cette maladie, lui dis-je, n'est pas si commune en France que chez nos voisins. Un homme est riche en Angleterre, il a de l'esprit, il est jeune, bien fait, jouit d'une santé parfaite: il a une femme sage, jolie, aimable, il a un bon équipage, beaucoup de domestiques, point de procès, point de chagrin, rien ne lui manque, & il se tue, parce que la vie lui est à charge.

Au tems passé, trop docile à la voix
D'une sombre Philosophie,
Le grand Caton s'ôta la vie;
On fait encor comme autrefois.
Car aujourd'hui, d'un mortel aposéme
L'Anglois aussi fou que Caton
Se fait souvent une boisson
Qui le dépêche chez Pluton;
Tout va toujours de même.

Quoi! reprit Démosthéne, le Mon-

de après plus de deux mille ans d'expérience, n'est pas devenu plus sage qu'il ne l'étoit de mon tems? Les hommes sont toujours aussi fous, aussi légers, aussi peu touchés des choses sérieuses, qu'avides de vanités & de bagatelles? Une fable puérile se feroit encore écouter de tout un peuple, & il seroit insensible aux intérêts de sa Patrie?

Je vois bien, lui dis-je, que vous avez toujours sur le cœur le peu d'attention qu'on apportoit quelquefois à vos harangues. Mais pareille chose n'arrive-t'elle pas tous les jours parmi nous? J'ai vû dormir plusieurs fois aux Sermons de nos plus fameux Prédicateurs; j'ai vû bâiller aux Plaidoyers de nos meilleurs Avocats; j'ai vû s'ennuyer aux Discours de nos plus célébres Académiciens.

Au tems passé, d'une éloquente voix,
On a vû le Grand Démosthéne
Ennuyer le Peuple d'Athéne;
On fait encor comme autrefois.
Car aujourd'hui, sur la fin d'un Carême
Est-il aucun Prédicateur
Qui, quoique fort bon Orateur,

N'ait ennuyé son Auditeur ?
Tout va toujours de même.

Il est bien étonnant, dit Virgile, de voir dans des siécles si éloignés une si parfaite ressemblance. Je ne doute plus présentement que vous n'ayiez aussi parmi-vous une foule de *Mévius* ignorans qui s'érigent en Maîtres du Parnasse, & qui prétendent l'emporter sur les prémiers de vos Poëtes.

Ah ! c'est en ce point, lui dis-je, que notre siécle a avec le vôtre une ressemblance plus parfaite. Nous sommes tourmentés à Paris, comme vous l'étiez à Rome, par un essein de mauvais Poëtes, qui, quoique vils Frélons, osent néanmoins comparer les productions grossieres dont ils se repaissent, au miel délicieux de nos Abeilles.

Au tems passé, dans un cercle Bourgeois,
Pour avoir jappé quelque Ydille
Mévius se crut un Virgile,
On fait encor comme autrefois;
Car aujourd'hui, par un orgueil extrême,

Avec Voltaire & Crébillon
Chaque Goujat de l'Hélicon
Veut entrer en comparaison ;
Tout va toujours de même.

Mais où je trouve encore plus de ressemblance, continuai-je, en m'adressant toujours à Virgile, c'est dans le tems qui suivit immédiatement votre mort, & celui où nous vivons actuellement. Vous sçavez que les grands hommes, dont les admirables Ecrits avoient enrichi votre Parnasse, les Tibules, les Ovides, les Horaces, les Catules & tant d'autres, qui, par leurs Poësies, faisoient honneur à votre siécle, n'ont point laissé de successeurs ; les Muses, en vous perdant, abandonnerent l'Italie ; & Rome eut à la vérité d'excellentes Poësies, mais elle n'eut plus de Poëtes. Paris est à la veille d'éprouver une pareille disgrace : nous avons encore quelques grands Hommes sur notre Parnasse ; mais qui avons-nous, pour les remplacer ? Et parmi ces grands Hommes-là même, y en a-t'il beaucoup qui, par de nouvelles productions,

nous dédommagent d'avance de l'extrê-me diſette où nous allons tomber. Je parle des Poëtes ſeulement, & à l'exception de M. de Voltaire, qui ne ceſſera de produire, que lorſqu'il ceſſera d'être; tous les autres ſont à notre égard dans une eſpece d'aſſoupiſſement létargique. Ils vivent encore pour eux-mêmes, mais ils ſont déja morts pour le Public. M. M. de Fontenelle, Lagrange, Crébillon, Deſtouches, Piron, Lachauſſée, Roy, Boiſſi, Racine, Moncrif, du Reſnel, Cahuſac, Greſſet; voilà de grands hommes ſans doute qui ſont encore parmi nous; mais les uns jouiſſent dans un âge avancé, d'un repos honorable qu'ils ſe ſont juſtement acquis par de longs & de glorieux travaux; les autres, par leur ſilence, puniſſent un certain Public, qui n'a point fait aſſez d'accueil à leurs premiers Ouvrages. Notre Parnaſſe eſt donc auſſi abandonné que le fut le vôtre: & plus je compare enfin ces deux ſiécles, plus j'ai de raiſons de croire que tous les tems ſe reſſemblent.

Eh bien, dit Socrate, en s'adreſſant à Diogene, croirez-vous encore que le monde ait changé? Je conçois actuel-

lement, dit le Cinique, que c'eſt un bien qu'il ſoit toujours le même, car il ne pourroit changer qu'à ſon déſavantage. Autrefois, la lanterne à la main, je cherchois un homme, & je ne trouvois que des femmes; je juge préſentement par le prodige dont on vient de parler, que ſi le monde changeoit, on n'y verroit plus que des diables. En diſant ces paroles il ſortit du boſquet, & toute la Compagnie ſe ſépara.

Je ſuivis Socrate comme le plus ſage. Vous ſçavez, Madame, combien je vous ai toujours témoigné de vénération pour ce grand homme; je ſaiſis donc avec empreſſement l'occaſion qui m'offroit un tête-à-tête avec lui. Mais à peine avions-nous commencé la converſation, qu'elle fut tout d'un coup interrompue par un grand cri de joie que nous entendîmes derriere nous. C'étoit Scaron qui cherchoit Socrate depuis près d'un ſiécle, ſans avoir jamais pû le rencontrer. Je demande de vos nouvelles à tout le monde, lui dit-il, & ſans mon ami Virgile que je viens de trouver dans mon chemin, j'aurois peut-être été privé encore long-tems du plaiſir de vous voir. C'eſt lui qui

vient de m'apprendre que vous ſortiez du boſquet voiſin, & je ſuis venu bien vîte pour ne pas vous manquer. Eh bien, Socrate, n'êtes-vous pas mieux ici que ſur la terre, parmi cette engeance de loups-garoux, ces antropophages qui ſe dévorent les uns les autres, & qui n'ont de l'humanité que la figure ? Quand vous n'auriez eû que votre Xantipe à vos trouſſes, vous devez vous eſtimer heureux qu'on vous ait fait boire une ſanté de cigue au Monarque des morts.

Pour un habitant des champs éliſées, dit Socrate, vos diſcours ſont bien peu graves. Eh ! qui êtes-vous donc ? Qui je ſuis ? reprit Scaron.

Je ſuis cet ami de Phébus,
Ce Poëte au Rable perclus,
Scaron enfin, ce pauvre diable,
Mais toujours plus facétieux,
Malgré ſon mal inſupportable,
Que ceux qui ſe portoient le mieux.

Voilà mon caractere & l'abrégé de ma vie. Je ſuis Poëte, comme vous voyez par cette Epitaphe que je com-

posai moi-même; & quoique l'Oracle vous ait donné le haut bout parmi les Sages, je puis vous disputer le pas.

Oh ! je vous le cede volontiers, répond Socrate; mais en quoi consistoit donc votre sagesse? Car vous m'avez l'air d'un vrai goguenard. Vous ne l'êtiés guéres moins que moi, dit Scaron; jamais personne n'a employé plus souvent, ni plus à propos l'ironie: mais pour satisfaire à votre demande, vous sçaurez que j'avois d'abord été destiné à vivre parmi des gens qui partagent leur vie entre le service des Autels & le plaisir de la table. Jeune & susceptible de tous les bons exemples, je profitai si bien, que dans peu l'on me regarda comme un Membre capable de faire honneur à ce digne Corps. C'étoit dans une Ville de France que l'on appelle le Mans, séjour où l'on tient Bureau de sophismes. Je passai donc pour bon compagnon, & j'évacuois des rasades de la meilleure grace du monde. Mais je payai bien cher ces galanteries, car je devins perclus; je n'avois de l'homme que le buste, & je fus réduit à faire une éternelle séance dans un fauteuil.

Voilà de fort beaux commencemens de ſageſſe, dit Socrate, pourſuivez.

En devenant paralitique, je devins plus tempérant, je m'attachai enſuite à un genre de ſageſſe, non de celle qui eſt hériſſée de graves ſentences & de morale à perte de vûe, mais de celle qui n'eſt incommode à perſonne, & qui réjouit même tout le monde. Je grimpai comme je pus ſur le Parnaſſe, & j'en revins le plus groteſque perſonnage, & le plus facétieux impotant de Paris. Colé fierement ſur ma chaiſe, je recevois des viſites conſidérables, tirant cet avantage de mon mal, que je n'étois pas tenu à ces formalités incommodes qui ſe pratiquent entre les gens qui ſe portent bien, & qui ſçavent le monde. Ma maiſon étoit ſouvent le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus qualifié & de plus beaux eſprits dans la Ville. Je faiſois des vers, mais de ces vers aiſés qui ne ſentent point le travail, & que l'on appelle Burleſques. Je compoſai des Comédies, j'habillai même l'Enéide en héroine groteſque; enfin loin de m'affliger de mes maux & de perdre patience, ſemblable à ces graves Stoï-

ciens, je bravois mes douleurs ; & mes infirmités n'avoient pas même la force de me rendre sérieux : je divertissois tout le monde en m'amusant : ne faut-il pas un grand fond de sagesse pour être de si belle humeur dans une si cruelle maladie ? J'ai cet avantage sur les autres Philosophes, que ce n'étoit point par ostentation que je jouois ce personnage.

Si cela est, dit Socrate, vous étiez heureux dans vos peines ; & j'admire en cela la Providence, qui vous dêdommageoit amplement de ses rigueurs. Pour votre genre de sagesse, toute folâtre qu'elle est, je suis tenté de croire qu'elle est encore la plus raisonnable ; car dans le fond, qu'est-ce qu'un Sage toujours sérieux ? C'est un homme insupportable, & ses leçons loin d'être bien reçûes, ne font souvent que rebuter. Un peu de folie & de badinage sied bien dans le monde ; c'est le contre-poison des angoisses & des soucis cuisans dont il est rempli. Moi-même tout sage qu'on me croyoit, je jouois bien quelquefois avec mes enfans, en courant avec eux un bâton entre les jambes. Je faisois tout l'agrément & toute

la joïe des festins où je me trouvois ; j'entendois fort bien la raillerie, j'assistois même aux Comédies d'Aristophane, qui me jouoit de la maniere du monde la plus insultante. Je trouvois une espece de divertissement dans le vacarme ordinaire de ma femme, la plus acariâtre d'Athenes; & je me soulageois de mes spéculations philosophiques, par de bons mots & des plaisanteries.

Ne fut-ce pas aussi pour égayer le lugubre aspect de votre supplice, reprit Scaron, qu'après avoir débité les plus belles maxîmes, vous ordonnâtes à votre ami Criton d'immoler un coq à Esculape ?

Ah ! lui dit Socrate, ne touchons pas, s'il vous plaît, à cet article ; vous sçavez sans doute, qu'on se servit du prétexte d'impieté pour me faire mourir, & que je péris au contraire pour une cause qui doit me faire honneur.

Apparemment, répondit Scaron, qu'étant accusé de combattre la pluralité des Dieux, vous vouliez mettre les Athéniens dans leur tort par ce dernier acte de religion, qui sembloit vous justifier d'impieté ; n'étoit-ce pas là faire

entrevoir quelque regret à la vie ?

Je fis assez comprendre, dit Socrate, que je ne craignois point la mort, puisque je résistai fortement aux sollicitations pressantes d'un de mes amis qui avoit gagné le Geolier ; mais je ne devois pas pour cela mourir suspect du crime dont on m'avoit accusé, ni disculper mes délateurs. La vérité m'a toujours gouverné impérieusement.

Mais, reprit Scaron, ne craignîtes-vous point alors de trahir cette vérité ? Intimement convaincu de l'unité de Dieu, vous voulûtes faire croire que vous aviez toujours reconnu & réveré toutes les Divinitez de votre patrie, & en cela nous fites une double faute en professant ce que vous ne croyiez pas, & en faisant injure à l'Etre suprême par cette lâcheté. Voilà à quoi se terminoit la sagesse de vous autres Payens, qui aimiez beaucoup mieux éblouïr les hommes par de beaux dehors, que de jouir des véritables honneurs d'une bonne conscience. Adieu Socrate jusqu'au revoir.

Nous continuâmes notre route, Socrate, ma conductrice & moi. La conversation que ce Philosophe venoit d'a-

voir avec Scaron, prévint bien des questions que j'avois à lui faire. Je lui dis seulement que j'étois étonné qu'un homme aussi sage que lui, eût fait la folie de se marier. Il en est, lui dis-je, des Philosophes comme des gens de Lettres, ils ne devroient jamais penser au lien dangereux du mariage, que pour former la généreuse résolution de l'éviter toute leur vie. Votre femme Xantipe a rendu votre Philosophie ridicule, & vous ne sçauriez croire les mauvaises plaisanteries qu'on a faites & qu'on fait encore tous les jours sur votre compte à ce sujet. Vous ignorez donc, me dit Socrate, que c'étoit presque un crime à Athenes de vivre garçon. Mon goût, ma raison, mes réflexions, tout m'éloignoit d'un état que je sentois bien ne me pas convenir; mais il falloit donner des Citoyens à la République, & l'on m'eût regardé comme un ennemi de ma patrie, si je n'eusse pas travaillé comme les autres à perpétuer ma race. Cette façon de penser n'est-elle pas la même parmi vous? Ne fait on pas un crime à ceux qui vivent dans le célibat? Au contraire, lui dis-je, on les en estime d'a-

L'inébranlable fondement
De ma vertu farouche & difficile.
Mais sur tout, je proteste, & c'est bien la raison,
De ne jamais coeffer mon époux débonnaire
Du panache fourchu de défunt Acteon.
Et de suivre en tout point l'exemple de ma mere.
L'une lançoit des regards impudens,
Et bombardoit de l'œil les jeunes prétendans;
L'autre avoit un maintien farouche.
L'une en riant tordoit la bouche,
L'autre l'ouvroit beaucoup pour étaler ses dents.
L'une mordoit sa lévre, & comme une pagode
Hochoit la tête en s'avançant;
D'autres niaisant, grimaçant,
Crioient, respiroient par méthode.
Affectoient un air innocent,
Déplaisoient pour être agréables,
Et se faisoient haïr à force d'être aimables.
Quelques-unes se rengorgeoient,
Malgré les ans qui ravageoient
Leurs agrémens jadis passables.
Sur leur teint racorni, sur ce vieux parchemin,
Timbré d'une étroite guipure,
D'une croute de fard l'ardente enluminure,

Leur composoit un masque tout divin ;
malgré ce platras à l'air impénétrable,
Chacune portoit fierement
Un parasol épouvantable,
dont l'orbe couvroit un arpent.
Je vis des Prudes, des coquettes,
Des Amarillis, des Lisettes
Qui tranchoient de l'Agnès, & qui depuis trente ans
Avoient cessé d'être Novices,
Qui transpiroient des fumets suffocans,
Alterés de musc & d'épices,
Et tirailloient tous les passans.
Dans le tumulte, une d'entre elles
Laissa tomber un oeil au coin d'un pied d'estal ;
Il se rompit en vingt parcelles,
Car il n'étoit que de cristal.
Toutes vouloient paroitre belles
Malgré l'horrible vetusté,
Et croyoient étaler des graces naturelles
En étalant leur vanité.
Je vis enfin dans la cohue
Un monde d'Amans besaciers
Qui dans les coins de chaque rue
Exercent sans pudeur leurs talens nouriciers.

Comme vous voyés, la troupe étoit

nombreuse; mais au milieu de cette multitude, je n'apperçus qu'un bel esprit. Il lorgnoit une vieille veuve, qui par les graces de son argent réparoit les rides qui défiguroient son visage. Cette femme n'étoit que la veuve d'un Sous-Fermier; & en épousant un Auteur, elle s'imaginoit être mise au rang des Dames illustres. L'Auteur en s'unissant à elle n'aspiroit qu'à éviter la misere d'où quelques mauvaises Brochures n'avoient pû le tirer. L'amour n'entroit pour rien dans cette union. L'une vouloit de la célébrité, & l'autre ne cherchoit qu'à vivre. Cet himen si désiré ne fut utile qu'au mary & au Public. Le mari devint riche, le Public ne vit plus de ses Ouvrages, & la femme fut oubliée plus que jamais.

Vous voyés, me dit Socrate, en me montrant une Ombre qui s'avançoit vers nous, vous voyés un homme qui a rendu sa femme plus célebre dans ce monde-ci, que cette Sous-Fermiere n'auroit pû le devenir, en épousant tous les beaux esprits du vôtre. C'est Orphée, ce chantre fameux qui vint chercher son épouse où les autres maris envermient volontiers la leur. N'est-il pas vrai,

Orphée, que vous avés revû avec beaucoup de joye votre chere Euridice, lorsque vous descendîtes dans ce séjour pour la seconde fois ?

Vous ne sçauriez croire, répondit Orphée, avec quel plaisir je perdis la vie ; la mort qui paroît si affreuse à tous les hommes, fut pour moi le plus délicieux de tous les biens ; je rejoignois enfin ma chere épouse pour ne plus m'en séparer.

Sans doute, lui dis-je, que vous payâtes double droit à Caron, pour l'engager à vous passer plus vîte. Mais puisque vous étiés si empressé de vous réunir à votre Euridice, que ne préveniés vous le destin, pour la rejoindre plutôt. Ce coup vous eût fait honneur, & c'eût été pour votre femme un sujet de redoubler de tendresse & de reconnoissance. Les Thraciennes, que vos mépris rendoient furieuses, précipiterent un peu votre départ, auquel il y a apparence que vous ne songiés pas encore.

Je conviens, dit Orphée, que tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; toutes leurs passions les atta-

chent à la vie, & cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort, pour laquelle ils ont tant d'horreur. Oui, l'amour eût fait en moi ce que firent les femmes de Thrace; je sentois bien que j'allois succomber; il m'étoit doux de mourir lentement, & de me consumer ainsi tous les jours comme une victime nouvelle de la tendresse conjugale.

Voilà, lui dit Socrate, ce qu'on appelle la quintessence du tendre, l'élixir du sentiment. L'hymen devroit trembler pour ses Autels; car si l'on y pensoit bien, vous seriés plus fêté, plus invoqué sur la terre, que ne le fut jamais ce Dieu lui-même. Il seroit à souhaiter, pour le bien de l'Univers, que tous les époux vous ressemblassent. Il est vrai qu'il faudroit aussi que chaque femme fut une Euridice; mais il en est peu qui s'exposassent au danger de périr par la morsure des serpens, en fuyant pieds nuds les poursuites de quelque jeune Aristée. Pour moi, loin de chercher ici ma femme, je l'évite tant que je puis. Elle m'étourdit encore par son infatigable babil. Elle

me reproche le mépris que je fis des richesses, & toute ma Philosophie, qui ne servoit qu'à me rendre odieux aux Athéniens. Enfin ses tracasseries ordinaires ne l'ont pas quittée dans ces lieux. Si elle continuë, je serai obligé de prier Minos de nous séparer pour toujours, quand il devroit me réléguer dans un antre du Tartare. Je lui ai cependant quelque obligation, & je puis dire que ma Philosophie tira son plus grand lustre de ses persécutions continuelles. Elle donnoit tous les jours quelque nouvel exercice à ma patience, & ma vertu, grace à ses soins, loin de se ralentir dans l'inaction, trouvoit sans cesse à s'occuper. Ma femme tenoit, pour ainsi-dire, toute ma sagesse en haleine; car un des principaux points de la bonne Philosophie, c'est de souffrir patiemment. Cet exercice domestique m'endurcissoit aux injures & aux chagrins du dehors, comme un Maître d'escrime dresse un jeune homme à de plus dangereux combats. Enfin, je ne fus jamais plus Philosophe que par le mariage.

Convenés donc, reprit Orphée, que les femmes sont utiles à quel-

que chose, & qu'elles doivent toujours nous être cheres par quelques endroits. Elles n'ont pas tous les vices à la fois. Il en est dont le commerce fait tout le charme de la vie : mais si les hommes, au lieu de rebuter par leur férocité celles qui ont des défauts ; si au lieu d'aigrir le mal par des remedes violens, ils s'attachoient à cultiver les bonnes qualités qu'elles peuvent avoir, & à détruire les mauvaises avec des soins pleins de douceur, vous verriez les femmes déployer mille vertus nouvelles, comme une terre défrichée ne produit plus que des plantes utiles, sous la main d'un industrieux Laboureur. Car enfin, il n'est presque point de femmes qui ne soient susceptibles de toutes les vertus ; elles en ont pour ainsi-dire toutes les semences en elles-mêmes ; & quoiqu'on dise, ce n'est souvent qu'au mauvais exemple des hommes, & à leurs indignes procédés, qu'on doit rapporter la plûpart des fautes où elles tombent. Elles ne seroient point foibles, si on ne les attaquoit ; elles éviteroient l'abîme, si on ne les y poussoit. On devroit plus honorer leur résistance, & mépriser moins leurs défaites ; je ne

sçais même comment elles ne succombent pas plutôt & plus souvent. Quel sage tiendroit une heure contre leurs attaques, si comme les hommes, elles venoient à s'armer d'impudence? On devroit décerner à celles qui sauvent leur vertu du naufrage, des couronnes comme aux Conquérans. L'opinion est étrange, de couvrir d'infamie celles qui succombent, & d'épargner leurs corrupteurs, qui, comme plus criminels, devroient être plus punis.

Les femmes vous ont bien de l'obligation, dit alors ma conductrice, de vous rendre ainsi leur Apologiste. Si par ordre du destin, vous alliés paroître dans les Villes de l'Europe, & débiter ces belles maximes, vous seriés adoré des Dames; & les petits Maîtres qui fourmillent dans cette partie du monde, vous abandonneroient les toilettes. Mais vous pensiés bien autrement après la mort de votre épouse, puisque vos mépris obligerent les Thraciennes à vous mettre en piéces.

Cela n'est pas étonnant, répondit Orphée; j'étois alors de si mauvaise humeur, que je ne pouvois souffrir aucune femme. Je ne pouvois me persua-

der que la terre entiere pût fournir une autre Euridice : toutes par comparaison, me sembloient odieuses. Mais à présent que je suis épuré de l'humaine contagion, j'envisage les choses d'une toute autre maniere. Je ne puis cependant disconvenir qu'il n'y ait des femmes essentiellement vicieuses, la honte & le décri de leur sexe. Témoins par exemple, celles qui me massacrerent pour une raison qui ne leur fait pas honneur ; car si je n'eus pour elles que de la froideur, c'est sans doute qu'elles n'étoient pas assez aimables pour m'inspirer d'autres sentimens. Quelle difference prodigieuse je remarquois entre elles, & celle qui m'avoit été si cruellement ravie le premier jour de notre himenée !

On voit bien, dit Socrate, que vous n'avés pas vécu longtems avec elle, vous n'en eussiés pas été si fort enthousiasmé. Quelques mois de mariage de plus, vous eussent bien ouvert les yeux sur ses défauts. Car malgré les vertus prétendues de votre Euridice, on assure que les Dieux pour vous punir de ce que vous étiés descendu aux Enfers sans leur consentement, vous

rendirent votre femme; mais qu'ils fussent si enchantés de votre musique, que pour vous récompenser de les avoir réjouis, ils vous la reprirent. Tenés la voilà justement qui passe; allés vîte la joindre; car vous en êtes encore si amoureux, que vous comptés pour perdus tous les momens où vous n'êtes point avec elle: adieu, partés, que nous ne retardions point vos plaisirs. En disant ces paroles, Socrate tourna la tête, & vit lui-même sa femme qui venoit à lui; il se sauva d'un autre côté, & Orphée alla embrasser la sienne.

Nous continuâmes notre route ma Conductrice & moi, & nous vîmes à deux cens pas de nous sur notre droite, une grande multitude d'Ombres rassemblées en un même lieu. Nous jugeâmes qu'il se passoit quelque événement extraordinaire dans cet endroit, & nous y portâmes nos pas.

Trois Ombres nouvellement arrivées dans ce séjour attiroient toute cette multitude, & fixoient l'attention des spectateurs. L'une avoit été Comédienne à Berlin, l'autre avoit dansé long-tems à l'Opéra de Londres, &

la troiſieme étoit la femme d'un Bourgeois de Paris. C'étoient trois Ombres criminelles, qui, par des ſupplices bien ſinguliers, expioient dans l'autre monde des fautes, dont on ne ſe fait pas un grand ſcrupule dans celui-ci, & qu'on s'accoutume même à regarder parmi nous, comme des gentilleſſes de mode, & des uſages du bel air, la coqueterie, l'inconſtance en amour, & l'infidélité conjugale.

La Comédienne n'avoit jamais pû ſe fixer dans ſes amours; elle avoit eu douze Amans en différens tems, & après avoir commencé à les aimer de l'amour le plus tendre, elle avoit toujours fini par les déteſter tous également. Voilà ſon crime, en voici le châtiment.

Il faut que vous ſçachiez, Madame, que de toutes les paſſions que les hommes avoient ſur la terre, il ne leur reſte plus dans l'autre monde, que celles qui peuvent contribuer à leur bonheur ou à leur tourment. Il ne reſta à celle-ci qu'un violent amour pour le ſommeil, & ce fut là ce qui devoit faire ſon ſupplice.

On avoit dreſſé pour elle autant de

lits de gazon qu'elle avoit eu d'Amans autrefois. Un seul eût bien suffi pour son repos, si on eût voulu la laisser tranquille; mais c'étoit dans cette multiplicité-là même qu'elle devoit trouver son châtiment.

Dans l'accablement où elle étoit, elle ne fut pas long-tems à se déterminer sur le choix du lit où elle devoit prendre son sommeil; elle se jette sur le premier qui se présente.

Mais de ce sommeil désirable
Elle commence à peine à goûter le repos,
Qu'un ministre infernal d'une voix effroyable
L'éveille en lui disant ces mots.
Sors de ton lit, Ombre coupable,
Et passe dans ce lit voisin,
Obéis, c'est l'ordre immuable
Des Cieux, des enfers, du destin.
Rien n'égala ton inconstance,
Tu ne trouvas du goût que dans le changement,
Le changement aussi doit faire ta souffrance,
Et ce qui fut ton crime en est le châtiment.
Il dit, & d'un bras redoutable
Il l'arrache avec fureur
A ce repos délectable
Dont elle commençoit à sentir la douceur.

Soumise à cet ordre suprême
Elle entre dans un autre lit ;
Elle s'y couche & s'assoupit,
Mais on l'en tire encor de même,
Et toujours successivement
Elle passe jusqu'au douzieme
Sans qu'on lui permette un moment
De s'endormir tranquillement.
Et par ordre des destinées
Elle souffrira ces tourmens
Pendant tout autant d'années
Qu'elle a méprisé d'amans.

Voilà, Madame, un nouveau genre de supplice dont vous n'aviez pas sans doute encore entendu parler. Il seroit bien à souhaiter que la crainte des mêmes peines fixât un peu parmi nous l'inconstance des Amans, & que les femmes de nos jours, instruites & corrigées par l'exemple de cette Comédienne, ne comptassent plus le nombre de leurs années, par celui de leurs amans malheureux, trahis & abandonnés.

L'Actrice de Londres n'avoit jamais aimé qu'elle-même, sa beauté & la parure. Il est vrai que depuis long-tems l'Angleterre n'avoit rien vû de plus beau

beau qu'elle; on accouroit en foule au ſpectacle les jours où l'on ſçavoit qu'elle devoit y danſer; & les promenades étoient plus fréquentées qu'à l'ordinaire, lorſqu'on eſpéroit de l'y trouver.

Telle, mais dans un état plus honorable, & avec des ſentimens bien différens, parut à Paris, les années dernieres, une Beauté Provinciale, qui fut long-tems le ſujet des entretiens & de l'admiration de la Cour & de la Ville.

On ne parloit de même à Londres que de ſa belle Actrice: ſa beauté lui attiroit chaque jour de nouveaux adorateurs parmi ce qu'il y a de plus diſtingué en Angleterre; elle n'en rebutoit aucun, parce qu'elle vouloit plaire à tous; & quoiqu'elle ſe fit aimer de tous, elle ne prit néanmoins jamais de goût pour aucun.

Le ſoin de ſa parure emportoit preſque tout le tems qu'elle paſſoit chez elle; elle aimoit à voir ſa toilette environnée d'une foule de ſoupirans tous occupés à la ſervir. Là les Mylords venoient dépoſer à ſes pieds la fierté Angloiſe; & au lieu de ce fer menaçant

qu'ils avoient tourné contre la France, leurs mains n'étoient plus employées qu'à préparer des mouches, des rubans, des plumes & des pompons. Nouvelle Omphale; elle s'applaudissoit en secret de son triomphe, & de la défaite de ces Hercules.

Mais elle ne jouit pas long-tems de cette satisfaction; une mort imprévûe en terminant sa vie, commença son supplice.

En une figure affreuse
Elle vit changer ses traits;
Cette beauté, ces attraits
Dont elle étoit amoureuse
Disparurent pour jamais.
Sous une forme hideuse
Elle est contrainte à se voir;
A chaque instant un miroir
Lui peint son Ombre-honteuse
Et comble son désespoir.
En vain de dessus cette glace
Elle veut détourner les yeux;
En vain elle change de place
Pour fuir ce miroir odieux;
Le miroir la suit en tous lieux;
En tous lieux aussi lui retrace

Ses traits difformes & hideux.

Je demandai à quelqu'un de l'assemblée pendant combien d'années devoit durer ce supplice ? On ne peut pas, me dit-on, vous donner là-dessus une réponse bien positive ; cela dépend du tems que ses adorateurs ont encore à passer sur la terre.

Cette Ombre ne verra la fin de ses tourmens,
Que lorsqu'au ténébreux Empire
Autour d'elle rangés, témoins de son martyre,
Elle aura vû tous ses Amans.
La plûpart sont encore habitans de la terre ;
Et le plus vieux d'entre-eux à peine a cinquante ans ;
Avant que le plus jeune ait fini sa carriere,
Cette Ombre souffrira sans doute encor longtems.

Je ne sçai, Madame, ce qui doit mortifier le plus cette Ombre criminelle, ou les peines qu'elle endure actuellement, ou la scéne humiliante qui doit précéder un jour sa délivrance. Doit-elle faire des vœux pour voir avancer ou différer la mort de ses

Amans ? Et comment en soutiendra-t'elle la vûe, elle qui ne peut elle-même se regarder sans horreur ?

La Parisienne souffroit de son côté des peines moins sensibles peut-être en apparence, mais infiniment plus vives & plus douloureuses. Elle avoit eu un mari, qui, pour l'avoir trop aimée, n'avoit jamais pû s'en faire aimer lui-même ; il s'en fit détester, parce qu'il devint jaloux. La conduite de sa femme ne justifioit que trop sa jalousie ; & si ce fut d'abord dans son amour exéssif que cette passion prit naissance, il faut convenir qu'il eut depuis de justes sujets de se livrer à ses mouvemens.

Cette femme cependant n'étoit ni belle ni jolie ; mais elle étoit gaye, vive, enjouée, & avoit par-dessus tout cela un certain tour d'esprit extrêmement séduisant. Peu délicate d'ailleurs sur le choix de ses Amans, tout le monde étoit également bien reçu, & son mari seul étoit celui de tous qui avoit le moins de part à ses faveurs. Il aimoit sa femme, & le chagrin qu'il en conçut le conduisit bien-tôt au tombeau. Elle le suivit de fort

près. Sans doute que le Ciel en hâtant sa mort voulut aussi accélerer son supplice. Voici la Sentence qui fut portée contr'elle au Tribunal souverain des Enfer.

D'un époux qui t'aimoit tu méprisas l'amour ;
Mais pour lui désormais tu brûleras toi-même,
Et ne verras payer ton ardeur à ton tour
Que d'un mépris suprême,
Sans cesse cependant tu l'auras sous tes yeux,
Tu voudras lui donner des marques de tendresse ;
Mais d'un air fier & dédaigneux
Il te rebutera sans cesse.
Par mille efforts réitérés
Ton Ombre tâchera de s'unir à la sienne :
N'espéres pas qu'elle y parvienne ;
Vous vous verrez toujours, mais toujours séparés.
Après son Ombre fugitive
Tantôt on te verra courir,
Et tantôt d'une voix plaintive
Tu lui reprocheras ce qu'il te fait souffrir :
Mais tes caresses ni tes plaintes
Ne pourront amollir son cœur ;
Jamais d'une amoureuse ardeur
Il n'éprouvera les atteintes.

Ton amour ne fera qu'augmenter sa rigueur;
Et plus tu l'aimeras, plus il aura de haine;
Ta tendresse sera ta peine,
Et ta peine sera sa joye & son bonheur.

Ce qu'il y a de plus triste, Madame, & de plus cruel pour cette Ombre malheureuse, c'est l'incertitude où elle sera toujours de la fin de son supplice. Le tems de sa délivrance sera attaché uniquement à la volonté de son mari; le sort qui la condamne à l'aimer, n'oblige pas son époux à se montrer insensible; on le laisse maître de son cœur, & s'il cesse de la haïr, elle cessera de souffrir. Mais c'est assez, Madame, vous entretenir de peines & de tourmens. N'aurois-je pas mieux fait de supprimer le récit de ces tragiques expéditions, & moi-même de ne pas en être spectateur? Mais je me suis laissé entraîner par la multitude, aussi avide, dans l'autre monde, de ces sortes d'éxécutions, que le peuple l'est à Paris, de celles qui se font tous les jours en place de grêve. En effet je n'ai de ma vie vû autant de monde rassemblé en un même lieu. Cela ne dura pas long-tems, il est vrai,

car quelques minutes après, je vis cette foule innombrable se diviser en différentes troupes; & chacun moralisoit à sa façon, sur ce qui venoit de se passer. J'étois fort curieux de sçavoir les réflexions que ces sortes de punitions leur faisoient faire, & pour cela je m'approchai de deux Ombres qui me parurent avoir été plus attentives que les autres à ces trois expéditions. C'étoient deux anciens amis dont l'un avoit été engagé autrefois sous les Loix de l'Hymen, & l'autre n'avoit jamais voulu suivre que les étendars de l'Amour. Le premier me paroissoit fort touché du sort de cette épouse malheureuse, dont la délivrance dépendoit uniquement de la volonté de son mari; l'autre au contraire en témoignoit beaucoup de joye: il est juste, disoit il, que cette femme expie la sottise qu'elle a faite de contracter des obligations conjugales; c'est selon moi la plus grande de toutes les folies, & je suis fâché seulement que son mari qui est coupable de la même faute, n'éprouve pas le même supplice.

Je vous trouve bien déraisonnable,

reprit son ami, de vous déclarer toujours l'ennemi irréconciliable du mariage. Vous avés d'autant plus de tort de parler de la sorte, que vous ne vous êtes jamais mis à portée de le connoître.

Vous même de l'Hymen auriés grossi la Cour,
Si vous aviés connu tous les dons qu'il présente;
Et bientôt dans les bras d'une épouse charmante,
Vous auriés éprouvé les faveurs de l'Amour
Sans craindre les maux qu'il enfante.

Mais je vois bien que vous avés été gâté, par l'exemple de ces hommes féroces, entêtés de leur mérite, qui regardent les femmes avec mépris, & ne les croyent pas dignes de partager la tendresse qu'ils ont pour eux mêmes;

Où, dont la Muse atrabilaire.,
Servant les noirs transports de leur esprit tortu,
A tout le Sexe en gros a déclaré la guerre,
Et pour punir le vice outragé la vertu.

Croyés-moi, le commerce avec ces

sortes de gens est toujours nuisible. La Lecture de leurs ouvrages a perdu d'excellens Sujets; & si l'on faisoit bien, on banniroit des Républiques cette engeance malheureuse, qui s'applique à décrier cette union légitime, qui est le bien le plus grand de la société, & le solide fondement de la gloire & du bonheur d'un Empire.

Vous dirés ce qu'il vous plaira, dit le premier, mais je sçais bien que les meilleurs esprits, & les plus beaux génies n'ont jamais voulu subir ce joug que vous me vantés si fort. On ne lit pas qu'Homere, Horace ou Virgile, & une infinité d'autres, tant anciens que modernes, ayent été ou les sujets ou les partisans de l'Hymen. J'avois dans la tête de leur ressembler au moins par quelque endroit. D'ailleurs la propagation de notre espéce ne manquera jamais; & malgré ce que vous appellés la mauvaise humeur de nos Satyriques, je ne vois pas que, généralement parlant, on en soit plus dégouté du mariage.

Mais n'est-il pas vrai, lui dit son ami, que lorsque vous étiés jeune, que vos passions étoient dans toute leur force, vous souhaitiés quelquefois des

pouvoir calmer vos feux d'une maniere innocente, & concilier les intérêts du plaisir avec ceux de la vertu? Si vous vous refusiés à l'un pour satisfaire l'autre, quel trouble & quelle violence! Quel combat vous falloit-il rendre, avant que de vous déterminer! D'ailleurs vous attachiés-vous à un objet, combien, avant de l'engager, essuyiés-vous de peines & d'inquiétudes? Et quand vous étiés arrivé au but que vous vous proposiés, que vous en revenoit-il, que de nouveaux troubles & de nouveaux tourmens? La jalousie, les soupçons, la délicatesse même, un je ne sçais quel vuide vous désoloit, & vous faisoit avaler le fiel dans le sein de la volupté. D'un autre côté, quel ménagement ne vous falloit-il pas garder? Que de caprices à essuyer? Que de defauts à supporter? Quelle gêne, quelle servitude! Quelle insuportable tyrannie! & contre tant de maux, quel autre reméde que le mariage? Je ne vous parle pas de ces assortimens bizarres que forme l'intérêt, de ces engagemens qu'on prend sans s'aimer, ni sans se connoître. Les suites en sont toujours malheureuses.

On stipule un mariage, sans consulter ceux qu'on veut unir; les parens prononcent, c'est aux enfans à obéir. On n'y regarde pas de si près, quand il s'agit d'un établissement qui va assurer ou un grand rang, ou une fortune immense. Les biens & les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va lier la destinée de deux personnes, & les vertus n'y sont pas comptées; on met tout en œuvre pour assortir les fortunes, & l'on ne se met point en peine d'assortir les cœurs. Pourvû que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société indissoluble n'a souvent pour tout lien qu'une incompatibilité de caractéres; & l'on voit tous les jours les plus grandes Maisons périr & s'éteindre, par l'union même destinée à les soutenir & à les perpétuer. Le peuple qui est ordinairement le singe des Grands, suit la même régle, quand il s'agit d'établir une famille. Le parti est riche, c'est tout dire.

Mais les époux ne se sont jamais vûs, ou ne s'aiment point; qu'impor-

te ? L'intérêt applanit toutes les difficultés. Une fille de naissance passe entre les bras d'un homme du néant, mais riche & opulent, qui la croit encore trop honorée de son alliance, & personne ne s'avise de le trouver étrange. Un homme de condition né sans bien, ou ruiné par ses folles dépenses, ne fait point de difficulté de rechercher la fille d'un maltôtier, qui peut-être a porté la livrée de ses Ancêtres. Il est vrai que son luxe y trouve son compte, mais la dot de son épouse ne la sauvera jamais des mépris éternels qu'il lui fait essuyer. Celle-ci s'en vange par des galanteries d'éclat, dont ils partagent tous deux le déshonneur. Tels sont, il est vrai, pour la plûpart les mariages de ce siécle. Mais quand c'est l'inclination, l'estime, la simpathie qu en forment les nœuds, rien ne peut jamais troubler une si douce union. Aimé d'une épouse charmante, on se livre sans crainte & sans trouble aux transports les plus légitimes ; vous resserrés vos nœuds de jour en jour ; d'aimables enfans sont le fruit & les liens de votre tendresse ; tout vous rit dans cet engage-

ment. La joie, l'innocence, les plaisirs purs & sans mélange, sont les faveurs ordinaires de l'hymen; mais si quelques-uns de ces petits accidens, inséparables de la condition humaine, vient suspendre le cours de ces douceurs, quelle consolation plus charmante, que de trouver dans votre chere compagne le soulagement de la moitié de vos peines? Vous étouffez dans ses bras vos chagrins, vous y calmez vos inquiétudes, vous y assouppissez vos douleurs, & ce léger intervalle qui divise vos plaisirs, en est comme l'assaisonnement, & les rend plus piquans & plus vifs. Car un bonheur toujours constant est bien près du dégoût & de l'ennui.

Tout cela est séduisant, interrompit celui pour qui l'hymen avoit si peu d'attraits. Voilà, dit-il, le beau côté de la médaille; mais voyons, s'il vous plaît, le revers.

Vous prenez une épouse aimable & charmante, si vous le voulez: mais a-t'elle toutes les qualités requises pour faire le repos & le bonheur de vos jours? Où en trouver de cette espéce? Et un jeune homme d'un caractére doux, & né pour la tendresse, qui

se pique de sentimens délicats, qui montre une belle passion, peut-il espérer de trouver la félicité dans un choix si incertain ? Cette créature si touchante, cette moitié de nous mêmes sera bien-tôt le supplice de l'autre moitié. Cependant il n'y a plus de reméde, vous l'avez épousée, & tous ses défauts avec elle, & cela pour toûjours. Les chagrins, les dégoûts succédent; mille choses qu'on avoit eu grand soin de dérober à nos yeux avant l'engagement, se développent effrontément, & s'élévent avec une familiarité impudente. Une noire antipathie met en fuite l'amour, & fait place à une haine mortelle. Quel désespoir alors, quelle accablante situation ! Je n'ose vous faire un plus long détail de tous les défauts que j'ai reconnus dans le sexe, & qui m'ont fait faire des réflexions qui m'ont toûjours éloigné du mariage.

Telle femme parut piquante
Avant le dangereux Contrat,
Qui dans peu fade & rebutante,
Fait regretter le célibat.
Telle fut par sa modestie
Agnès, avant le nœud fatal,

Qui bien-tôt fidelle copie
De Messaline ou de Julie,
[Sauf respect] & courant le Bal,
Le Breland & la Comédie,
Vous cause plus d'une insomnie,
Et vous entraîne à l'Hôpital
Par la route de l'infamie.

Une autre enfin charme vos yeux ;
Sous le masque de Cornelie,
Et par l'espoir délicieux
De posséder une Octavie,
Vous en avez l'ame ravie ;
Mais dans le ménage un démon,
Fussiez-vous un autre Caton,
Ou Zenon, ou Socrate même ;
Elle vous heurle sans raison,
Les yeux en feu, la couleur blême,
Maint & maint bilieux sermon.
Vous la verrez cette Gorgone,
Cette pâle Architisiphone,
Terrible, allumer son brandon.
Les serpens sifflent sur sa tête.
Fuyez époux, dans la tempête:
Point de tréve ni de pardon.

Tout beau, lui dit son ami, mettez un frein à votre enthousiasme ; quelle saillie ! Ne diroit-on pas que vous en-

tonnés une Ode ?. Oh, pour le coup, vous outrez l'hyperbole; si tout le monde pensoit comme vous, le genre humain verroit bien-tôt sa ruine; mais tous les maux que vous dites qui troublent la tranquillité du mariage, c'est souvent le désordre des maris qui les occasionne; un débauché, un brutal, un mauvais cœur force son épouse à être vicieuse. Si la plûpart des hommes, au lieu de traiter leurs femmes en esclaves, s'attachoient à réformer avec douceur & modération ce qu'ils apperçoivent en elles de défectueux, & compensoient par un sage équilibre les mauvaises qualités par les bonnes, la tranquillité régneroit toujours dans leur famille; cette union seroit inaltérable, & les femmes ne donneroient pas dans des écarts, forcées qu'elles sont de se répandre au dehors pour trouver quelque consolation.

Pendant ce discours, nous avançions insensiblement, & nous avions déja fait beaucoup de chemin, sans que j'eusse encore trouvé personne de ma connoissance; je jettois mes regards de côtés & d'autres, cherchant des yeux quelqu'un que j'eusse connu dans

ce monde-ci, lorſque j'apperçus à quelques pas de moi deux Ombres qui parloient enſemble avec aſſez de feu, pour me perſuader que leur converſation étoit intéreſſante. C'étoit Pierre Arétin & l'Abbé Des Fontaines. Il ne me fut pas difficile de reconnoître ce dernier : ſon ombre conſerve toujours quelque choſe de cet air rude & cauſtique qu'il avoit parmi nous. Je ne voulus pas les interrompre ; & avant de me faire connoître moi-même à l'Abbé, j'écoutai une partie de leur entretien, en les ſuivant toûjours de quelques pas. Oui, diſoit Arétin, vous ſçaviez fronder les Auteurs, & moi je ſçavois drapper les Princes. Ce caractére ne m'a point quitté, & j'ai déja fait une ſatyre contre Rhadamante ; & ſi Pluton ſouffre encore que des Ombres de votre eſpéce viennent figurer parmi nous dans les Champs-Eliſées, je vais faire un Libelle qui fera rire à ſes dépens tous les Habitans de ce Royaume.

L'Abbé Des-Fontaines.

Tout beau, Seigneur Arétin ! Eh ! ſoyez un peu plus modéré que ſur la

terre. Qui peut vous irriter ainsi contre moi ?

ARETIN.

Votre figure me déplaît, & ce qu'on a publié sur votre compte ne fait pas honheur à ce séjour.

DES-FONTAINES.

Pour le coup, vous plaisantés agréablement. Etiez-vous vous-même un Saint sur la terre ? Votre Nana, & quantité d'autres Piéces qui feroient rougir Messaline même, doivent-elles nous donner des idées bien avantageuses de vos mœurs ?

ARETIN.

Mes mœurs n'avoient rien de commun avec ma façon d'écrire ; il falloit que ma vie fût bien exempte de reproches, puisque je censurois si impitoyablement celles des autres ; & si j'ai composé quelques Ouvrages un peu trop libres, j'ai fait des Piéces Chrétiennes & édifiantes.

DES-FONTAINES.

Mais que vous a-t-on pû dire qui puisse me rendre si odieux ?

ARETIN.

On dit qu'engagé par état à soûtenir la Religion dont vous étiez le Ministre, vous la déshonoriez par votre morale & par vos actions.

DES-FONTAINES.

Bon ! Croirés-vous ces calomnies sur la foi de quelques misérables reptiles du Parnasse, que j'écrasois dans mes feuilles périodiques ? Ne sçavez-vous pas qu'il est dangereux de critiquer les Ouvrages des mauvais Auteurs, qui se croyant de grands Hommes, pour avoir enfanté péniblement quelques misérables rapsodies, ne peuvent souffrir qu'on fasse rire le Public à leurs dépens ? Cette vermine est bien la plus cruelle espéce qui soit sur la terre. Attaquez leurs Ecrits, ils déchirent vos mœurs. Faites une Critique, ils vous répondront par des Libelles, & le funeste penchant des hommes à croire le mal qu'on publie sur ceux qui sont en quelque réputation dans le monde, adopte sans examen de si étranges impostures. Mais ma mort édifiante doit justifier en quelque sorte ma vie ; & je suis surpris qu'un homme

grand que la mort même ? Mais je veux bien convenir de bonne foi que j'avois tort de vanter par intérêt de mauvais Livres, & d'élever un Auteur médiocre sur les ruines d'un excellent Ecrivain qui n'étoit pas si libéral que son concurrent ; pourvû que vous conveniez aussi que vous ne deviez pas censurer les Princes qui n'ont que Dieu seul pour Juge de leurs actions, & à qui nous devons toujours le plus grand respect.

Ainsi finit la conversation de ces deux Ombres qui se séparérent sans compliment, comme elles s'étoient abordées sans politesse.

L'Abbé Des-Fontaines nous vit & nous reconnut à l'instant. Il ne me parut point surpris de notre arrivée dans ce pays-là. Je vous revois avec plaisir, me dit-il, & vous allez sans doute m'apprendre bien des nouvelles de la Littérature ; puis se tournant du côté de ma Conductrice : & vous, Madame B*** continua-t-il, êtes-vous toujours à la mode, allez-vous encore à la toilette des Dames lire dans une tasse de caffé les sécrets de l'avenir ? Vous vous souvenez, sans doute, de la derniere vi-

te que vous me rendites il y a quelques années ; je vous avois fait venir chez moi, pour sçavoir si je serois de l'Académie Françoise, & de rage, quand vous futes sortie, je brisai la sous-coupe odieuse qui m'annonçoit que j'en étois exclus pour toujours.

Vous me surprenez fort, lui dis-je, & je n'aurois pas crû qu'un homme, qui parloit tous les jours avec tant de violence contre l'Académie, pût jamais y ambitionner une place. Je commence à croire présentement que ceux qui en disent le plus de mal, sont aussi ceux qui désirent le plus d'en être. Par le mal qu'on en dit, & le peu de cas qu'on paroît en faire, on tâche du moins de se consoler du chagrin qu'on a de n'y être pas admis. Nous avons un de nos Poëtes, homme de beaucoup d'esprit, mais peu ami de ces Messieurs, qui exerce tous les jours contr'eux son stile épigrammatique. Ce fut lui qui, à la réception de M. de Voltaire, comme il avoit peine à percer la foule qui l'arrêtoit à la porte, dit qu'il étoit plus aisé d'être reçu de l'Académie que d'y entrer.

Je sçai qui vous voulez dire, reprit

Des-Fontaines ; mais soyez assuré que quand il parle de la sorte, c'est moins pour se venger de n'avoir point parmi les Académiciens la place qu'il mérite, que pour avoir le plaisir de dire un bon mot. J'ai toujours sur le cœur une Epigramme qu'il fit contre moi, & que j'avoue n'être point une de ses plus mauvaises.

N'est-ce point celle, lui dis je, dont il vous fit tirer une copie à vous-même, & où vous lui sçûtes si mauvais gré du nom de *Bouc* qu'il vous y donnoit ? C'est de lui que j'ai appris ces circonstances, & voici l'Epigramme dont il m'a fait lui-même la lecture.

Certain Auteur fameux par cent Libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail ;
Au haut du Pinde entre les neuf Pucelles,
Il est placé comme un épouvantail :
Que fait ce Bouc en si gentil Bercail ?
Y plairoit-il, ou voudroit-il y plaire ?
Non, c'est l'Eunuque au milieu du Serrail,
Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

Je conviens avec vous que cette Epigramme est piquante ; mais vous qui mordiez tout le monde, ne deviez-

vous

vous pas vous attendre à recevoir aussi de tems en tems vous même quelques coups de dents ? Quel est l'Auteur, quel est le Poëte sur-tout, qui ne cherche point à se venger d'une critique qui l'attaque, & à plus forte raison d'une satyre qui l'outrage ?

Mais il faudroit, dit-il, qu'on se rendît plus de justice, & que quand on a fait un mauvais ouvrage, on ne s'offençât pas contre ceux qui en font voir les défauts. Si dans tout Etat bien réglé, il y a des Tribunaux établis pour en prévenir ou corriger les abus, la République Littéraire ne doit-elle pas avoir aussi ses Inquisiteurs & ses Juges ! Quoi ! on inondera le Public d'un torrent de mauvais Ecrits, & personne ne travaillera à en arrêter le cours ?

Un Professeur d'Eloquence, sous le titre fastueux *de l'Amour de la Patrie*, n'offrira à ses Lecteurs que l'amas confus des antithèses puériles, & des comparaisons gigantesques dont il aura fatigué une Assemblée respectable ; & il ne sera pas permis de faire sentir le ridicule de ces gambades d'éloquence, & de ces cabrioles de Rhétorique ?

Un de vos Poëtes, pour avoir fait quel-

ques Opéra ausquels le Public a fait un accueil assés favorable, croira par-là avoir acquis le droit d'en donner une infinité de mauvais, sans qu'on ait celui de lui dire, qu'après *les Elémens* & *Callirhoé*, il n'étoit plus permis de faire paroître *la Félicité* & *l'Année galante*?

(a) Un autre après avoir amusé quelque tems le parterre, par une assez bonne traduction d'une Tragédie Angloise, l'ennuyera ensuite, en devenant lui-même Auteur original; & on n'osera pas l'avertir, par honneur pour lui-même, & par considération pour les autres, de se renfermer dans la sphére des simples Traducteurs?

Un Séraphique Ecrivain, dont le style est aussi barbare que les Pays où il a puisé ses Mémoires, après avoir abusé en Italie de la liberté de se faire imprimer, fera passer parmi nous le tissu grossier de ses extravagances & de ses injures; & on trouvera mauvais qu'une plume impartiale célébre le triomphe de l'Athléte Anti-Séraphique qu'on a

(a) Cet Auteur a fait depuis la traduction de deux Romans Anglois, *l'Enfant trouvé* & *l'Orpheline*. Ces deux Ouvrages sont mal écrits; si ce défaut peut être quelquefois pardonné, ce n'est jamais dans un Traducteur.

fait entrer en lice avec lui ? (*a*)

Un Auteur poli, tendre & délicat, après avoir occupé agréablement l'esprit de ses Lecteurs par la lecture intéressante de ses premiers Ouvrages, se croira ensuite en droit de leur gâter le cœur par les peintures immodestes de son dernier Roman ?

Il sera donc permis à l'Auteur de *Gustave*, de se déclarer sans rougir le pere de la Louisiade ?

L'Auteur de la *Henriade* & de *Zaïre*, pourra donc l'être impunément de *la Princesse de Navarre* & du *Temple de la Gloire* ?

Le Chantre de *Ververt* pourra donc, sans rien craindre, remettre *Edouard & Sidney* au Théâtre ?

La Vie de Louis XI. sera reçue avec autant d'applaudissement que *les Confessions du Comte de **** & on fera au *Paysan parvenu* le même accueil qu'à *Marianne* ?

Quel abus dans la Littérature, quelle

(*a*) Le Pere Norbert Capucin, avoit composé un grand Ouvrage contre la Société, au sujet des Cérémonies qu'il prétend que les Jésuites font observer aux Chrétiens dans le Malabar; le Pere Patrouillet fut chargé d'y répondre, & d'une seule Lettre il foudroya les trois gros Volumes du Pere Capucin.

confusion sur le Parnasse, si des hommes zélés pour le bon goût ne prenoient en main sa défense!

Bientôt sur la double colline
Mor.... Psal... & M....
Auroient le front de se loger
Près de Corneille & de Racine;
Et bientôt on verroit aussi
Près de Ronsard & de Moliére;
Le front ceint du même lierre,
R... Des M... & M.....
D'autres faits pour ramper sous l'herbe;
Avec Rousseau, près de Malherbe
Viendroient se ranger désormais;
Et vos Rimailleurs de ruelles,
Parmi les Chaulieux, les Chapelles
Seroient confondus pour jamais.
R.... pour quelque conte obscéne
Qu'il ose à peine faire voir,
Se croiroit en droit de s'asseoir
Entre Grécourt & La Fontaine;
Et pour avoir sur son pipeau,
Chanté quelque Eclogue nouvelle;
Roy, de Racan, de Fontenelle,
Croiroit avoir le chalumeau.
Entre Montagne & La Bruyere
T.. iroit graver son nom;

Et de rang avec Crébillon
On verroit marcher La M...
On verroit des gens assès sots,
Pour mettre sur la même ligne
De *Zilia* l'Auteur insigne
Et celui de *Ninon Lenclos.* (*a*)
D'A... aussi voudroit sans doute
Comparer ses fades Ecrits
Aux Lettres, que durant sa route
Usbek écrit à ses amis.
Bientôt au Temple de Mémoire
Bauvais, *Ingout* & *Châtillon*
Prétendroient à la même gloire
Que Bourdaloue & Massillon.
Bientôt l'Historien de Géne
Voudroit s'égaler à Vertot;
Et les *Goulet* & les *Duchêne*
Iroient de pair avec Hainaut.
En Géométrie, en Physique
Castel se croiroit un Newton,
Et de Lac..... un Varignon
Par ses leçons de Mécanique.
M... marcheroit de niveau
Avec Boyle pour la Chymie;
Et dans ses chants, pour l'harmonie,
Mion croiroit être un Rameau.

(*a*) L'Auteur des Lettres attribuées à Ninon Lenclos.

Vos Esculapes de Village
Voudroient l'emporter sur Morand ;
Et Ch .. se croiroit plus grand
Que Du Moulin & que Vernage.
Les Auteurs d'un certain Journal
Dont jadis je fus le confrére,
Et dont je devins le rival
Dans la carriére Littéraire,
Me traiteroient de leur égal :
Et dites-moi, quel plus grand mal,
Ces gens-là pourroient-ils me faire ?
Enfin tout seroit confondu,
Si quelque main impartiale
Tenant une balance égale
N'assignoit aux auteurs le rang qui leur est dû.

En avez-vous encore, continua-t'il, de ces Juges Littéraires, ou plûtôt de ces Maîtres de cérémonies du Parnasse, qui marquent à vos Auteurs les places qu'ils doivent occuper dans la postérité ? Qui sont ceux, qui après moi, se sont emparés parmi vous de cet emploi ?

A peine eutes-vous les yeux fermés, lui dis-je, & peut-être même les aviez-vous encore ouverts, qu'il s'éleva à

Paris une foule de petits Ecrivains périodiques, qui ſans Proviſions ni Lettres Patentes, oſérent, de leur propre mouvement, s'introduire dans la Judicature Littéraire. Ils érigerent des Tribunaux particuliers où tous les Ouvrages nouveaux devoient venir recevoir leur jugement, ou plûtôt leur condamnation; car ce n'étoit guéres que par la malignité de leur cenſure qu'ils venoient à bout de ſe procurer des Lecteurs, & leurs feuilles hebdomadaires n'auroient tout au plus ſervi dans la boutique des Libraires que de papier d'emballage, ſans les couleurs offençantes qu'on y répandoit indifferemment ſur les écrits, la vie, le caractére & la perſonne des Auteurs.

Mais bien-tôt la jalouſie du même métier excita parmi eux la haine & la diſcorde; ce ne fut plus contre les Ecrits modernes qu'ils exhalérent leur ſouffle corrompu; ces ſerpens venimeux tournerent les uns contre les autres leurs dards empoiſonnés, & ne chercherent plus qu'à ſe détruire mutuellement. Pendant longtems ils fatiguérent le Public par leurs

sifflemens odieux ; mais un coup de foudre parti avec éclat, fit rentrer ces reptiles dans la terre, & rétablit le calme dans la Littérature. La plûpart d'entr'eux vous avoit pris pour modéle dans votre genre d'écrire ; mais leur style dépouillé des agrémens & de la légéreté du vôtre, n'offroit à leurs lecteurs que des injures toutes nues, sans sel, sans ornemens, sans finesse.

Ah ! je vous demande grace au moins, me dit-il, pour une certaine Comtesse (*a*) de ma connoissance, qui entra aussi avec ces Messieurs sur les rangs pour me succéder : convenez que si elle contracta avec moi un peu trop de penchant pour la satyre, son style ne perdit rien avec eux, des graces de la délicatesse & de l'enjouement de son sexe.

Il est vrai, lui répondis-je, qu'on ne trouve nulle part plus de goût, plus de précision, plus d'aménité que dans ses Lettres ; aussi prétend-on

(*a*) L'Auteur des Feuilles périodiques intitulées, *Lettres sur quelques Ecrits de ce tems*, avoit déja commencé le même genre de travail du vivant de l'Abbé des Fontaines, sous le titre de *Lettres d'une Comtesse*.

que vous lui aviez légué votre plume en mourant, en lui faisant jurer une haine implacable contre Piron, Voltaire & l'Académie. Son serment lui devint funeste; & après avoir commencé comme vous aviez fini, elle finit à peu près aussi comme vous aviez commencé.

Votre fin, vous le sçavez, avoit été glorieuse : arbitre souverain du Parnasse François, vos jugemens décidoient également & de la réputation des Auteurs & de la destinée de leurs Ouvrages; votre façon d'écrire donnoit du poids à vos décisions, & régloit celles du grand nombre de vos Lecteurs; à Paris & dans les Provinces on ne prononçoit guéres qu'après vous; chacun vouloit vous lire & vous avoir dans sa Bibliothéque; & votre Imprimeur Chaubert fut, dit-on, plusieurs fois sur le point d'abandonner le Journal de Trévoux, pour avoir plus de tems à donner à l'impression de vos Feuilles qui valoient mieux.

Tels, & peut-être plus glorieux encore, furent les commencemens de votre Comtesse; les Lettres firent oublier vos *Jugemens*, & les deux

éditions qu'on en fit furent épuisées en moins de tems qu'elle n'en avoit employé à les écrire. Heureuse, si elle n'eût jamais fait de serment, ou si elle eût été moins fidéle à le garder ! Sa fin eût été moins semblable à vos commencemens, & ses succès n'eussent point été suivis du voyage de Vincennes, ainsi que les vôtres avoient été précédés du séjour de Bicêtre.

Et voilà sans doute, reprit-il, le coup de foudre qui a fait taire tous les autres. Vous n'avez donc plus personne présentement, qui rende compte au Public des nouveaux Ecrits qui paroissent, ni qui décide du mérite des Ouvrages & des Auteurs ?

Vous vous trompez, lui dis-je; ces petites guerres intestines n'ont point altéré la forme du gouvernement littéraire; nos sages, nos respectables Aréopages qui forment dans Paris les trois Cours Souveraines de Littérature que vous connoissez, n'ont point été troublés dans l'exercice de leurs fonctions, & n'ont rien changé dans la maniere de rendre leurs jugemens : telle vous l'avez vue, telle elle étoit alors,

& telle elle eſt encore aujourd'hui.

(*a*) Les uns, comme vous ſçavez, ſe contentent, pour faire connoître un Livre, d'en donner un extrait ſimple & dénué de toute critique, ſans prononcer, ni ſur la bonté de l'Ouvrage, ni ſur le mérite de l'Auteur; ils expoſent ſeulement, & le Public juge; leur but n'eſt point de récréer leur Lecteur, mais de l'inſtruire.

(*b*) Les autres au contraire cherchent plus à flatter les Auteurs, qu'à inſtruire le Public; ils louent leurs Ouvrages & ne les font point connoître; un Livre bien ou mal écrit eſt également ſûr d'obtenir leurs ſuffrages. Pour ſe faire des amis ils prodiguent leurs éloges; la vérité pourroit déplaire, ils la ſuppriment.

(*c*) Il en eſt d'autres qui ſont comme les dépoſitaires de nos richeſſes littéraires; ils en forment tous les mois un recueil choiſi, qu'on doit regarder avec raiſon comme la quinteſſence du goût & de l'eſprit de la Nation. Toutes les Provinces concourent

(*a*) Le Journal des Sçavans.
(*b*) Le Journal de Trévoux.
(*c*) Le Mercure de France.

à la perfection de cet admirable élixir; elles s'épuisent en plantes, en parfums, en fleurs & en aromates; & nos habiles Distillateurs n'employent de tout cela que ce qu'il y a de plus fin, de plus précieux & de plus rare pour la composition de ce baume merveilleux.

Tandis que nous nous entretenions de la sorte, nous apperçûmes à nos côtés deux Ombres célébres, à qui nous sommes redevables des deux plus beaux Poëmes que la Gréce ait enfantés. Aussi se prévalent-elles très-fort de cet avantage, & on les entend se vanter assez souvent d'avoir fait toute la réputation du plus grand de tous les Poëtes. Vous voyez, nous dit l'Abbé des Fontaines, Héléne & Pénélope, cette coquette & cette prude de l'Antiquité, qui ont fourni au bon homme Homére la matiere de plus de vingt mille vers. Comme j'ai encore bien des choses à vous demander, éloignons-nous de cet endroit, de peur qu'elles ne viennent nous interrompre.

Non, lui dis-je, je suis bien-aise de les écouter; j'aurai toujours le tems de répondre à vos questions, & je ne veux pas perdre l'occasion d'entendre converser ensemble des Ombres de

cette importance. Je m'approchai d'elles ensuite de quelques pas; je prêtai une oreille attentive à leur entretien, & j'entendis Héléne qui disoit à Pénélope: il faut avouer que les plus belles productions des Poetes seroient bien peu de choses, si nous n'y étions employées; ce sont les passions qui rendent ces Ouvrages intéressans, & l'amour est celle qui attache davantage le Lecteur, & qui fait le plus briller un Ecrivain. Sans vous l'Odissée manqueroit de son principal ornement, & sans moi il n'y auroit point d'Iliade.

PÉNÉLOPE.

Il est vrai que nous jouons un assez grand rôle dans ces Ouvrages, mais c'est dans un genre bien différent. Vous y êtes entre les bras d'un ravisseur, dont vous avez fait votre époux, & moi je résiste pendant vingt ans aux empressemens des jeunes Princes qui veulent m'épouser, pour demeurer fidéle à Ulysse dont le retour étoit fort incertain.

HÉLÉNE.

Et malgré cela, je pense avoir plus contribué que vous à la gloire d'Homére; car outre que votre pruderie éternelle n'est pas dans la vrai-semblance, un caractére de cette espéce étant tout-à-fait étranger à notre séxe; le mien, qui est dans le vrai, intéresse par plus d'un endroit. On aime à voir une belle femme balancer son cœur entre deux époux, & céder enfin au plus aimable; ensuite viennent ces batailles, ces armées de tous les peuples alliés, réunies pour faire ma conquête, ces efforts de valeur & de courage. Ma beauté remue toute la Gréce, & mes possesseurs aiment mieux soutenir tous les dangers d'un Siége opiniâtre, que de me rendre à mon premier mari. Pour vous, confinée dans votre Palais, vous attendez avec impatience un époux qui vous oublie entre les bras de Circé & de Calipso, & vous opposez aux poursuites de vos amans une vertu qui n'avoit peut-être son principe que dans la crainte du retour d'Ulisse, à qui vous ne vouliez pas donner de

successeurs, que vous ne fussiez sûre de sa mort : cette constance équivoque intéresse bien peu, en comparaison des événemens qu'occasionne mon infidélité ; & puis, comment aurois-je pû tenir contre l'amour de Paris ? Qu'est-ce qu'un époux, souvent impérieux & bisarre, au prix d'un amant tendre, complaisant, souple & plein de charmes ? Si vos amans, au lieu de vous mettre à contribution, & de dissiper en débauches dans votre palais même les biens d'Ulisse, eussent livré à votre cœur les plus tendres assauts de la galanterie, je doute fort que vous eussiez pû résister si long-temps. Ils n'entendoient guéres leurs intérêts, ces Petits-Maîtres Grecs, de vous faire ainsi la cour à vos propres dépens.

PÉNÉLOPE.

A vous entendre parler, j'ai eu tort d'être fidéle à mon époux ; je devois comme vous franchir le pas, & me mettre à la merci d'un séducteur pour être une illustre de votre rang ; afin qu'Ulisse, au retour de ses voyages, vînt revendiquer ses droits

sur mon cœur, en faisant soutenir un Siége à mon corrupteur, & fournit la matiére d'une seconde Iliade : mais qu'auroit pensé de moi la Gréce & les siécles à venir ?

HÉLÉNE.

Bon ! c'étoit-là justement où je vous attendois ; c'est toujours le qu'en dira-t-on qui bride le penchant de la plûpart des femmes ; & sans ce frein qui les gêne beaucoup, que seroit-ce des prudes les plus fiéres ? Que le nombre de celles qui aiment la vertu pour elle-même est petit ! & que penseroit-on de la retenue de bien des femmes si l'on en pouvoit sonder le principe ?

PÉNÉLOPE.

Quoi qu'il en soit, ce principe est toujours bon ; & ce sentiment, qui n'est au fond qu'un amour propre & un effet de notre vanité, fait toujours honneur à notre sexe. Et puis, n'est-ce pas le même ressort qui régle les actions de presque tout le monde ? Trouvez-moi des vertus qui fuyent le grand jour, & qui craignent de bonne

foi la Renommée ! Pourquoi n'en feroit-il pas de même de l'attachement que l'on a à ses devoirs ? La crainte de perdre sa réputation, & l'espoir d'acquérir de l'estime ne sont-ils pas des motifs assez nobles pour nous contenir ?

HE'LE'NE.

Et si ces motifs manquoient, que deviendroient le devoir & la vertu ?

PE'NE'LOPE.

C'est un point que je ne veux pas décider ; mais ce respect humain vous auroit été d'un grand secours à vous-même, & vous n'auriez pas manqué si formellement à ce que vous deviez à Ménélas, si vous eussiez été capable de réflêchir sur les jugemens des Grecs & de la postérité.

HE'LE'NE.

J'y pensois bien quelquefois, mais c'est une foible barriére dans un certain dégré de tendresse ; & puis, un penchant plus vif dans certaines personnes, une imagination plus forte, un cœur plus compatissant, une cré-

dulité innocente, une confiance aveugle, tout cela concourt à leur défaite; & c'est par-là que Paris fut mon vainqueur. Mais quoi que vous en puissiez dire, tout le monde ne croira pas sur la foi d'un Poëte, que vous poussâtes la fidélité conjugale jusqu'à la vingtiéme année, votre époux absent. On sçait les priviléges de la Poësie, & si je n'étois de meilleure foi que vous, je serois en droit moi-même de m'inscrire en faux contre bien des circonstances de mon histoire. Si Virgile a peint Didon comme une femme tendre & passionnée, pourquoi Homére n'auroit-il pu vous représenter comme une femme fidéle à l'extrême? Les Poëtes ne sont-ils pas maîtres des hyperboles, & de prêter à leur gré des vices ou des vertus? En un mot la seule différence qu'il y a entre vous & moi, c'est qu'Homére a représenté Héléne telle qu'elle étoit, & Pénélope telle qu'elle devoit être. Vous êtes véritablement le merveilleux de son Poëme, & puis il vouloit donner en vous un exemple unique de modestie & de fidélité, qui est pourtant assez inutile, ne devant

pas tirer à conséquence pour aucun siécle à venir.

Vous devez être bien content, me dit l'Abbé des Fontaines, vous avez entendu ces deux femmes tout à votre aise. Je leur ai bien de l'obligation en mon particulier de ce qu'elles n'ont plus rien à se dire ; j'aurai aumoins le tems de vous parler. Vous venez de me mettre au fait de l'état actuel de la Judicature Littéraire en France ; dites-moi, je vous prie, à l'heure qu'il est, qui sont ceux dont les Ouvrages fournissent le plus de matiére à la critique.

Vous me faites-là une question, lui dis-je, à laquelle il seroit dangereux pour moi de vous répondre ; car je vous connois, vous avez toujours aimé à causer, & vous iriez raconter à tout le monde ce que je vous aurois dit. Ce Pays-ci est habité par des gens désœuvrés, qui seroient charmés d'en faire des plaisanteries, & de tourner nos pauvres Auteurs en ridicule. Jusques-là peut-être il n'y auroit pas un si grand mal ; mais s'il arrivoit que quelque habitant de notre monde vînt comme moi faire un voya-

ge dans le vôtre, on ne manqueroit pas sans doute de lui faire un fidéle rapport de mon indiscrétion. Celui-ci, qui seroit peut-être un de ceux dont j'aurois dit le plus de mal, ne m'épargneroit assurément point à son retour sur la terre, car vous n'ignorez pas que la vengeance n'est pas moins la passion favorite des Auteurs, que des dévots; il souléveroit contre moi tous ses confréres; j'aurois à soutenir une guerre terrible contre toute la basse Littérature; & pour avoir voulu contenter votre curiosité, je m'attirerois autant d'ennemis, qu'il y a à Paris de mauvais Ecrivains. Je vous conjure donc de me dispenser . . . . . Non, reprit l'Abbé des Fontaines, en m'interrompant, je ne vous dispenserai point de me faire connoître vos gens de Lettres; tout ce que je puis faire, & c'est encore beaucoup pour moi, c'est de vous permettre de n'en pas dire de mal, j'entens de leur personne, de leur caractére, de leurs mœurs; car pour leurs Ouvrages, s'ils méritent la censure, ils ne doivent point être épargnés; & personne ne doit trouver mauvais qu'on exerce contre eux la plus sévére critique. Car

enfin ; quand un Auteur donne un Livre au Public, c'eſt ou pour l'amuſer, ou pour l'inſtruire : ſi c'eſt pour l'amuſer & qu'il l'ennuye, il faut le traiter comme un mauvais cuiſinier qui vous promet un ragoût qui flattera votre ſenſualité, & qui vous fait un mêt qui vous dégoûte. Si au contraire c'eſt pour inſtruire le Public, on ſe regarde donc comme ſon maître, puiſqu'on s'ingére à lui donner des leçons. Or, je vous demande, y a-t-il rien de plus ridicule que de vouloir inſtruire les autres, quand on a beſoin ſoi-même de recevoir des inſtructions ? C'eſt un orgueil inſupportable, qu'il faut réprimer avec la verge de la cenſure, & appuyer fortement ſur ceux où ce vice domine, juſqu'à ce qu'on en ait fait des Auteurs bien châtiés. Au reſte, ne craignez rien de mon indiſcrétion ; perſonne ne ſçaura jamais ce que vous m'aurez dit, & je vous jure, foi d'Auteur, qu'en vous quittant j'irai boire trois grandes raſades dans le Fleuve d'oubli, duſſai-je encore une fois devenir hydropique. (a)

(a) l'Abbé des Fontaines eſt mort d'hydropiſie.

Je veux bien, lui dis-je, satisfaire votre curiosité, mais à condition que vous me permettrez de vous faire aussi de tems en tems des questions sur ce qui se présentera à ma vûe dans ce Pays-ci, & que vous me ferez connoître les Ombres qui ont paru sur la terre avec le plus d'éclat, à mesure que le hazard nous les fera rencontrer. Comme je ne suis venu dans ce séjour que pour entendre parler des morts & converser avec eux, vous trouverez bon que je m'approche de tems en tems & de ceux dont l'entretien me paroîtra le plus curieux, & de ceux dont l'Histoire a rendu les noms plus célébres. Dites-moi donc, je vous prie, avant que je commence, ce que c'est que ces deux Ombres d'une taille fort petite que je vois devant nous? nous pourrons les écouter quelque tems, si ce qu'elles disent en vaut la peine.

Ah! vraiment, dit l'Abbé des Fontaines, je crois que vous serez charmée de les entendre; ce sont deux hommes dont l'un a fait une grande Tragédie que l'autre a parodiée: c'est Cartouche & Alexandre;

joignons-les; je gage qu'il disputent lequel des deux a été le plus grand homme. Quoi! c'est-là Cartouche ? s'écria Madame B. . . ah! le voleur qui m'a pris une boëte à mouches de vermeil, dont Madame de * * * m'avoit fait présent pour lui avoir prédit qu'elle seroit bientôt veuve; je vais lui . . . . gardez-vous bien, lui dis-je, de lui en rien dire; écoutons-les seulement un instant, & nous continuerons notre route. Voici donc ce que disoit Cartouche à Alexandre, quand ils furent à portée d'être entendus: Ces Ombres là-bas sont si hautaines, que je ne puis lier commerce avec aucune; elles me fuyent toutes comme un scélérat, elles me traitent de brigand & me renvoyent vers Ixion; je ne crois pas que Cerbére soit plus odieux que moi. Quelle dépravation! voyez un peu s'il y a plus de justice ici que sur la terre.

ALEXANDRE.

Eh! qui êtes-vous donc? votre air patibulaire ne prévient pas d'abord en votre faveur.

CARTOUCHE.

Je suis François, & Cartouche à votre service.

ALEXANDRE.

Attendez . . . . n'est-ce pas vous qui étiez autrefois l'effroi de Paris, ce voleur si renommé ?

CARTOUCHE.

C'est moi-même, Seigneur Alexandre; mais on nomme les choses comme l'on veut, & ces appellatifs ne vous sont pas plus étrangers qu'à moi.

ALEXANDRE.

Ah! pour le coup, le Tribunal de Minos est corrompu. Cartouche aux Champs Elisées! croyez-moi, retournez au Tartare.

CARTOUCHE.

Que les opinions sont contagieuses! Vous êtes donc gâté comme les autres? je vois bien que vous ne me connoissez pas. Du caractére dont vous êtes, vous devriez m'estimer, & si j'avois eté fils de Roi, j'aurois peut-

être

être pû l'emporter sur vous ; mais l'obscurité de ma naissance a influé sur mes actions, & je n'ai point eu un Quinte-Curce pour mon Paranimphe. Vous vouliez passer pour fils de Jupiter, j'aurois pû au moins passer pour celui de Mercure, & nous serions parens!

ALEXANDRE.

Vous êtes bien l'Ombre la plus impudente que je connoisse. Quoi! vous osez vous comparer au Roi de Macédoine, au vainqueur de Darius, au conquérant de l'Asie?

CARTOUCHE.

Je fus conquérant comme vous, & à plus juste titre.

ALEXANDRE.

Et de quelles Provinces?

CARTOUCHE.

Des bourses les plus remplies & les mieux gardées. Vous ne courriez point de risques dans vos conquêtes ; vous dépouilliez impunément les Rois

de leurs Etats ; & si la mort vous eut surpris dans quelque bataille, on eût dit que vous étiez mort dans le lit d'honneur. D'ailleurs il ne vous étoit pas difficile de battre vos ennemis, vous aviez les meilleures troupes de la Gréce ; & votre nom, ou plûtôt l'opinion, faisoit plus pour vous, que votre propre valeur. Pour moi, j'allois seul à l'assaut, j'essuyois tout le danger, je m'exposois mille fois à la mort dans un jour ; & à quelle mort, grand Dieu ! J'avois quelques troupes aussi ; mais elles n'avoient que la moindre part à mes expéditions ; j'étois plus Soldat que Capitaine, & c'étoit dans les entreprises les plus difficiles que j'aimois le plus à me signaler. J'étois consigné & proscrit par-tout, & malgré cela rien n'étoit capable de m'arrêter : jugez par-là de la grandeur de mon courage, j'aurois fait deux Aléxandres, & vous n'auriez pas fait un seul Cartouche.

ALEXANDRE.

Que veut dire tout cela, sinon que vous étiez le plus insigne voleur de France ?

CARTOUCHE.

Et vous, Seigneur Alexandre, n'étiez-vous pas le plus insigne brigand du monde ? car j'étois plus modéré que vous. Je n'ai pas porté mes vûes ambitieuses jusqu'aux Indes ; je n'en voulois qu'aux trésors des riches, la plûpart mal acquis. Je n'étois, comme vous voyez, que le voleur des autres voleurs ; mes vols étoient plûtôt une punition qu'une injustice ; je prenois ce qui n'étoit pas permis aux autres de conserver. Mais que vous avoient fait à vous les Indiens, les Scythes & d'autres pauvres Barbares, pour les aller mettre sous le joug ? De quel droit alliez-vous envahir des dominations étrangéres, qui vous appartenoient moins, qu'à moi l'épargne de quantité de riches avares, dont je faisois circuler l'argent dans le Public ?

ALEXANDRE.

Mais encore, (quoique je ne devrois pas m'avillir jusqu'à vous répondre) j'avois la gloire pour objet, & je voulois immortaliser mon nom.

271672A

CARTOUCHE.

Je n'avois point d'autre motif moi-même ; car vous pensez bien que quand j'aurois pû amasser des trésors par ma valeur & mon industrie, je n'en aurois jamais pû jouir en repos. Mon nom sera donc immortel comme le vôtre ; & vos actions sont peut-être moins louables que les miennes. Car, dites-moi, qu'est-ce qu'un Souverain qui préfére sa propre gloire à l'amour & à la tranquillité de ses peuples ? J'avois moi-même des Sujets aussi-bien que vous ; mais ce n'étoit pas sur eux que j'éxerçois mes rapines ; il ne tenoit pas à moi qu'ils ne fussent aussi riches & aussi heureux que leur maître ; & ils m'aimoient tous aussi tendrement que leur pere. Pour vous, vous aimiez mieux conquérir des Provinces, que de regner sur le cœur de vos Sujets ; il vous paroissoit plus glorieux d'être le destructeur de vos voisins, que le pere de votre peuple ; vous faisiez servir à vous seul une puissance qui ne vous étoit donnée que pour rendre heureux ceux que vous gouverniez ;

en un mot, vous n'étiez Roi que pour le malheur des hommes, & vous n'éleviez l'idole de votre grandeur que sur les larmes & les débris des Peuples & des Nations. Quel fléau pour la terre! Des insensés chantoient vos victoires; mais les Villes, les Campagnes, les Provinces en pleuroient. On dressoit des monumens superbes pour immortaliser vos conquêtes; mais les calamités qui subsisterent après vous ont été des monumens lugubres qui ont éternisé votre folie. Votre nom sera écrit dans les Annales de la postérité parmi les Conquérans; mais l'on ne rappellera l'histoire de votre regne, que pour se souvenir des maux que vous avez faits aux hommes.

ALEXANDRE.

Taisez-vous, scélérat: le monde a sçû justifier ma conduite, & la fin que vous avez faite avec la plûpart de ceux que vous aviez engagés dans vos rapines, prouve suffisamment votre méchanceté, & vous doit à jamais combler de honte & d'infamie.

CARTOUCHE.

Ma fin, il est vrai, fut malheureuse; mais de bonne foi la vôtre fut-elle plus glorieuse que la mienne? Après avoir égorgé de votre propre main ceux que vous aviez engagés dans vos conquêtes, parce qu'ils vous étoient suspects par trop de valeur ou de sincérité, quoique sans eux vous n'eussiez été qu'un demi-Alexandre, vous allâtes expirer dans un lit à Babylone, empoisonné ou par vos Sujets à qui vous deveniez insupportable, ou par le vin que vous aviez bû avec excès selon votre coûtume. Croyez-moi, je ne suis pas le seul qui ait combattu les idées du vulgaire sur votre sujet: vous vous souvenez sans doute de ce Pyrate qui répondit à vos reproches, que s'il avoit une flotte, on le regarderoit comme un Conquérant; mais que n'ayant qu'un vaisseau, on le traitoit de Corsaire. Si au lieu de faire la guerre aux bourses, je fusse allé porter le feu dans quelque nouveau Monde, & tailler en piéces un million d'hommes pour m'emparer de leurs mines d'or, je

ferois un grand Conquérant, un Attila, un Ferdinand Cortez, un Alexandre . . . . Mais vous fuyez; arrêtez, fils de Jupiter, de grace encore un mot; je deviendrai flatteur, faut-il que la vérité vous offense toujours? Avec qui pourrai-je donc figurer dans ces lieux, si Alexandre m'évite.

Eh bien! me dit l'Abbé des Fontaines, vous avez entendu ces deux hommes: lequel vous paroît le plus fou? Je les trouve, lui dis-je, fort sages l'un & l'autre; car c'est l'être en effet beaucoup, que de ne considérer les choses, quand elles sont faites, que du côté qui peut nous procurer le plus de satisfaction, sans s'embarrasser de quelle maniere les autres les envisagent.

Mais il est tems actuellement de m'acquitter d'une partie de ma promesse, & de vous dire ce que je pense de l'état présent des Sciences & des Lettres à Paris. Il est à propos de commencer par la Médecine: son objet étant l'intérêt le plus précieux de la Société, elle doit être le premier sujet de nos réflexions.

Vous avez raison, reprit l'Abbé,

& je suis fort curieux de sçavoir d'abord comment s'est terminé le fameux Procès entre les Suppôts de St. Luc & ceux de St. Côme, auquel j'ai eu moi-même beaucoup de part; car vous n'ignorez pas que j'ai prêté ma plume à ces derniers pour répondre aux immenses volumes de leurs adversaires.

Ce Procès, lui dis-je, vient d'être assoupi; on a tâché d'accorder des parties qui ne sont gueres faites pour être jamais d'accord. On a usé de tempéremment: d'abord les Médecins avoient paru contens du premier Arrêt; mais le dernier est plus favorable aux Chirurgiens qui ont chanté victoire. Ils vont actuellement parler latin, disputer, argumenter, soutenir des Thèses en public, avec tous les droits honorifiques des Maîtres-ès-Arts. Les plus sages & lesplus habiles d'entre eux regardent ces Privilèges récens avec beaucoup d'indifférence, parce que ce lustre étranger leur est inutile. MM. De la Martiniere, Morand, Boudou, Le Dran, Jard, Louis, Puzos, Foubert, Verdier, Daran, & tant d'autres qu'il seroit trop long de

vous nommer, n'ont pas gagné un rayon de gloire de plus à tous ces honneurs classiques. Ils sont assez grands par eux-mêmes; & toute la pourpre doctorale n'ajouteroit rien à l'éclat de leur réputation. Ils sçavent cependant en général qu'il doit y avoir de la subordination dans tous les états, & que les opérations de leur Art doivent être soumises aux lumiéres de la Médecine; qu'il n'y a rien de plus dangereux que l'indépendance des Chirurgiens; & que si cette anarchie avoit lieu, le coûteau de Saint Côme préviendroit souvent le ciseau de la Parque.

Pour revenir aux Médecins, MM. Astruc, Vernage, Malouin, Pousse, Bourdelin, Winslow, Sénac, Quesnay, Boyer, Helvétius sont toujours les Coryphées de leur profession. M. Du Moulin, dans un âge ou l'on n'a plus de raison, jouit encore de toute la sienne; il est dans la Médecine ce qu'est dans la Littérature M. de Fontenelle. Malgré les glaces de l'âge, leur esprit semble n'être qu'à son printems; & ils sont encore tous deux, l'un, le salut du monde, l'autre, l'agrément des Sociétés.

Parmi les Médecins que vous venez de nommer, me dit l'Abbé des Fontaines, vous n'avez pas sans doute oublié le vôtre ; car celui dont nous nous servons est toujours le plus habile. Je suis fâché que vous ne disiez rien du mien qui vit encore ; ses talens ne sont point équivoques, & j'ai souvent parlé de lui dans mes Feuilles en Critique équitable & impartial ; il n'a pas tenu à lui que je ne fusse plus longtems des vôtres ; mais,

Contra vim mortis, nullum est medicamen in hortis.

Assurez-le bien de toute mon amitié, quand vous serez de retour sur la terre. Pour sçavoir son adresse, vous n'avez qu'à demander le Médecin Anglois, qui a fixé la méthode d'administrer les Anti-vénériens. Tous ceux qui ont combattu en champ clos sous les drapeaux de Venus, & qui y ont reçû quelque échec, vous apprendront volontiers son nom & sa demeure.

Mais, dites-moi : Procope, l'agréable Procope vit-il toujours ? je ne l'ai point encore vû dans ce pays-ci. Il vit sans doute, lui dis-je, & il

ne paroît point disposé à partir sitôt pour venir vous voir. Couvert des myrthes de l'Amour & du lierre de Bacchus, il semble braver la faux du Tems; quoique septuagénaire, il partage encore sa vie entre le Lycée, la galanterie & la table, & fait toujours l'agrément des soupers : à jeun c'est un Philosophe sérieux, qui devient tout autre le verre à la main; toujours semblable à lui-même alors, toujours badin & facétieux, toujours la coqluche des femmes, en un mot toujours Procope.

Les Ouvrages nouveaux qui ont paru dans ces derniers tems sur la Médecine & la Chirurgie, sont en assez grand nombre; mais je ne ferai mention que des principaux, encore ne vous en dirai-je qu'un mot pour avoir le tems de vous parler d'autre chose.

Vous ferez bien, dit l'Abbé, car les Livres des Médecins sont ordinairement aussi ennuyeux que leurs Auteurs. Il en est de leurs Ouvrages à peu près comme de leur personne, & de leur personne comme des Médecines qu'ils font prendre à leurs ma-

lades ; elles peuvent être utiles, mais elles sont toujours désagréables.

Ce que vous dites-là, repris-je, n'est pas si général ; & je pourrois vous citer plusieurs de ces Messieurs dont les Ecrits sont aussi amusans qu'instructifs. Par exemple, est-il rien qui se fasse lire avec plus de plaisir, que la *Chymie Médécinale* de M. Malouin ? Ce Livre qui renferme des choses extrêmement curieuses, est écrit d'un stile qui feroit honneur à l'Académicien le plus poli. Rien ne s'y ressent de cette lente prolixité, de cette barbarie d'expressions, de cette obscurité d'idées qu'on reproche aux Médecins. Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les sujets les plus agréables de la Littérature, le fissent avec autant d'agrément, qu'il y en a dans le Livre dont je vous parle.

Le Traité du cœur & de ses maladies, par M. de Sénac, (*) est encore un

(*) Cet Ouvrage, fort estimé par lui-même, tire encore un très grand avantage des différentes figures d'Anatomie qui représentent toutes les parties du cœur, & qui en font connoître parfaitement la structure. C'est M. Potier, Ingénieur, attaché à M. le Maréchal de Saxe, son

ouvrage que vous auriés lû avec plaisir, malgré vos préventions contre la Faculté. Vous n'en auriez pas moins trouvé à lire les trois Volumes de *l'Œconomie animale*, par M. Quesnay. Ce Livre est un excellent Traité de physique, où les plus habiles peuvent encore apprendre quelque chose de nouveau.

Peut-être que les *Elémens de Chymie* de M. *Ma quer* , & le *Traité de la maladie des Os* par M. *Duverney* ne vous amuseroient pas tant. Je ne vous proposerois pas non plus comme un Livre agréable les *Elémens de Phlébotomie* de M. *Taillard*, ni l'ennuyeux Recueil des Observations de M. Planque. Mais si vous aviez envie de de bien apprendre l'Anatomie en fort peu de tems, je vous conseillerois de lire *la Myotomie humaine & canine* par M. de Garengeot. J'estime cet

Aide de camp, & Capitaine dans son Régiment, qui les a dessinées sous les yeux de M. de Sénac. Dans un Ecrit où l'on parle des gens de mérite en tout genre, on ne doit pas omettre le nom d'un Officier habile qui s'étoit acquis l'estime particuliére d'un de nos plus grands Généraux. Il la méritoit par ses talens & sa capacité. Peu d'Ingénieurs possédent mieux que lui toutes les parties de leur Art; peu d'Officiers ont donné plus de marques de valeur & de science militaire.

Ouvrage presque autant que les nouveaux Instrumens inventés par M. Levret pour les accouchemens laborieux, & ceux du Frére Côme pour l'opération de la Taille.

Voilà à peu près ce qu'on nous a donné de meilleur depuis quelques années en fait de Chirurgie & de Médecine. Vous voyez que les bons Ouvrages en ce genre sont fort rares, malgré le nombre des grands Hommes qui se distinguent dans ces deux professions. Cela ne m'étonne point, reprit l'Abbé ; ceux qui excellent dans ces deux Arts, sont ordinairement aussi ceux qui écrivent le moins. L'idée avantageuse qu'on a dans le monde de leur capacité & de leurs talens, leur gagne la confiance du Public : comme ils sont les plus estimés, ils sont aussi les plus employés auprès des malades ; & le tems qu'ils donnent à leurs visites, ils ne peuvent le passer ni à étudier ni à écrire.

Il y a d'ailleurs bien des gens, que la qualité d'Auteur épouvante ; & qui contens d'être sçavans pour eux-mêmes, ne se soucient point de le paroître aux yeux d'autrui. Je pourrois

vous en citer des exemples dans tous les Arts ; mais pour ne pas m'éloigner trop de la matiére présente, je ne rapporterai que celui d'un homme célébre que vous connoissez sans doute, & que j'admire moins pour le talent qui a fait voler son nom jusqu'aux extrémités de l'Univers, que pour cette multitude de connoissances qu'on découvre en lui tous les jours, quand on le pratique particuliérement. Oui, je l'admirois moins, quand des vapeurs mêmes de ses fourneaux il faisoit jaillir ces sources délicieuses, dont on peut dire qu'il est le créateur ; que lorsque dans un entretien familier, il me parloit de mille découvertes ingénieuses, de milles inventions utiles & agréables, qui redoubloient à chaque instant mon étonnement & ma surprise ; je l'admirois moins, quand du fond de son laboratoire, il répandoit à grands flots sur la table des Rois ce breuvage divin, que les Dieux mêmes eussent préféré au nectar & à l'ambrosie ; que lorsqu'il m'expliquoit ce que chaque art, chaque métier a de plus curieux & de plus sécret, ce qui en fait l'utilité & la perfection. Je l'admirois moins, quand

il faisoit couler à la fois dans les quatre parties du Monde cette liqueur agréable, que personne n'a pû encore ni imiter, ni contrefaire, que lorsqu'il m'entretenoit de la nature, des propriétés, de la vertu de chaque plante, de chaque fleur, de chaque fruit qui la composent; des lieux où ils croissent, de l'usage qu'en font les habitans, de l'avantage que la Médecine en retire; des goûts, des qualités, des formes différentes que leur fait prendre la Chymie. La plûpart des hommes ne voyent en lui qu'un distillateur parfait, né pour leur plaisir, & doué du talent flatteur de connoître leur goût & de satisfaire leur sensualité. Mais moi qui le connois mieux, j'y découvre de plus un Chymiste profond, un habile Physicien, un sçavant Naturaliste, un homme enfin, qui réunit en lui une infinité de connoissances, & qui les posséde toutes de la maniere la plus parfaite.

A ce portrait, lui dis-je, il ne m'est pas difficile de reconnoître M. le Liévre, distillateur du Roi. J'ai eu comme vous occasion de le voir quelquefois; & il ne faut pas le pratiquer longtems, pour s'appercevoir combien l'i-

dée que vous en donnés est juste & véritable. Vous auriés pû ajouter, que son goût pour les choses rares, lui ayant fait recueillir avec soin ce que les divers Pays produisent de plus curieux, sa maison est une espéce d'Abrégé du Monde, où chaque habitant trouveroit quelque marque qui lui rappelleroit le souvenir de sa Patrie, & chaque curieux, quelque monument digne de son attention.

Au reste, ce n'est pas pour lui seul qu'il a rassemblé tant de richesses : tout Paris peut partager avec lui le plaisir de les voir ; & l'on est, en le quittant, aussi charmé de sa complaisance, de ses attentions & de sa politesse, que satisfait des belles choses qu'on vient d'admirer.

Mais puisque nous sommes sur l'article de la Chymie, je ne dois pas oublier le célébre M. Rouelle, qu'on regarde avec raison parmi nous comme un des plus habiles que nous ayions eu dans cette science. Il continue ses leçons avec un succès toujours brillant. Sa réputation lui attire des disciples de toutes les Parties de l'Europe, & tous conviennent qu'ils n'ont personne chez eux,

qu'ils puissent lui comparer. Il y a des gens de mauvaise humeur qui lui reprochent quelques défauts : ils disent par exemple, qu'il péche du côté du langage, & que les meilleures choses, il les dit en très-mauvais François : qu'il ne répand point assés d'aménité dans ses explications ; qu'elles sont mêlées de trop d'acrimonie, & que pour un Chymiste, il n'a pas assés de soin de tempérer l'acide par l'alcali. Ils disent encore, ces gens de mauvaise humeur, qu'il est un peu dur envers ses adeptes, & que sans ce défaut, il en verroit augmenter le nombre considérablement : que la Science doit éclairer le monde par une lumiére douce & salutaire, & non pas éclater en tonnére & en bourasque; ils disent enfin, qu'il ne traite point avec assés de ménagement les grands Hommes qui ont excellé dans la science qu'il professe ; qu'il n'épargne pas même Sthal, & le grand Boerhave, qu'il semble, selon lui, qu'il n'y a de bons Ecrits en fait de Chymie que ses cahiers. Pour moi, je me donne bien de garde d'ajouter foi à ces accusations ; il suffit qu'un homme se distingue par quelques endroits, pour qu'il trouve aussi-tôt mil-

le bouches ouvertes contre lui. Quand on ne peut rien lui reprocher du côté de la ſcience, on l'attaque ſur ſes maniéres, ſon humeur, ſon caractére ; & tout devient un crime dans un homme, à qui c'en eſt un d'avoir trop de mérite.

Mais pourſuivons : je vous ai parlé de ce que nous avons de mieux pour la Chirurgie, la Médecine & la Chymie ; je penſe que vous ne ſerés pas moins curieux de ſçavoir ce qui concerne les autres Sciences.

La Phyſique nous offre auſſi pluſieurs Ouvrages fort eſtimés. Le Traité de la Glace par M. de Mairan, eſt un Livre dont on fait beaucoup de cas. Vous connoiſſés ce ſçavant & ingénieux Académicien ; il réunit dans ſes Ecrits ce qui caractériſe les deux principales Sociétés dont il eſt Membre, la Science & l'étendue des connoiſſances, avec l'élégance & la pureté du langage.

M. l'Abbé Nollet, ſon illuſtre Confrére, eſt toujours le plus grand Phyſicien de la Nation. Ses Expériences, ſon Traité de l'Electricité, ſes Mémoires particuliers ſur différentes parties de la Phyſique, lui ont acquis à juſte

titre cette glorieuse qualité ; personne ne la lui dispute, excepté quelques-uns de ses rivaux, qui le mettent immédiatement après eux, mais que tout le monde met infiniment au dessous de lui.

Deux Abbés de condition, M. l'Abbé de Brancas & M. l'Abbé de Pont-Briant, l'un en forme de Lettres, & l'autre par maniere d'Entretien, nous ont donné de nouvelles vûes sur le Systême de l'Univers. Il y a dans leurs Ouvrages plus de Géométrie, que nous n'en sçavons vous & moi pour les entendre. Je les ai lûs cependant ; & par les choses qui étoient à ma portée, j'ai jugé très-favorablement de ce qui passoit mes connoissances.

C'est-à-dire, reprit l'Abbé des Fontaines, que vous ne me parlez guére de vos Ecrivains, que pour faire leur éloge ; je vous prie d'être plus sincére. Que craignés-vous ? Je vous ai promis de ne rien dire, je tiendrai parole. Parlés-moi donc avec confiance de vos autres Auteurs ; car pour ceux que vous venés de nommer, vous les avés loués sans restriction, & je ne veux pas, par les questions imprudentes

que je pourrois vous faire, vous mettre dans le cas de vous dédire.

Je consens même, pour éviter toute comparaison qui pourroit être à leur désavantage, que vous passiés sous silence tous ceux qui ont travaillé dans le même genre. Vous pouvez même, si vous voulez, ne faire aucune mention des Ouvrages nouveaux qui traitent d'Astronomie, de Géométrie, de Mathématique & d'Astrologie ; je ne suis point curieux de les connoître, non-plus que ceux qui les ont faits. Il me suffit de sçavoir que M M. Cassini, Clairaut, Nicole & d'Allembert sont ceux qui en ce genre se distinguent davantage.

Vous ne vous souciés donc pas, lui dis-je, d'apprendre que M. l'Abbé de la Chapelle vient de donner un excellent *Traité des Sections Coniques*, & M. Gallimart un fort mauvais d'Arithmétique & d'Algébre ; que M. Rameau a fait un Livre admirable sur le principe de l'Harmonie, & que M. Mar... l'a misérablement vérsifié ; que M. Bélidor a donné, à la grande satisfaction de tous les Ingénieurs, la seconde Partie de son Architecture Hydrauli-

que, & que Monsieur ? . . Non reprit l'Abbé des Fontaines avec vivacité, je n'ai aucune envie de sçavoir ce qui a été fait sur des Sciences, pour lesquelles je n'ai jamais eu de goût. J'estime M. Bélidor, je sçais que c'est le plus grand Ingénieur de France, & je dirai même de toute l'Europe. J'admire avec tout le Monde, l'Orphée de votre siécle, le grand Rameau, & je conviens qu'aucun Musicien ne l'a surpassé, je doute même qu'il y en ait jamais qui l'égale. J'aimois la pratique de son Art ; mais je n'avois aucune connoissance de la théorie, & tous les Livres qui en traitent me sont indifférens. Vous avés des choses à me dire qui m'intéresseront davantage : j'ai entendu parler lorsque j'étois encore sur la terre, d'un grand projet sur l'Histoire naturelle. Il est exécuté sans doute ; & il faut que vous m'appreniez qui sont ceux qui en ont eu la gloire.

Je le veux bien, lui dis-je ; mais il faut que vous m'appreniez auparavant vous même ce que c'est que ces deux Ombres que je vois assez près de nous.

Ce sont deux hommes, me dit-

l'Abbé Des Fontaines, qui n'ont pas beaucoup de rapport avec ce que nous disons ; l'un est le fameux Sardanapale, & l'autre, Ladislas ou Lancelot Roi de Naples. Je crois que vous ne vous souciez guéres de les entendre.

Je m'en soucie beaucoup, lui dis-je : le premier, est le Héros d'une Tragédie qu'on vient de nous donner ; je serai bien-aise de le connoître & de voir, si ce qu'il dira, ne vaut pas mieux que ce qu'on lui a fait dire sur notre Théâtre. En disant ces paroles, je m'approchai de quelques pas, & j'entendis Ladislas qui disoit à Sardanapale : l'Histoire publie des choses étranges de votre régne ; elle dit qu'au lieu de vous appliquer au gouvernement de votre Royaume, vous ne vous attachiés qu'aux femmes, que votre Cour en étoit composée ; que vous vous adonniez même à leurs exercices, & que vous preniez leurs parures.

SARDANAPALE.

L'Histoire ne ment point : les femmes firent mon unique passion. Chacun à son penchant ; il falloit bien me dédommager de la contrainte où étoient les Rois d'Assyrie, de ne point

se montrer en Public. En un mot, les uns sont faits pour la guerre, les autres pour la politique ; & moi, j'étois fait uniquement pour l'amour : je bornois-là ma gloire & mes maximes ; n'avois-je pas raison?

LADISLAS.

Tout le monde n'en convient pas ; & lorsqu'on veut désigner un homme ammoli par la débauche, c'est, dit-on, un Sardanapale.

SARDANAPALE.

Bon ! les hommes pensent toujours comme il leur plaît ; je sçais que ma mémoire n'est pas en fort bonne odeur parmi eux; mais pourquoi me méprisent-ils si fort ? ils ont bien déifié un un Hercule qui filoit aux pieds d'une certaine Princesse, pour se rendre agréable à ses yeux !

LADISLAS.

Mais Hercule s'étoit rendu recommandable par des exploits immortels.

SARDANAPALE.

C'est par-là même qu'il méritoit

moins des Autels, parce qu'il ne devoit pas se démentir. Pour moi, ma conduite fût toujours uniforme, & je finis pour le moins aussi glorieusement que lui.

LADISLAS.

Assurément: car on dit que vous vous brulâtes avec toutes vos femmes & vos richesses, quand vos sujets se révoltérent.

SARDANAPALE.

Cette derniere action prouve assez que ces sentimens, que les hommes appellent gloire & courage, n'étoient pas encore bannis de mon cœur, puisque ne pouvant survivre à la honte de perdre mon Royaume, je prévins les Rébelles, & leur otai même le pouvoir de commettre quelqu'indignité sur mon corps, en le réduisant en cendres. Si cette action ne mérite pas une Apothéose, du moins doit-elle excuser mes foiblesses.

LADISLAS.

On ne reviendra pourtant pas des anciens préjugés, & vous serez dans

tous les tems, mis au nombre des Rois peu dignes de gouverner. Mais je ne sçai par quelle fatalité l'amour des femmes est toujours dangereux. Cette prétendue belle passion entraîne sans cesse après soi quelque facheuse catastrophe ; & moi qui vous parle, je ne puis penser sans rougir aux suites honteuses de l'amour.

SARDANAPALE.

Apparemment que vous donnâtes aussi dans la galanterie ?

LADISLAS.

Je n'y donnai que trop pour mon malheur, & j'en fus bien puni. J'étois Roi d'une Ville d'Italie qu'on appelle Naples, & par conséquent, de l'endroit du monde le plus voluptueux. Après mille galants explois, j'allai échouer dans le sein des plaisirs, & je péris par les mains d'un Médecin.

SARDANAPALE.

Expliquez-moi ce que vous voulez dire : dans le sein des plaisirs, & par la main d'un Médecin ; l'un & l'au-

re, ne se rencontrent guére.

LADISLAS.

J'assiégeois Perouse, autre Ville d'Italie sur quelques prétextes, & je ne voulus faire aux assiegés bonne composition, qu'à condition qu'ils me livreroient la fille d'un Médecin, qui passoit pour la Venus de son siécle. Son pere sacrifia sa fille à sa patrie & à mon amour. Elle fut parée comme une victime; mais avant de la quitter, il lui attacha au cou un voile, qu'il lui dit être un excellent préservatif contre mon inconstance & mes dégoûts. Je la reçus avec les transports que vous vous imaginez. Sa pudeur & sa timidité rendoient ses charmes plus touchans, & mes désirs plus vifs. Enfin le voile fatal échauffé par nos embrassemens, exhala toute la malignité du poison qu'il renfermoit, & dans un instant nous fit descendre tous deux de compagnie dans ce séjour.

SARDANAPALE.

Je ne sçai si l'on doit condamner ou louer ce sacrifice: car d'un côté, il

y a bien de la cruauté à un pere de livrer à la mort une fille charmante, & de l'autre, il paroît glorieux pour lui d'avoir fait céder les sentimens de la nature à ceux de l'honneur. Il sauvoit & vengeoit sa patrie, il se vengeoit lui-même, & croyoit sa fille indigne de vivre, dès qu'elle cessoit d'être vertueuse.

LADISLAS.

Je n'attendois pas cette réflexion de Sardanapale, lui qui avoit un troupeau de femmes à sa discrétion, & qui ne pensoit à rien autre chose qu'à ses plaisirs.

SARDANAPALE.

Oui ; mais ces femmes étoient à moi ; & content de ce que je possedois dans ma Cour, je n'allois rien chercher au dehors, ni assieger les Villes pour une jouissance ; & si mes sujets se révolterent, c'est parce que j'abandonnois les rénes de l'Etat.

LADISLAS.

Mais sans l'amour, vous ne les eussiez pas abandonnez, & vos su-

jets vous ſeroient demeurés fidéles. Convenons donc, que les douceurs que l'on trouve dans le commerce des femmes ſont la ſource de bien des maux. Il ſemble que le Ciel nous puniſſe avec complaiſance des plaiſirs groſſiers, pour ſe venger du mépris que nous faiſons des plaiſirs purs & veritables, auſquels il deſtinoit notre nature.

Ces deux Princes ne finirent pas là leur entretien; mais ce qu'ils diſoient ne me parût pas aſſez curieux pour les écouter davantage. Ils étoient montés l'un & l'autre ſur un ton de morale qui ne convenoit point à leur caractére, & que je trouvois déplacée dans leur bouche. D'ailleurs, Madame, vous jugés bien que l'Abbé des Fontaines ne prenoit pas plus de plaiſir que moi à cette converſation, & en attendant que quelque objet nouveau vint piquer ma curioſité, je répondis de la maniere ſuivante à la queſtion qu'il m'avoit faite.

Il y avoit long-tems, que l'on deſiroit en France une Hiſtoire générale & particuliere de la nature, moins défectueuſe que celle de Pline, & plus

complette. Cet ouvrage demandoit un grand travail, & beaucoup de courage. La plûpart de ceux qui écrivoient sur cette matiére se bornoient à quelques parties de cette science, dont ils avoient fait une étude plus particuliére, ou se réduisoient uniquement à ce qui regarde certains Pays.

Vous sçavez que M. Astruc nous a donné l'Histoire naturelle du Languedoc, & M. Dunod celle de la Franche-Comté; que M. de Réaumur s'est appliqué principalement à nous faire connoître les Insectes, & d'autres les Poissons, les Oiseaux, les Coquillages, les Mineraux, les Plantes, les Reptiles, les Fontaines & les Montagnes; que M. Pluche a fait de tout cela un corps d'ouvrage fort agréable par le choix des matiéres, la pureté du style, la variété des images, la justesse des réfléxions; mais vous sçavés aussi que cet Ouvrage estimable ne se soutient pas également par tout; que les derniers Volumes n'ont pas le même mérite que les deux premiers; qu'ils sont surchargés de digressions pieuses, qui, dans bien des endroits, leur donnent un

air de Sermon : que d'ailleurs ce Livre n'embrasse pas toutes les parties de l'Histoire naturelle ; & qu'enfin, quelque utile qu'il soit à la plûpart des Lecteurs, il n'est pas d'une égale ressource pour les sçavans qui aiment à approfondir les matiéres, & à connoître les secrets les plus cachés de la nature.

M. Dulard, Académicien de Marseille, a mis en vers assés mauvais, une partie de ce que M. Pluche avoit dit en très bonne prose. Il en a fait un Poëme (a) divisé en sept chants. Cet ouvrage, que le titre annonce comme un Livre de dévotion, a eû le sort des Livres de cette espéce ; il s'est très-bien vendu.

Parmi les Auteurs qui ont encore écrit dans ces derniers tems sur la matiére dont nous parlons, je ne dois pas oublier M. de Maillet, dont nous avons six entretiens sous le nom de *Telliamed*, qui est son anagrame. Cet Ouvrage mal écrit & trop diffus, est malgré cela, un

(a) La grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature.

des plus ingénieusement imaginés que je connoisse; je dirois même des mieux raisonnnés, si la raison pouvoit s'accorder avec la folie & l'extravagance.

Je ne connois point ce Livre, me dit l'Abbé des Fontaines ; mais je connois l'Auteur, il est des nôtres depuis plusieurs années, & je vais vous raconter un trait qui lui fait honneur. M. Maillet avoit demeuré à Paris, où il s'étoit fait beaucoup d'amis ; il s'étoit ensuite retiré en Provence sa patrie, pour y mener une vie plus tranquille. Il parvint à un âge fort avancé ; mais ni les années ni l'absence ne diminuerent rien de ses sentimens pour ceux à qui l'amitié le tenoit anciennement uni. Sentant sa fin approcher, il partit pour la Capitale. Il y alla voir ses amis, les invita tous à dîner, & après le repas, il leur dit : je sens qu'il ne me reste plus beaucoup de tems à passer sur la terre ; ma carriére est presque finie, je vais vous quitter pour toujours. Le seul motif de mon voyage a été de vous voir, de boire avec vous, & de vous dire adieu. J'ai crû devoir vous donner cette der-

niére marque de mon amitié ; c'est le meilleur usage que je puisse faire du peu de tems que j'ai encore à vivre; je vous embrasse pour la derniere fois. Après ce peu de mots, il monta dans sa chaise de poste en leur présence, retourna à Marseille, où l'on aprit qu'il étoit mort quelques jours après son arrivée. En faveur d'un trait si beau, continua l'Abbé, vous devés dire du bien de son Livre.

Ce qu'on y reprend, lui dis-je, n'est point de M. Maillet ; le fond de son systême est très-ingénieux ; mais comme ce n'est pas lui qui y a mis la forme, & que ses papiers sont tombés après sa mort dans des mains peu habiles, l'Ouvrage entier se ressent de l'incapacité de l'éditeur.

Et de quoi traite-t'il, demanda l'Abbé des Fontaines ? Quelle est la partie de la science de la Nature, que l'Auteur s'est proposé d'éclaircir?

Il est question, lui dis-je, de l'origine du Globe terrestre & des Créatures qui l'habitent. Selon Telliamed, vous, M. l'Abbé, & moi qui vous parle, nous étions autrefois des Poissons ; les Balaines sont devenues des

Eléphans ; les Phocas, des Chiens ; les Tanches, des Rossignols ; les Lotes & les Anguilles, des Lézards & des Couleuvres. La terre étoit un grand Etang ; le Soleil, une Pompe ; les Astres, des réservoirs ; & l'univers entier, une lessive continuelle. Tout cela vous paroît fou, ridicule, extravagant, & vous auriés néanmoins beaucoup de peine à ne pas vous rendre aux raisons de l'Auteur. Mais il n'est pas question de les examiner actuellement ; M. Maillet est dans ce pays-ci ; vous ne manquerez pas quelque jour, de le rencontrer, & il pourra vous exposer lui-même tout le plan de son Livre.

Je vous ai dit que tous ces petits Ecrits particuliers n'embrassoient point l'Histoire Naturelle dans toute son étendue, & qu'on désiroit toujours d'en voir, dans un même Ouvrage, toutes les parties rassemblées. C'est ce qu'ont entrepris & exécuté avec un très-grand succès deux de nos habiles Académiciens. M. de Buffon Intendant du Jardin Royal des Plantes & M. d'Aubenton, Garde & Démonstrateur du cabinet du Roi, ont eû le courage de se charger d'un

travail si pénible. L'accueil favorable que le Public vient de faire aux trois premiers Volumes qu'ils nous ont déja donnés, prouve bien certainement & la bonté de l'Ouvrage, & le mérite des deux Ecrivains.

Le premier Tome dont M. de Buffon seul est l'Auteur, contient d'abord un très-beau discours sur la maniere de traiter l'Histoire Naturelle; les régles qu'il donne ne sont pas toûjours celles qu'il a suivies lui-même; il veut qu'on s'en tienne à la seule description de chaque objet; qu'on évite de former des systêmes; & la moitié de ce Volume est employée à établir le sien sur la ruine de tous les autres. Si c'est-là un défaut, on doit convenir qu'il est bien réparé par cette noblesse de style, cette magnificence d'idées, cette richesse d'expressions, cette étendue de génie, cette élégance, cette pureté de langage, & mille autres traits enfin, qui font de cet Ouvrage, un des plus beaux qui ayent paru en France depuis plus d'un siécle.

Après avoir parlé dans le premier Tome de la formation & du premier

état de la Terre, après nous avoir fait conoître son état actuel, & les causes des inégalités que nous y remarquons, l'Auteur traite dans le second Volume des végetaux, de ce qui concerne la génération des animaux & celle de l'homme. Il expose les systêmes des principaux Philosophes, tant anciens que modernes, sur cette matiere. Il les réfute ensuite de la maniére la plus satisfaisante pour un lecteur qui ne cherche que le vray, & qui ne se laisse point éblouir par l'éclat d'une réputation mal acquise, ni par des erreurs que l'Antiquité a consacrées.

La Description du Cabinet du Roi doit former la partie la plus considerable de ce grand Ouvrage. C'est par elle que M. d'Aubenton a commencé son travail dans le troisiéme Volume : car les deux tomes précédens sont entiérement de son illustre associé. Pour se conformer aux divisions de l'Histoire Naturelle, M. d'Aubenton fait connoître d'abord les différentes places de ce Cabinet, qui ont rapport à l'homme ; & suivant la Méthode observée dans les deux premiers

Volumes, il met à la tête de chaque article un diſcours ſçavant & curieux, qui répand une grande lumiére ſur la matiére qu'il traite. Tout annonce, dans ce troiſiéme tome, comme dans les deux qui le précédent, une grande étendue de lumiéres, un diſcernement rare, & une connoiſſance parfaite de la Phyſique. Partout on trouve des traits qui dénotent un homme d'eſprit, une imagination brillante, un excellent Ecrivain.

Vous ne ſçauriez croire, Madame, avec quelle joye l'Abbé des Fontaines m'entendoit rendre un témoignage ſi avantageux de cet Ouvrage. J'en ai connu les Auteurs, me dit-il ; ce ſont deux hommes d'un mérite diſtingué, d'un génie décidé pour ces ſortes de ſciences, & les plus capables que je connoiſſe, de bien exécuter une entrepriſe de cette importance. Mais ce ne ſont pas les avantages de l'eſprit, que j'eſtime le plus dans ces deux illuſtres Académiciens ; ce ſont les qualités du cœur, les ſentimens de probité, ce ton de politeſſe, cet uſage du monde, qui leur font autant d'amis dans la ſociété, que

l'étendue de leurs connoissances leur acquiert d'admirateurs dans toute l'Europe. Si j'etois encore sur la terre, continua-t'il, je me garderois bien de faire ainsi leur éloge ; l'opinion générale où l'on étoit que toutes mes louanges étoient vénales, rendroit celles-ci fort suspectes, & le mérite reconnu des deux Auteurs ne me sauveroit pas de l'accusation de partialité. Tout éloge seroit regardé dans ma bouche, comme l'usufruit que l'on se seroit réservé, d'un fond dont on m'auroit fait le propriétaire, & toute critique, comme une vengeance que j'exercerois contre ceux qui n'auroient pas acheté mon suffrage. Je crois être aujourd'hui à l'abri de pareils soupçons, on ignore dans ce pays-ci ce trafic honteux, que la vanité d'une part, & l'intérêt de l'autre, font faire sur la terre entre les Auteurs & les Critiques. Je n'ai point encore expié ici-bas toutes les fautes, qu'autrefois les seuls besoins de la vie me firent commettre en ce genre. Le Ciel pour m'en punir, m'a condamné à faire chaque jour un discours Académique à la gloire des Auteurs que j'ai le

plus maltraités, & à ne louer dans leurs Ecrits, que ce qui mérite le moins de louange. Un instant avant votre arrivée, je venois de prononcer l'Eloge littéraire de l'Abbé le B..... Ses Lettres sur les Anglois faisoient la matiére de mon premier point, dans le second, je parlois de sa Tragédie d'Abensayde; l'Exorde & la Péroraison embrassoient tous ses autres Ouvrages. Mon discours de demain sera sur l'Auteur du Théâtre Anglois: je ne puis vous dire encore comment je prendrai mon dessein; ce que je sçais seulement, c'est que sa traduction de *l'Orpheline* en fera l'endroit pathétique; & que si la matiére me manque, je me rejetterai sur *l'Enfant trouvé*. Hier je parlai pendant près d'une heure de M. de saint Marc, l'Auteur des Notes critiques sur desPreaux; je croyois que je ne finirois jamais, tant j'avois de choses à dire, & cependant tout mon discours ne rouloit que sur la Gazette de France, à laquelle il a travaillé pendant quelques mois. Avant-hier je perorai à la gloire de M. de Voltaire. Je restai court après la premiere période,

& je n'aurois jamais pû continuer mon Panégirique, si je ne m'étois rappellé ses Poëmes lyriques & la Princesse de Navarre. Après demain je compte m'étendre beaucoup sur les derniers Opéra de M. Roi; & pour réveiller l'attention de mes Auditeurs, je ferai l'éloge d'une certaine Epigramme qu'on lui attribue, & qu'il n'a pas desavouée.

Croiriez-vous que depuis plus de cinq ans que je suis dans ce séjour, je n'ai point encore payé toutes mes dettes. Il y a mille Ouvrages dont je n'ai point parlé; je n'ai pas encore loué les Causes célébres de Pitaval, les Harangues du Pere G... l'Oraison Funebre du Cardinal de Fleuri. Je n'ai rien dit encore des quatorze Volumes de l'Histoire du Théâtre François, des Piéces dramatiques de M. Mor... ni des Romans du Chevalier de M... Je n'ai fait aucune mention jusqu'ici, ni de la Théologie du P. Bougeant en forme de Cathéchisme, ni de la Physique du Pere Renaud, ni de la Morale de l'Abbé Trublet, ni de la Logique de M. Cochet, ni de la Réthorique des Demoiselles, ni de la

Poëtique à l'usage des Dames, ni de la Grammaîre de M. Sauvage, dont on pouvoit fort bien se passer, après l'excellent Ouvrage que M. Restaut nous a donné sur la même matiére. C'est un grand bonheur pour moi de n'avoir pas vêcu plus long-tems; on feroit de mes discours. un recueil plus grand que celui de l'Académie; car on m'a dit qu'après ma mort, le nombre des mauvais Ouvrages s'étoit accru de plus de moitié : jugés par-là de la durée de mon supplice.

Tandis que nous nous entretenions ainsi de bien des gens qui ne pensoient guére à nous, nous arrivâmes au fond d'une avenue dans un Cabinet de verdure. Nous y trouvâmes l'Académicien Danchet. Il étoit avec trois Ombres distinguées, pour lesquelles, sans les connoître, je me sentis d'abord de la vénération. C'étoient les trois Princes de la Poësie lyrique, Rousseau, Horace & Pindare. Le même goût les réunit souvent; mais une espéce de Rivalité, semble quelquefois altérer un peu cette union. Ils prétendent chacun à la prééminence dans le genre de Poësie où ils ont excellé. Voilà ce qui

forme souvent le sujet de leurs entretiens, que l'émulation rend toujours fort animés. Ils n'en étoient cependant pas encore sur cette matiére, lorsque nous les joignimes; mais à peine fûmes-nous arrivés, que le discours tomba sur ce propos. Nous nous étions arrétés quelque tems pour les écouter avant de les aborder; nous n'avions vû d'abord que Danchet & Pindare assis sur un banc de verdure; Horace & Rousseau causoient de l'autre côté du Cabinet. Danchet écoutoit avec admiration des Vers Grecs, que Pindare lui récitoit avec emphase, & que je ne vous rapporterai pas, Madame, persuadé que vous n'êtes pas fort empressée à les sçavoir. Voici ce que j'ai pû retenir de la conversation de nos deux autres Poëtes.

Je n'aurois jamais crû, disoit Horace à Rousseau, qu'un homme qui se piquoit de sentimens, & qui avoit tout l'esprit possible, pût avoir la mauvaise honte de déguiser sa naissance. Ce foible seul, ou plûtot cette vanité, apporte un terrible rabais à votre mérite. C'est s'avilir, que de chercher à sortir ainsi de l'obscurité.

ROUSSEAU.

Eh! que pouvois-je faire, je vivois dans un siécle, où le mérite ne subsistoit qu'autant qu'il étoit appuyé de l'opulence ou d'un certain rang. Pour l'ordinaire un Poëte qui veut faire figure dans le monde ne doit pas être d'une basse roture : car on pense que ceux qui sont nés dans cet état ne peuvent avoir l'ame élevée, & que leurs sentimens gardent toujours quelque teinture de leur naissance, que tout le génie possible ne peut effacer.

HORACE.

Il y a pourtant toujours des gens qui pensent raisonnablement, & qui regardent l'esprit comme indépendant de la condition. L'éducation ne donne-t'elle pas ce qui manque du côté de la fortune ? Tout homme d'esprit est né illustre ; il n'y a que l'ignorance & la bassesse du cœur qui soient roturieres. Nous ne sommes pas maîtres de nous choisir un pere ; & l'on estimera toujours plus un savant né du peuple, qu'un noble fat & superbe. La pluspart de ces Messieurs n'ont qu'une

ſphére extrêmement limitée ; on ne les connoît ſouvent guére au de-là de leur Province, où même de leur Ville, & ils ne ſauvent rien de la mort; car combien y en a-t'il qu'on n'a jamais ſçu s'ils étoient ſortis du néant ? Mais un homme d'eſprit eſt un illuſtre de tout pays, & ſes Ouvrages aſſurent pour jamais ſa mémoire. D'ailleurs, parmi ces Nobles, ceux qui ſe diſtinguent dans le monde par quelques vertus, ne peuvent vivre long-tems dans le ſouvenir des hommes, ſi les gens de Lettres ne leur donnent cette ſeconde vie, qui dépend abſolument de leur plume : car ils ſont les vrais diſpenſateurs de la gloire. Il falloit donc vous en tenir à ce genre de nobleſſe, qui eſt le plus ſûr & le plus épuré.

ROUSSEAU.

Oui, mais je fréquentois le grand monde, & le grand monde eſt contagieux, j'en prenois les airs & les manieres, j'avois l'ame trop haute pour avouer franchement mon origine; je me faiſois à moi-même illuſion ſur cet article, & j'aurois bien voulu me fabriquer une Généalogie, comme tant d'au-

tres, & prouver ma race par quelques quartiers de Noblesse.

HORACE.

Il eût été plus glorieux pour vous de trouver ces preuves dans la boutique de votre pere. Car n'est-ce pas une Noblesse solide & véritable, de prendre un essor au-dessus de sa naissance, par les charmes de l'esprit & la beauté des sentimens; & de se faire un mérite que l'on croît que les gens nés de bas lieux ont rarement? En quoi consiste donc la vraie Noblesse, si ce n'est dans la façon de penser, & dans la vertu? La succession des titres, soutenue par la bisarrerie de la Coutume, & si souvent dépravée & interrompue par le vice & l'ignorance, n'est qu'un phantôme de Noblesse. Ce n'est ni l'Epée ni la Robe qui rendent Noble, ce sont les qualités du cœur, & l'imitation de ces peres fameux, qui n'étant eux-mêmes que de basse condition, ne doivent leur Noblesse qu'à eux-mêmes, & ne sont pas illustres par accident, mais par nature. Ce sont les actions glorieuses, la droiture, l'esprit élevé, la prudence & la sage bravoure, & non ce faux & chimérique

point d'honneur, cette aveugle fureur, ces images enfumées, & tous ces arbres qui n'ont que le tronc de vif, & dont il faudroit élaguer la moitié des branches. La nature ne se vange-t'elle pas tous les jours des injustices de la fortune, en dégradant ces prétendus Nobles, par un refus entier de ses faveurs, qu'elle distribue si libéralement à ceux qui n'ont ni biens ni ayeuls illustres? La beauté de vos Ouvrages, la noblesse des sentimens dont ils sont remplis, ce généreux désintéressement, ce mépris des richesses que vous y étalez, n'étoient-ce pas des titres plus que suffisans, pour vous assurer une place au temple de mémoire?

ROUSSEAU.

Il est vrai, vous en êtes un bel exemple, né d'un pere Sergent, où Collecteur des Tailles, mais vertueux, vous sçûtes bien vous distinguer dans la Cour du Maître du monde. La faveur d'Auguste, ces airs familiers dont il vous honoroit, font plus pour vous, que ne feroit une longue suite d'ancêtres, tous Patriciens ou Chevaliers. Mais encore un coup, vous étiés dans un siécle qui

conservoit quelques traces de cette noble simplicité des premiers tems de la République. On y estimoit ce qu'on doit estimer, les François sont bien autrement rafinés.

HORACE.

Ce qui me fait en tout cela le plus d'honneur, c'est que j'avouois franchement mon origine, j'en étalois toute la bassesse. Je ne craignis point de l'éterniser dans mes écrits ; & je pense qu'en transmettant ce détail à la postérité, je me suis assuré une Noblesse solide parmi tous ceux à qui la mauvaise gloire ne tourne pas la tête. Vous en deviés faire de même ; vôtre pere n'avoit pas été esclave, & je ne crois pas que votre siécle, malgré sa corruption, fut entiérement dépourvû de gens qui se connoissent au vrai mérite, & qui pensent que le fils d'un simple roturier, illustre par son esprit, qui est à mon avis le titre le plus authentique, peut marcher de pair dans le chemin de la gloire, avec le fils d'un Maréchal de France ; au lieu que vous ne vous laverés jamais d'avoir méconnu avec tant d'in-

gratitude un si bon pere.

C'est dans cet endroit de leur entretien, Madame, qu'ils en étoient lorsque nous entrâmes dans le Cabinet. Notre arrivée rendit la conversation générale, elle fut quelque-tems assés indifférente ; mais elle tombát bien-tôt, comme je vous l'ai dit, sur ce qui en fait la matiére la plus ordinaire, lorsque ces trois grands Poëtes se trouvent réunis. Chacun d'eux prétendoit être le premier dans le genre Lyrique. Les raisons qu'ils apportoient de part & d'autre me parurent excellentes, & ils auroient eû peine à voir décider la question, s'ils m'avoient choisi pour juger leur différent. Ils s'accordérent tous trois à prendre pour arbitre le bon-homme Danchet. La commission étoit délicate, & le jugement embarrassant. Le respect, l'amitié & la crainte tenoient le Juge indécis, & formoient trois obstacles assès forts, à l'entégrité de son jugement. La vénération profonde qu'il eût toujours pour l'entiquité le rendoit favorable à Pindare ; sa tendresse pour Horace lui donnoit dans son cœur la préférence sur ses

rivaux ;

ſvaux; & il craignoit que ſi le jugement qu'il alloit porter n'étoit point à l'avantage de Rouſſeau, quelques couplets injurieux ne ſuiviſſent de près ſa décision. Rien n'étoit plus riſible que l'air embaraſſé de l'Académicien, & la contenance toute déconcertée que lui donnoit ſa qualité de Juge. Jamais les trois Déeſſes, quand elles ſe virent expoſées aux yeux du Berger Troyen, ne parurent ſi décontenancées; jamais, même le jour de ſa réception à l'Accadémie, il n'eût le maintien ſi embaraſſé. Il s'excuſa d'abord ſur ſon peu de capacité, & ſur la médiocrité de ſes lumieres; puis ſe tournant du côté de l'Abbé des Fontaines: voici un homme, dit-il, à qui la commiſſion dont vous m'honorez conviendra mieux qu'à moi, il a paſſé toute ſa vie à juger les Auteurs; rapportez-vous-en à ſa déciſion, il vous aſſignera à chacun la place que vous mérités. Ne craignés point qu'il entre de partialité dans ſon jugement, nous habitons un ſéjour où l'argent ne corrompt point les ſuffrages; d'ailleurs, aucun de vous n'a été de l'Acadé-

mie, aucun de vous n'a traduit l'Enéide, aucun de vous n'a été l'ami de Voltaire.

Cette saillie dans un homme comme Danchet, fit rire les assistans, & l'Abbé Desfontaines n'en fut point offensé. Il est vrai, dit-il, que j'ai imposé quelque fois une espéce de contribution sur les écrits modernes; quand un écrivain avoit la sotise de faire imprimer un méchant Livre, j'étois chargé aussi-tôt de venger le Public, en condamnant l'Auteur à une amende pécuniaire. Mais outre qu'il n'y avoit que les mauvais ouvrages qui fussent sujets à cette taxe, l'impôt d'ailleurs n'étoit point excessif. Il étoit réglé sur le plus ou le moins d'ennui qu'on procuroit au Public. Etoit-ce trop, par exemple, de six francs pour chacune des piéces de Vers qu'on fit à la convalescence du Roy ? J'avoue qu'elles m'ont valu cette année-là plus de deux cens Louis; J'ai vécu là-dessus pendant une partie de l'Eté que j'ai passé dans ma petite maison de Passi, & le reste a servi aux frais de ma derniére maladie.

Les autres ouvrages ne m'étoient pas si bien payés à proportion. Je ne prenois qu'un Louis pour chaque Opera de M. Roy, excepté *les Elémens*, en faveur du Prologue. C'étoit bien peu ; mais je ne traitois ce Poete si doucement, que parce qu'il me fournissoit en Prose toutes les Epigrammes dont j'enrichissois mes feuilles.

Deux Louis pour l'*Almanach chantant* de M. Nau. On y chante les saisons, les mois & les Eclipses, & l'on y siffle tout le reste.

Trois Louis pour *l'Histoire de Charlemagne*. L'ouvrage est assés ressemblant à l'Epée de ce Prince, qu'on nous dépeint longue & plate.

Quatre Louis pour chaque volume de la *Bibliothéque Françoise* de M. l'Abbé Goujet ; lui qui ne tire ses Auteurs de l'obscurité que pour les replonger plus avant dans l'oubly.

Cinq Louis pour tous les Abrégés du Jésuite Phlipotot du Chêne ; on y donne des régles de Chronologie, d'Arithmétique, avec un abregé des Conciles ; & c'est ce qu'on appelle

la science de la jeune Noblesse.

Six Louis pour la continuation de l'*Histoire Romaine* de M.r Rollin. Le continuateur par la rudesse de son style, exprimera assés bien la barbarie du bas Empire, dont il va commencer l'Histoire.

Sept Louis pour un gros volume qu'a fait le Pere Routh, pour prouver qu'un endroit où l'on enterroit autrefois les morts, n'étoit qu'un Cimetiére.

Huit Louis pour le Livre du Pere Pichon. Ce Livre, s'il eût paru trois ans plutôt, eût pû faire ma fortune; mais je doute que toutes les richesses du Paraguai m'en eussent fait dire autant de bien, que la Boëte à Pérette en a fait dire de mal.

Neuf Louis pour les quinze premiers Volumes des *amusemens du cœur & de l'esprit*. Cet ouvrage est une compilation de différentes piéces, dont les Auteurs ne veulent point être connus. C'est en effet l'endroit où ils peuvent se cacher plus aisément; peu de personnes iront les y chercher.

Dix Louis pour L'*Histoire d'Allemagne* du Pere Barre. l'Auteur y dé-

core son style d'un vernis Allemand qui fait illusion. On croit entendre tous ces personnages parler leur langue naturelle, on reconnoît à leur accent qu'ils sont bien du Pays dont on écrit l'Histoire.

Onze Louis pour les *Essais sur l'Histoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts*, par M. de Carlencas. On pourroit faire de ce Livre un assés bon Catalogue de Bibliothéque.

Douze Louis & un exemplaire de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, pour les trois premiers Volumes du dernier continuateur de cet ouvrage funeste, qui fait mourir ses Auteurs, & qui assomme ses Lecteurs.

Je demandois un jour à l'Abbé d'Olivet une bourse de jettons de l'Académie pour toutes ses traductions. J'avoue actuellement qu'il y avoit de l'injustice à le soumettre à cette taxe, aussi me les refusa-t-il. Je m'en vengeai néammoins, & je n'épargnai ni ses ouvrages ni sa personne. C'est ce qui lui fit dire ce bon mot si célébre, qu'il ne manquera pas de placer dans son Histoire de l'Académie : *Pouquoi l'Abbé Desfontaines se*

dechaîne-t-il si fort contre moi : nous courrons tous deux une carriére si differente ; il travaille à décrier les vivans, & moi à ressusciter les morts?

Les Auteurs d'un certain Journal s'étoient sur la fin, abonnés avec moi, & moyennant trois piéces d'une grosse Volaille, que leur Imprimeur étoit obligé de m'apporter au commencement de chaque mois, je m'étois engagé à ne point parler du tout de leurs *mémoires*, de peur d'être obligé d'en dire du mal.

Voilà, je vous l'avoue, dit Rousseau, un genre de folie des plus singuliers ; remplir la Bourse & le ventre d'un Critique ; fournir sa table de Dindons, pour avoir la liberté d'ennuyer le Public impunément ! passe encore, si c'étoit pour l'amuser ou le divertir ; & qu'en rendant aux Censeurs la vie douce & délicieuse, on procura aux lecteurs plus d'agrément. On leur sçauroit gré d'un zéle si généreux, & chaque piéce de volaille qui paroîtroit sur la table d'un critique, seroit pour le public, d'un présage aussi heureux, que le furent autrefois, pour Rome, les Oyes qu'on vit voler au dessus du Capitole.

Vous pourriés ajouter encore, dit l'Abbé Desfontaines, que le fut aussi, pour le parterre de la Comédie Françoise, le pâté de Perdrix dont M. de Voltaire un jour fit présent au Comédien Dufréne. Ce Poëte avoit donné au Théâtre la Tragédie de Zaïre; cette Piéce fut reçue avec les applaudissemens dûs au Chef-d'œuvre de cet Auteur, ce qui n'empêcha pas néanmoins que le parterre n'y trouvât quelques endroits qui méritoient sa Censure, Voltaire déféra à sa critique, & fit pour les réprésentations suivantes tous les changemens que le Public avoit jugé nécessaires pour la perfection de la Piéce. On sçait que Messieurs les Comédiens ne s'accommodent guére de ces sortes de corrections, quelques nécessaires qu'elles paroissent. Ils se sont fatigués à étudier leur rôle, ils ont appris deux ou trois cens vers qu'ils ont placés par ordre avec beaucoup de peine dans leur mémoire, & un Auteur s'en vient les déranger d'un coup de plume. Dufrêne fut celui de tous qui apporta le plus de résistance à ces divers changemens; chaque jour le Poëte étoit

à la porte du Comédien pour l'engager à concourir par un peu de complaisance, au succès de sa Piéce, & à la satisfaction du Public. Mais l'Acteur pour s'en débarasser avoit recours à l'expédient ordinaire; quand M. de Voltaire venoit pour le voir, il lui faisoit dire par son portier, qu'il étoit sorti. Cela ne le rebutoit point, il montoit à la porte de l'appartement, & glissoit par la serrure les corrections qu'il avoit faites. Dufrêne ne les lisoit point, ou s'il les lisoit, il n'y avoit aucun égard. M. de Voltaire cependant avoit ses changemens trop à cœur pour ne point faire de nouvelles tentatives; il eut recours à un stratagême qui lui réussit. Il sçût que le Comédien devoit donner un grand dîné à ses amis; il fit faire pour ce jour-là un pâté de perdrix, & le lui envoya avec défense de dire à la personne qui en étoit chargée, d'où le présent lui venoit. Il arrivoit dans des circonstances trop favorables pour qu'on ne lui fit pas un accueil des plus gracieux. Dufrêne le reçut avec reconnoissance, & remit à un autre tems le soin de connoître son bien-faiteur. Le pâté fut servi à l'entremets aux

grandes acclamations de tous les convives. L'ouverture s'en fit avec pompe, & avec la même curiosité que si on eût assisté à la premiére représentation d'une Piéce nouvelle. Mais la surprise égala la curiosité, & le plaisir surpassa la surprise à la vûe de douze perdrix, tenant chacune dans leur bec plusieurs Billets, qui semblables à ces feuilles mystérieuses dont se servoient autre fois les Sybiles pour exprimer leurs oracles, contenoient tous les Vers qu'il falloit ajouter, retrancher ou changer dans le rôle de Dufrêne.

Il ne fut pas difficile alors de connoître l'Auteur du présent, & chacun loua beaucoup cette façon noble & ingénieuse, de faire agréer ses corrections aux Acteurs. Le Public ne tarda pas à s'appercevoir qu'on avoit eû égard à ses remarques ; mais il ignora sans doute, & il ignore peut-être encore, que c'est à un pâté de perdrix, que la Zaïre de M. de Voltaire a dû une partie de ses succès. Avec une pareille recommandation, combien de Comédies mises au rebut, seroient reçues au Théâtre ; combien on abré-

geroit de tems, combien on s'épargneroit de soins, combien on éviteroit de longueurs ? il faut plus de tems, plus de travail, plus de peines pour rassembler les Acteurs, qu'on n'en a employé à la composition de la Piece qu'on leur présente.

De mon tems, dit alors Horace, les Comédiens à Rome avoient plus de complaisance, & ils étoient pour les Auteurs d'un abord plus facile.

Cela n'est point étonnant, lui dis-je ; chez vous, c'étoient les Auteurs qui faisoient vivre les Comédiens, à Paris ce sont presque toujours les Comédiens qui font vivre les Auteurs.

Parmi ceux qui travaillent actuellement pour le Théâtre, il en est bien peu, qui allant présenter leurs Pieces aux Acteurs, soient en état de se faire précéder par des présens, & d'annoncer leur arrivée par un pâté de perdrix. Et bien nous en prend; car si cet usage venoit à s'établir, ce qui rendroit aux Comédiens la vie plus délicieuse, feroit souvent languir le Parterre.

Mais on reproche à ces Messieurs

de se rendre inaccessibles aux Auteurs, & de dégoûter par des délais, des difficultés, des rebuts, les nouveaux éléves de Thalie & de Melpoméne, qui feroient peut-être un jour la gloire de notre Théâtre, s'ils trouvoient de la part des Acteurs plus de facilité à se faire connoître du Public ; ces plaintes sont-elles bien fondées ? Ne pourroit-on pas leur reprocher plutôt, d'avoir trop d'égard & trop de déférence pour certaines recommandations puissantes, qui leur font souvent recevoir de mauvaises Piéces dont ils sentent tout le foible, & dont ils pourroient annoncer la chûte au Partérre, en même-tems qu'ils lui en annoncent le sujet.

Cette courte digression sur les Comédiens donna lieu à plusieurs questions que l'on me fit sur l'état actuel des trois principaux Théâtres de Paris, & sur les nouveaux ouvrages dramatiques qui y ont paru. Delà on passa aux autres genres de Litterature, à la Poësie, à l'Eloquence, à l'Histoire, aux Romans, aux Critiques, &c. Je satisfis à tout le mieux qu'il me fut possible ; & comme je vous ai promis

Madame, une relation fidéle de mon voyage, je croirois manquer à mes engagemens, si je n'entrois pas dans le détail de tout ce qui fut dit alors sur nos ouvrages les plus modernes; mais il faut auparavant que je vous fasse part d'une conversation qui n'a rien de bien interessant, & qu'on ne doit cependant pas omettre quand on a envie de tout dire. J'avois à peine commencé à parler pour répondre aux questions qu'on m'avoit faites, que je vis arriver l'ombre de Boileau qui cherchoit Horace par-tout, & qui lui dit d'un ton fort animé en le voyant: en vérité, les Habitans de ce séjour sont bien barbares! Quinaut leur récite ses ouvrages, & pas un d'eux n'ose bailler. Ils en paroissent enchantés, & se récrient à tous momens sur les endroits même les plus insipides. Ah! si vous vouliés m'en croire, nous sçaurions bien remédier à tous ces abus, & les faire revenir d'une si injuste prévention.

HORACE.

Laissés Quinaut jouir en repos de sa gloire, & n'allés pas l'inquiéter

dans un lieu de paix & d'union. Aprés tout, vous l'avés assez chagriné dans le monde, &, à ses Tragédies près, ses Piéces ont bien leur mérite. Dépouillés-vous vous-même de votre prévention ; on m'a dit qu'un certain dépit secret vous animoit contre lui.

BOILEAU.

On dit tout ce qu'on veut, & mes ennemis en ont bien publié d'autres. Mais je suis surpris que vous, que j'ai toujours regardé comme l'arbitre du bon goût, vous ne trouviés pas ses Opéra pitoyables.

HORACE.

Quinaut étoit gêné par la Musique, & il n'est pas surprenant, si l'on ne voit pas dans ces Piéces cette force & cette énergie qui se trouve dans les ouvrages qui ne sont faits que pour être lus. Cependant il a de la délicatesse & des graces, & il est estimable dans son genre. Ses Opéra vous ont peut-être choqué, parce que l'invention en étoit nouvelle, & qu'ils ne roulent la plusspart que

sur les réveries & les imaginations outrées des Italiens. Mais la Poësie n'en est pas moins agréable, & j'espere de vous en faire convenir un jour. Nous ferons un éxamen secret de ses Piéces, & je ne déséspere point de vous réconcilier pour toujours avec l'Auteur; qui ne mérite pas d'être au rang des Chapelins & des Cotins, aux dépens desquels vous avés si souvent diverti le Public.

BOILEAU.

Eh bien, d'accord, nous verrons ces Piéces quand vous voudrés; comme j'ai toujours beaucoup déferé à vos préceptes dans l'autre monde; je suivrai encore vos conseils dans celui-ci, & je me réglerai sur vos avis. La reconnoissance m'y engage, puisque c'est à votre imitation, que je dois principalement l'approbation du Public.

HORACE.

Vous êtes bien modeste pour un satirique de profession. Cet aveu me flatte beaucoup. Mais si vous convenés que mon goût a servi de régle

au vôtre, & que vous m'avés imité, je dois convenir aussi que j'aime à me reconnoître dans vos Piéces. Etre imitateur de la sorte, c'est être bon original. Si vous vous êtes enrichi des dépouilles des anciens, vous savés si bien vous en faire honneur, qu'il faudroit être tout à fait injuste ou ignorant pour vous en faire un crime. Ce que vous imités prend de nouvelles graces entre vos mains, & on oublie les originaux pour vous donner la gloire de l'invention.

BOILEAU.

Mes ennemis m'ont cependant reproché cette imitation; & les journalistes de Trévoux ont voulu insinuer que je n'avois guéres de beautés que par les endroits que j'imitois des anciens.

HORACE.

Ils avoient tort. Les anciens de tout tems ont servi de modéle à la postérité. Virgile a un grand nombre d'Images, d'expressions, de figures qu'il a empruntées d'Homére. Le Plan même de son ouvrage est ti-

ré de celui de l'Illiade & de l'Odissée, dont il a réuni les deux caractéres, & cependant Virgile est admirable. Cicéron ne doit-il pas une partie de sa gloire à celle de Démosthene ? & moi, n'ai-je pas suivi les anciens Grecs pour le lirique, & Lucile mon devancier par la satyre ? Les anciens ont la gloire de l'invention, parce qu'ils sont anciens. Il est peu de belles choses qu'on n'ait déja mises en œuvre. Un tour neuf, un ordre différent suppléent à ce premier mérite ; & comme on ne peut penser avec goût, qu'en pensant comme les Auteurs de la belle antiquité, il ne se peut faire qu'on ne tombe dans l'affectation, la molesse & le rafinement en s'éloignant de ces guides, & par une conséquence nécessaire, il est impossible, si l'on veut réussir, de ne rien devoir au génie des anciens. Tout le sécret consiste à bien travestir une pensée : quand on le fait avec adresse, le larcin est imperceptible, ou du moins, n'est apperçu que des plus habiles ; & comme dans une certaine République, on ne punissoit que les vols d'éclat, on ne doit censurer que

les imitations grossiéres, qui saisissent au premier coup d'œil, & qui sont enchassées dans les ouvrages comme ces marbres de rapport qui forment un tout, mais dont on distingue facilement les éspéces & les carriéres. Il ne faudroit point faire non-plus de grace à un Auteur qui seroit assés fou des anciens pour s'approprier leurs défauts, & qui feroit passer indifféremment dans ses ouvrages ce qu'ils ont de bon & de mauvais. Rien ne marque plus un petit génie que cette façon d'imiter. Car vous n'ignorés pas que les anciens ont bien leur foible & leur mauvais côté, & le bon Homére sommeille quelquefois.

BOILEAU.

Ces sortes d'imitateurs sont bien ridicules. Mais que dira-t'on de ceux qui puisent dans les ordures de l'antiquité pour plaire à leurs lecteurs. Quelle idée nous donnent-ils de leur esprit & de leur cœur? Quelle idée ont-ils eux-mêmes du Public à qui l'on doit tant de respect? & de quelle trempe doivent être ceux que leur lecture amuse?

HORACE.

Il est vrai que vous autres François,

vous devés être modestes : quand votre plume est licencieuse, elle choque ; & la galanterie dont vous faites profession, vous prive du droit d'appeller les choses par leurs noms pour ne pas déplaire aux Dames, qui quoique aussi peu scrupuleuses que nos Romaines pour la Morale, veulent qu'on ait des égards pour elles dans l'expression. Mais parmi nous, c'étoit une espéce de droit de dire le nom des choses ; les périphrases vont toujours au même. Ovide & Catule l'ont bien fait, & c'étoit des esprits d'une extrême politesse ; notre Religion d'ailleurs ne nous gênoit pas beaucoup là-dessus non plus que sur bien d'autres choses. Cependant ceux qui suivent parmi vous nos licences, suivent peut-être leur génie, qui s'éteindroit dans un autre genre de Littérature. Il est vrai qu'il vaudroit mieux ne rien écrire, que de faire briller ses talens aux dépens de la pudeur. Mais il faut écouter la nature en tout, & ne pas prendre des routes où l'on peut s'égarer. Il faut sonder sa capacité, & s'en tenir aux bornes qu'elle prescrit. Chaque homme, chaque tempéra-

ment différent ; les uns ont l'esprit fait pour le sérieux, les autres pour le badin : Ceux-ci pour le sublime, ceux-là pour le commun, rarement on réunit tous ces caractéres. Tel brille dans l'Epique, qui seroit pitoyable dans l'Eglogue, ou l'Elégie. Tel aussi qui n'étoit fait que pour répandre le sel de la Satyre, a manié la lyre de fort mauvaise grace......

BOILEAU.

Je vous entends ; le trait est malin : & je sens à qui il s'adresse ; je me le suis bien attiré, il falloit, il est vrai, un génie comme le vôtre propre à tout, pour passer des amusemens satyriques au Siege de Namur, & peindre avec la même grace les défauts des hommes, & les exploits d'un Héros.

J'en conviens maintenant : quoique je me sois beaucoup applaudi sur la terre de mon Ode, & que j'aye pris occasion de fronder avec une espece de suffisance Monsieur Péraut dans la derniere strophe ; quoique même quelques beaux esprits latins modernes ayent pris la peine de l'habiller de vers

phrases, je passe volontiers condamnation sur cet Article.

Après cette conversation, qui, comme vous voyez, Madame, ne valoit pas la peine que Boileau vint nous interrompre, ce Poete se retira aussi brusquement qu'il étoit venu; pour moi qui ne vouloit pas demeurer toujours au même endroit, je fis signe à l'Abbé Des-Fontaines de me suivre: nous quittâmes le cabinet, & Danchet s'étant joint à nous, nous continuâmes notre route, & je repris mon discours.

Je vais vous parler, dis-je, à Danchet d'un ouvrage qui vous intéresse. *Nouvelles de l'autre Monde*, en voilà le Titre, M. Piron en est l'Auteur, vous en êtes le Héros, une imitation du sixieme Livre de l'Enéide en est le fond, quelques complimens assez bien placés en sont les Episodes, une Critique perpétuelle de l'Académie en est le but, des vers lâches & négligés, quelques pensées jolies, mais noyées dans un déluge de lieux communs, en font le caractére.

Quel Rôle m'y fait-on jouer, demanda Danchet? A peu près, lui dis-

je, celui que Virgile fait jouer au Héros de l'Enéide : le Rôle d'un bonhomme. S. Evremont ne pouvoit souffrir que le Poete latin rendit Enée maître d'un aussi beau pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenoient mieux pour perdre le sien, que pour conquerir celui d'un autre : de même, le Public a paru surpris qu le Poete François vous eût choisi pour être le panégyriste de l'Académie, avec des qualités plus propres à la rendre ridicule, qu'à lui faire honneur.

Ce petit Ouvrage fut suivi d'un autre dans le même genre : c'est *la Peyronie aux Enfers*. Dans l'un, c'est un membre de l'Académie, qui par attachement pour son corps, rend sa Compagnie méprisable. Dans l'autre, c'est un maître en Chirurgie qui par zele pour son Art, rend sa profession odieuse. Ici, le sujet en est peut-être moins agréable, mais l'exécution en est plus heureuse. les personnages y sont moins interessans, mais la poésie en est meilleure. Dans le premier les pensées se perdent dans un labyrinthe de paroles : dans le second,

chaque expression présente une nouvelle pensée. Les deux Auteurs sont un Poëte & un Médecin : le Poëte traite son sujet avec la lenteur & la proxilité de la Médecine, & le Médecin avec la force & la vivacité de la Poësie.

C'eût été ici le lieu, Madame, de dire aussi un mot de quantité d'ouvrages differens, soit en Vers, soit en Prose, qui ont parus depuis quelques années : mais ils sont en vérité si misérables, la plûpart, que je n'eusse pû, sans abuser de l'attention de ceux qui m'écoutoient, les entretenir de semblables inepties. Par exemple ; qu'aurois-je pû dire du *pot de chambre cassé*, espèce de mauvaise farce ; qui à la bien priser, ne vaut pas ce que représente le Titre qui l'annonce.

Du *Tribunal de l'Amour*, autre petite Pièce condamnée au Tribunal du Parterre, & flétrie pour jamais à celui du bon goût ?

De *la belle Pénitente*, Tragédie Angloise, mise en Vers François, jouée l'année derniere, imprimée de même, attribuée à plusieurs, désavouée de tous ?

Des *souhaits pour le Roi*, qui ont fait souhaiter au Public de ne jamais voir représenter de pareilles Piéces ?

Dufat, Comédie en cinq Actes, Ouvrage de quatre Auteurs avant qu'elle fut jouée, & que personne le lendemain ne vouloit avoir fait.

Du *repentir*, Comédie en un Acte, imprimée avec permission & refusée au Théâtre : deux choses qui quand elles se trouvent réunies ne font jamais l'éloge d'un Ouvrage.

D'*Attillie*, Tragédie chrétienne, composée par un inconnu, refusée par les Comédiens, demandée par la Cabale, imprimée contre le bon sens, qu'on a eû raison de ne pas jouer, & qu'on fera bien de ne pas lire.

De *l'Ecole des Prudes*, Ouvrage d'une Dame, qui par prudence l'avoit supprimé pendant sa vie, & qu'on a tâché vainement de faire revivre, en la donnant aux Italiens après sa mort.

Qu'aurois-je pû dire de tant de Romans, d'Avantures, de Mémoires & d'Anecdotes de toute espèce, qui inondent notre Littérature ?

De l'Histoire de *Rézéda*, dont les é-

vénemens sans vrai-semblance, les personnages sans caractére, la narration froide, le dialogue embarrassé, font de l'ouvrage entier un Livre sans goût, sans stile, sans agrément, sans finesse.

Des *amusemens d'un Prisonnier*, qui en effet ne peuvent guére amuser que des gens qui sont en prison, encore faut-il qu'ils n'ayent point d'autres livres ?

Des *amours d'Alzidor & de Charisée*, Ouvrage traduit du grec, pour apprendre sans doute comment il ne faut pas écrire en françois ?

Du *moyen d'être heureux*, qui n'a fait encore le bonheur de personne, ni du Libraire qui ne l'a point vendu, ni des Lecteurs qu'il a ennuyés, ni de l'Auteur qu'il a rendu ridicule ?

Des *avantures de Londres*, qui ne sont qu'une répétition insipide de mille petites historiettes qu'on trouve partout, & qu'on ne s'est pas seulement donné la peine de mettre en bon françois.

Des *amours d'un jeune Conseiller*, dont l'Auteur a laissé dans son Ouvrage tout le ridicule qu'il croyoit répandre sur les gens de Robbe ?

Qu'au-

Qu'aurois-je pû dire de certains voyages d'*Anieres*, de *Saint Cloud*, de *Rogliano*, de *Cithére*, de la *Lune*, du *Monde de Mercure*, & de *l'Isle Frivôle*, dont les Auteurs auroient tout aussi bien fait de rester chez eux, & les Lecteurs de ne pas les suivre?

Des *Semaines amusantes*, espèce de feuilles périodiques, où sous prétexte de diversifier nos amusemens, on multiplie nos ennuis?

Qu'aurois-je pû dire d'une infinité d'autres Ecrits de même nature, le *coup d'Œil*, le *Réservoir*, le *Magazin*, l'*élixir*, le *Glaneur*, l'*Observateur*, l'*Epilogueur*, le *Nouvelliste*, tristes enfans de l'indigence, ou, si l'on veut, effets déplorables de cette maladie de feuilles, qui avoit gagné la plûpart de nos Auteurs subalternes?

Qu'aurois-je pû dire enfin de quantité d'Ouvrages inutiles dans tous les genres: comme *le testament politique* du Prince *Rakotzi*, qui n'est qu'un amas de lieux communs sur la Religion, la politique & la morale; & où, si l'on voit que l'Auteur étoit un très-bon Prince, il paroît aussi avoir été un fort mauvais Ecrivain?

Le *ſpectacle de l'homme*, qui n'eſt qu'une compilation froide de tout ce qui a été dit de tout tems pour détromper les Pyrrhoniens, inſtruire les Déiſtes, confondre les Athées, & où tout eſt écrit de maniere à ne faire impreſſion ſur perſonne.

Les *Lettres critiques ſur les Ecrits contraires à la Religion*, qui ne ſont qu'une déclamation vaine, ſans force, ſans raiſonnement, ſans méthode, & où l'on défigure les Auteurs qu'on attaque, ſans les affoiblir ni les convaincre.

L'*Eſſai pour parvenir à la connoiſſance de l'homme*, qui n'eſt qu'un amas de réflexions longues & triſtement écrites ſur nos paſſions; & où la ſeule connoiſſance à laquelle on parvienne bien ſûrement en le liſant, c'eſt qu'il y a des hommes qui ſont fort ennuyeux quand ils écrivent.

J'exceptai, Madame, du nombre des mauvais Ouvrages dont je vous parle, beaucoup de livres utiles, de brochûres agréables, d'écrits amuſans, & quantité de bonnes Piéces qui ont paru dans le même-tems, & dont je crus devoir rendre compte plus en détail aux Ombres qui m'écoutoient.

Mais comme je pourrois vous ennuyer par une lecture de trop longue haleine, trouvés bon, s'il vous plaît, Madame, que je songe à finir bientôt cette premiere partie de ma relation ; je vais cependant vous faire part encore d'une petite avanture qui pourra vous amuser, & de quelques entretiens où je me suis trouvé. Comme il ne s'agit ici ni de Livres ni d'Auteurs, il y aura des gens assés ridicules pour la trouver déplacée dans cet Ouvrage. Ils auront porté le même jugement sans doute, de toutes celles dont je vous ai déja entretenue ; ils veulent des remarques sur les Ecrits des Modernes, & non pas, disent-ils, des historiettes dépourvûës de vraisemblance ; ils veulent qu'on apprécie le mérite des Auteurs vivans, & non pas qu'on les amuse des discours inutiles & des avantures des morts. Mais comme ce n'est point pour eux que j'ai entrepris ce voyage, ce n'est point à eux non plus que je m'en rapporterai sur ce que j'ai à vous en dire. Qu'ils lisent les Mémoires de Trévoux, le Journal des Sçavans, la Clef du Cabinet & le Mercure de France ; c'est là-dedans qu'ils doivent

chercher à s'instruire, ils y apprendront plus de choses qu'ils n'ont envie d'en sçavoir, & s'ils n'y trouvent point l'agréable, ils y rencontreront le solide & l'utile. Pour vous, Madame, qui aimés la varieté, je sçais que vous me sçauriez très-mauvais gré, si je n'avois vû que des Gens de Lettres dans l'autre monde, & je vais vous parler d'une autre espece d'hommes qu'on voit beaucoup courrir les rues dans celui-ci, mais que vous n'avés jamais été malgré cela à portée de bien connoître; l'aventure suivante pourra vous en donner une idée: c'est l'Histoire déplorable d'un jeune Moine nouvellement descendu dans le séjour des morts.

Son Ombre triste & errante se présenta à nous, ses soupirs fréquens exprimoient une vive douleur, que notre présence néanmoins parut adoucir pour un tems. Que j'ai de joye à vous voir, nous dit-il, on croît revivre sur la terre, quand on en retrouve quelque habitant. J'en regrette le séjour, non pas pour y avoir eu beaucoup d'agrément; car j'y ai vécu dans l'affliction & dans les larmes

& je suis mort dans le désespoir ; mais enfin j'y respirois le même air que celle que mon cœur adore ; & cette pensée me feroit préferer les peines & les agitations de votre monde, au repos & à la tranquillité de celui-ci.

Ce début nous interessa aux malheurs de cette Ombre affligée, & excita notre curiosité. Nous lui fimes plusieurs questions sur le tems auquel elle avoit vécu, sur le genre de vie qu'elle avoit mené, sur son pays, sa naissance, ses amours, ses malheurs & sa mort. Elle satisfit à tout, de cette maniere.

La Touraine est ma patrie, Amboise est le lieu de ma naissance ; par le malheur des guerres, mes Ancêtres avoient changé leur noblesse en roture ; n'ayant point de bien pour soutenir leur condition, ils renoncerent à leur condition pour amasser du bien dans le commerce. En cessant d'être nobles, ils n'en devinrent pas plus riches, ils perdirent ce qu'ils avoient, sans acquerir ce ce qu'ils n'avoient pas. Mon pere néanmoins plus adroit ou plus heureux, sembloit avoir trouvé le chemin de la fortune, mais la mort ne lui per-

mit pas de le suivre. Il laissa cinq enfans en mourant ; j'étois le plus jeune, & celui de tous qu'on aimoit le moins dans la famille ; je n'étois peut-être pas le moins aimable, mais qui ne sçait que le caprice décide presque toujours de la haine ou de l'affection des parens ? Les bonnes qualités des enfans n'entrent presque jamais pour rien dans les motifs de leur tendresse ; & la suite fait voir le plus souvent que les plus aimés étoient aussi les moins dignes de l'être. Quoiqu'il en soit, pour les débarrasser de ma présence, & pour me délivrer moi-même de leurs mauvais traitemens, je pris le parti du Cloître. C'est presque toujours la triste ressource des enfans persécutés ; on se persuade qu'on trouvera dans un Couvent plus de tendresse que dans sa famille, voilà ce qui peuple les Monastéres ; on y cherche un azile contre la dureté des parens, mais on y trouve, hélas ! quelquefois des peres & des freres plus durs & plus cruels que ceux qu'on avoit laissés dans le monde. C'est ce que j'éprouvai dans l'Ordre de St.....où je pris l'habit

Religieux à l'âge de quinze ans. Après un an d'une épreuve assez rude, j'y contractai des engagemens irrévocables. Dieu! que de regrets cruels ont suivis ce funeste moment, & de combien de larmes j'ai arrosai les liens de ma captivité! ô vous qui gémissés sous le poids de vos chaînes, tristes & innocentes victimes de la dureté & de l'avarice de vos peres, vous seules pouvez bien concevoir toute l'étendue de mes peines.

Mes Supérieurs qui remarquerent en moi des dispositions assez heureuses pour les Sciences, m'envoyerent à Paris pour y étudier en Théologie, & y prendre ensuite le Bonnet de Docteur. Ce fut-là que je vous vis pour la premiere fois, adorable Célimene, ce fut-là que pour la premiere fois aussi, je sentis naître dans mon cœur des feux qui ne s'éteignirent jamais, & qui après bien des soupirs & des larmes, me conduisirent enfin au tombeau.

Je vais d'une Amante si chere
Vous tracer ici le tableau :
Amour, prête-moi ton pinceau;

Ce seroit être téméraire
D'oser sans ton secours peindre un objet si
beau.
Des cheveux blonds ornent sa tête ;
Telle on voit la jeune Cerès
Avec Zéphir aux jours de fête ,
Folâtrer parmi nos guerets.
Le Lys s'unit avec la Rose
Pour peindre l'éclat de son tein :
Ainsi la fraicheur du matin
Embellit une fleur nouvellement éclose.
Un souris tendre & gracieux
Décore une bouche charmante ,
Dont le discours ingénieux ,
Gai, badin , grave ou sérieux
Me plaît, me transporte , m'enchante
D'un plaisir plus délicieux
Que ceux qu'on goûte avec les Dieux.
Amour , prends des couleurs plus vives
Pour former l'éclat de ses yeux ,
Et mêle avec l'azur des Cieux ,
La douceur , les graces naïves ,
Les ris , les amours & les jeux.
Il est selon toute apparence ,
En descendant un peu plus bas ,
Mille charmes secrets , mille brillans appas

Dont Amour seul a connoissance,
Et que je passe sous silence
Puisqu'on ne les apperçoit pas.
Pour des beautés bien plus touchantes,
Amour, réserve tes couleurs,
Trace-nous ses graces riantes
Et ces manieres engageantes
Qui sçavent lui gagner les cœurs :
Peins-nous de son esprit la béauté naturelle
Qui de la moindre bagatelle
Sçait nous faire un amusement,
Et qui fait qu'on trouve auprès d'elle
Toujours un nouvel agrément.
Peint-nous son aimable folie
Et ce délicat enjouement,
Qui fait que dans sa compagnie
J'eusse passé toute ma vie
Sans m'ennuyer un seul moment.

Tel & mille fois plus charmant encore est l'objet aimable pour qui mon cœur se sentit enflammer. Mais helas ! comment lui faire connoître, comment lui faire approuver mon amour ? A la verité je ne manquois pas de prétextes pour lui rendre de fréquentes visites ; & la même cause

qui m'avoit procuré sa connoissance ; sembloit m'autoriser à la voir souvent. Elle avoit un frere qui portoit le même habit que moi, & dont j'étois l'ami particulier ; pouvois-je ne pas être aussi celui d'une sœur aussi aimable ? Cependant la gravité de mon habit rendoit mes feux illégitimes. Cruelle situation que celle d'un Amant que la sainteté de son état empêche de paroître amoureux, & qui, par bienséance pour sa robbe, n'ose déclarer sa flamme, même à celle qui en est l'objet. Ah ! que je sentis alors avec amertume tout ce que j'avois perdu en sacrifiant ma liberté ! quel tourment plus rude que d'aimer & de n'oser le dire.

Vous ignoriez donc, dit alors ma Conductrice, que de pareils aveux flattent toujours notre sexe, de quelque part qu'ils viennent ; & en effet, si nous devons être charmées qu'on nous aime, aurions-nous bonne grace d'être fâchées qu'on nous le dit ? Vous nous supposiez là-dessus une délicatesse que nous n'avons point ; & le moindre petit Frere peut hardiment nous faire connoître qu'il nous aime,

notre amour propre en sera toujours flatté : c'est un hommage de plus que nous croyons être dû à nos charmes, & si notre vanité nous empêche de répondre à sa tendresse, elle ne s'offense point quand il nous en fait l'aveu. Mais enfin quel parti prîtes-vous ? Fut-ce celui d'aimer en silence, ou de ne faire confidence qu'aux échos du beau feu dont vous étiez embrâsé ?

J'en formai d'abord la résolution, reprit le Religieux, mais vous avez raison de dire que l'amour est un feu ; on a beau vouloir le contenir, il faut qu'il éclate. Cependant comment faire une déclaration d'amour ? Ce langage étoit pour moi un idiome étranger, & je n'avois aucun usage de la langue de Cythere. J'avois bien voyagé quelquefois dans le pays des Poëtes & des Romans, mais je ne m'étois pas avisé d'apprendre une langue dont je ne prévoyois pas que je dûsse jamais avoir besoin. Je me trouvois dans une situation où elle me devenoit absolument nécessaire, je me mis donc à feuilleter les livres les plus propres à m'y rendre habile en peu de tems : je consultai même pour cela quelques Au-

ciens du Monastere dont les anecdoctes secrettes me répondoient de leur capacité, mais je ne trouvois point ni dans leurs discours ni dans les livres, des expressions qui rendissent bien les sentimens de mon cœur. Mille fois en mon particulier je m'exerçois à des discours plus expressifs ; j'étois tendre, éloquent, persuasif, lorsque j'étois seul ; mais en présence de Célimene les paroles expiroient sur mes lévres, je ne pouvois plus dire un seul mot : ma robbe me revenoit à l'esprit, & m'ôtoit la faculté de parler. Je détestois un habit qui me faisoit rougir de ma flamme, & ma flamme cherchoit à s'échapper au travers de l'austérité de mon habit. Ma langue servoit mal mon cœur, & mes yeux d'intelligence avec ma langue sembloient en se baissant désavouer ce que mon cœur désiroit le plus. Le parti que je pris fut donc d'écrire a Célimene, parti néanmoins fort dangereux pour un homme de mon état ; une Lettre peut être interceptée, & sur un pareil témoignage on fait dans les Cloîtres le procès à un homme sans miséricorde. Cette considération me retint fort long-

tems, mais enfin l'amour l'emporta, j'envoyai des Vers à Céliméne; ce genre d'écrire me parut plus compatible avec la délicatesse de mes sentimens, & plus propre à faire oublier la gravité de mon état. Ce fut pour ménager l'une & l'autre que je me servis d'une espéce d'apologue où elle n'étoit point nommée, & où je n'étois que désigné. Voici les Vers tels que je les lui envoyai.

A IRIS.

Un Serin vivoit en cage;
Content du seul avantage
D'une douce oisiveté,
Il chérissoit l'esclavage
Qui le privoit de l'usage
D'une aimable liberté,
Quand sur la fin d'un Eté,
Un oiseau du voisinage
Vint par son tendre ramage,
Ses graces & sa beauté
Et son charmant badinage
Troubler sa tranquillité.
C'est vous, aimable Fauvette,
Qui fûtes l'oiseau charmant

Par qui le nouvel Amant
Fut troublé dans sa retraite.
Il vous vit & ce moment
Fut celui de sa défaite ;
Une victoire complette
Ne vous coûta qu'un instant.
Devenu votre conquête,
Rien n'égale le tourment
Que le triste oiseau ressent
Dans la prison qui l'arrête.

Heureux, heureux mille fois
Qui par tes aimables loix,
Amour, se laisse conduire,
Et jouit sous ton empire
De la liberté des bois.

Vous pour qui l'oiseau soupire,
Fauvette, hélas ! je le vois,
Vous riez de son martyre :
L'Amour en captivité
N'a nul pouvoir sur votre ame ;
Et vous dédaignés la flâme
D'un Amant sans liberté.

Laissés donc, laissés en cage
Un oiseau trop malheureux :
Vous trouverés d'autres feux
Dans quelque prochain bocage ;

Mais trop docile à ma voix
Je l'apperçois la volage,
Qui prend la route des bois,
Et me dit en son langage,
Ami, le conseil est sage,
Je le suis comme tu vois.

IRIS, soyez l'interpréte
De ce petit trait badin,
Dites, je suis la Fauvette,
Et vous êtes le Serin.

Je ne sçais quel effet produisit d'abord la lecture de ces Vers sur le cœur de Célimene; mais à en juger par ce qu'elle me dit dans la premiere visite que je lui rendis, je n'eus pas lieu d'être fort satisfait de mon Apologue. Que je plains, me dit-elle, le pauvre Serin; mais vous-même seriez-vous assez injuste pour condamner la Fauvette. Ces dernieres paroles qui me faisoient sentir toute l'indécence de ma flamme me firent rougir. Célimene qui s'apperçut de mon embarras, & qui peut-être en avoit plus dit qu'elle n'eût voulu, continua ainsi: ne

croyez pas cependant que je condamne le Serin; non, il n'est que malheureux, & il cesseroit de l'être pour peu que la Fauvette cessât elle-même d'être trop raisonnable. La fin de ce discours fit renaître dans mon cœur l'espérance que le commencement en avoit presque entierement bannie. Depuis ce jour-là mes soins pour Céliméne devinrent plus empressés, mes attentions plus vives, mes visites plus fréquentes. Je m'appercevois avec plaisir qu'elle n'y étoit point insensible, & je m'applaudissois en secret des progrès nouveaux que je faisois chaque jour dans son cœur. Mais hélas! Il s'en falloit bien que je touchasse au terme de mon bonheur! Je n'osois même me flatter d'y pouvoir jamais atteindre; car quelle apparence qu'une femme bien née pût se résoudre à payer de retour un amour monacal? Il est vrai que l'exemple de quelques-uns de mes confreres pouvoit me faire concevoir des espérances plus flatteuses; il en est dont le froc triomphant l'emporte sur le baudrier, & fait disparoître souvent l'épée & le plumet. Mais de quel opprobre affreux n'est point couverte aux yeux

du monde une si indigne préférence ? L'humiliation & le deshonneur sont, pour une femme, les suites inséparables d'une tendresse claustrale: on pardonne une foiblesse décorée d'un grade militaire, mais sous la serge & sous le froc, c'est une tâche qui ne s'efface jamais. Toutes ces réflexions faisoient naître tour à tour dans mon cœur mille sentimens differens. J'aimois trop Célimene pour ne pas désirer de m'en faire aimer, & parvenir à m'en faire aimer, c'étoit sans doute la rendre méprisable; mon estime pour elle auroit diminué à mesure que son amour pour moi se seroit accru, & ma tendresse bien-tôt eût fini avec mon estime. J'aurois souhaité d'avoir ou moins d'amour dans le cœur, ou moins de délicatesse dans les sentimens, ou plus de force dans l'esprit pour me mettre au-dessus des préjugés. J'étois moine & amoureux, & malgré cela je sentois toute l'indécence de ma flamme, tant on a de peine à se mettre au-dessus des impressions qu'on a reçûes de l'éducation. Mais tandis que j'étois livré à toutes ces pensées, il se formoit contre moi un orage terrible. Je n'avois pû

tellement cacher les feux dont je brûlois pour Célimene, qu'il n'en parut de tems en tems quelques étincelles qui les firent découvrir entiérement. Mille Lettres aussi-tôt partirent du Monastere; des Moines charitables, par une tendresse toute fraternelle, répandirent sur ma conduite toute la noirceur de leur cœur, & me perdirent dans l'esprit du premier Supérieur, qui se fit un plaisir d'ajoûter foi à leurs écrits. Je ne sçavois rien de tout ce qui se tramoit contre moi, lorsqu'un matin je vis entrer dans ma chambre le Supérieur du Monastere, dont l'air sévére & animé fut pour moi d'un présage funeste. Vous me faites de belles affaires, me dit-il, d'un ton plein de colere; tenez, lisez cette lettre que m'écrit de Rome le premier Supérieur; il me fait de vifs reproches, & c'est vous qui me les attirés. Il se plaint de mon peu de vigilance sur la conduite de mes inférieurs, & ces plaintes ne sont fondées que sur les visites fréquentes que vous rendez à Célimene. Cette liaison n'étoit point venue à ma connoissance, & j'ignorois qu'au mépris de vos premiers engagemens, vous formiés dans

le monde des intrigues secrettes, des engagemens de tendresse, qu'il est de mon devoir de rompre pour toujours. Nous avons pris pour cela des arrangemens ausquels vous voudriez vainement vous opposer. En conséquece des ordres qu'on me donne dans cette lettre, j'ai fait arrêter deux places au carrosse, demain vous partirés avec le Frere Côme, qui vous conduira dans notre Maison de... en Perigord.

Cette nouvelle me consterna, mais elle ne m'étonna point. On doit s'attendre à tout dans les Cloîtres, où le despotisme est à son plus haut point. On n'y est jamais assuré de coucher trois nuits de suite dans la même maison; un caprice d'un Supérieur vous transporte tout d'un coup d'un bout du Royaume à l'autre, du sein de votre patrie aux extrémités de l'univers. La voye de représentation seroit dangereuse, il faut commencer par obéir; & la moindre résistance est un attentat qui ne se pardonne jamais. Je sçavois donc que le plus sûr moyen de rendre ma prison moins rigoureuse, étoit de l'accepter sans murmure: aussi quel que fût en ce moment le trouble de mon ame,

j'affectai à l'extérieur une grande sérénité. Je quitterai Paris sans regret, lui dis-je, puisqu'un ordre sepérieur m'en éloigne ; mais on m'accorde bien peu de tems pour terminer quelques affaires que j'ai encore ici : ne pourriez-vous pas, mon Pere, différer de quelques jours le terme de mon départ ? Ce que vous me demandez-là, reprit le Supérieur, passe mes pouvoirs ; j'ai ordre non-seulement de vous faire partir demain, mais de vous défendre même de sortir aujourd'hui du Monastere, sous quelque prétexte que ce puisse être. Il ne vous est pas même permis d'écrire ni de parler à aucune personne du dehors ; vous pouvez employer le reste du jour à faire vos adieux à nos Religieux, & demain de grand matin le Frere Côme viendra vous prendre, & vous partirez.

Cette défense d'écrire & de sortir fut pour moi un coup de foudre, & le calme extérieur que j'avois affecté m'abandonna dans ce moment. J'oubliai que j'étois en présence de mon Supérieur, & tout occupé de mon amour & de l'objet aimable que je ne devois plus revoir, je m'écriai inconsidéré-

ment : hélas ! je vous quitte, adorable Célimene, & on a la cruauté de me refuser jusqu'à la consolation de vous le faire sçavoir. On me défend de vous voir : ah ! que ne me défend-on aussi de vivre, puisqu'il n'est plus pour moi de bonheur dans le monde ! Pourquoi le jour, où je vous vis pour la derniere fois, ne fut-il pas le dernier de ma vie ? J'eusse écouté avec moins de peine l'arrêt de ma mort, que l'ordre cruel qui me sépare de vous. Le jour que je vous perds est aussi odieux pour moi, que l'est celui où je formai les engagemens cruels qui m'empêchent de vous posseder.

Ces dernieres paroles mirent le comble à mes malheurs ; on m'eût pardonné mon amour & toutes les autres fautes qui eussent pû en être la suite ; mais ce dégoût pour mon état, ces regrets sur mes engagemens, voilà ce qu'on ne me pardonna jamais. Je vois par ce discours, me dit mon Supérieur, qu'il étoit tems qu'on vous retirât de Paris, où vous avez perdu l'esprit de votre Etat. Il est de mon devoir d'instruire les Supérieurs de ce que je viens d'entendre ; leur sagesse leur suggerera

les moyens de ranimer en vous cet esprit de religiosité qui paroît entierement éteint.

Je m'apperçus bien en arrivant dans le lieu de mon exil qu'il m'avoit tenu parole : j'y fus annoncé comme un Moine mécontent, & en cette qualité on me fit essuyer les traitemens les plus rigoureux. On vouloit me faire aimer mon état, peut-être y auroit-on réussi en me rendant la Régle plus facile, & en y apportant des adoucissemens qui auroient pû m'en faire trouver la pratique moins rude ; mais on y ajoûta des rigueurs qui me rendirent le joug insupportable.

La Maison de... extrêmement triste par elle-même, fut en particulier pour moi un lieu de supplice & d'horreur. C'est là qu'on envoye tout ce que notre Ordre en France a de Religieux fainéans, débauchés, inutiles, infirmes & imbéciles ; ensorte qu'on peut la regarder comme un composé des Incurables, des Invalides, des Petites-maisons & de Bicêtre. J'y fus traité comme le plus coupable de tous ; c'est qu'en effet on regarde dans les Cloîtres comme le plus grand de tous les cri-

mes, le dégoût de son état. On veut qu'on témoigne être avec plaisir ce que presque tout le monde y est malgré soi.

Un séjour si affreux n'étoit guéres capable de me faire supporter l'absence de Céliméne; & quand on n'y eût pas ajoûté les rigueurs monacales, il eut été lui seul bien capable d'affoiblir ma santé. Je sentois en effet qu'elle s'altéroit tous les jours; mais je ne prenois aucunes précautions de conserver une vie qui me devenoit si odieuse; je refusois même tous les secours qu'on s'empressoit à me donner, pour éloigner des maux, qu'on s'étoit tro pempressé à me procurer; & après quelques mois de langueur j'expirai moins de douleur que d'amour; le dernier soupir de ma vie fut un soupir de tendresse pour Célimene.

La fin de ma vie ne fut pas celle de mes peines; elles descendirent en partie avec moi dans le tombeau, & elles m'accompagnent encore dans ce séjour, où j'expie, par un amour sans espoir, un amour déplacé. O vous, pour qui mon cœur en sentit les pre-

miers feux, que n'êtes-vous témoin de ses peines., peut-être votre cœur en seroit-il attendri; mais peut-être aussi verriez-vous couler mes larmes avec la même indifférence, que vous reçûtes la premiere déclaration que je vous fis de mon amour.

Mais vous, à qui il est encore permis de revoir le Soleil, si c'est par un sentiment de curiosité que vous êtes descendus dans ce séjour, qu'un motif plus généreux vous anime à votre retour, ne soyez point insensibles à celui d'obliger un malheureux. Voyez, je vous prie, voyez Célimene sur la terre; entretenez-là quelque tems d'une ombre infortunée, qui loin de ses beaux yeux, brûle toujours pour elle de l'amour le plus tendre. Elle n'aura plus à rougir de ma flamme; vous pouvez l'assurer qu'ici-bas il n'y a aucune distinction de Froc & de Plumet; d'ailleurs, il ne reste plus en moi aucun vestige de mon premier état; les eaux du Styx m'ont entiérement purifié, & mon cœur ne conserve plus aucune souillure monacale. Je me chargeai volontiers d'instruire Célimé-

ne

ne des sentimens de cette Ombre, dont les malheurs nous touchoient vivement. L'Abbé des Fontaines lui-même en fut attendri : j'ai été Moine comme elle, nous dit-il, je connois mieux que personne, tout ce qu'elle a eû à souffrir, & c'est ce qui me rend si sensible à ses peines.

Je vois, dit ma conductrice, en adressant la parole à cette Ombre infortunée, je vois que vous n'avez jamais connu le bonheur ; haï de vos parens dans le monde, dans la Religion, persécuté par vos Supérieurs, & dévoré ici bas d'une flamme cruelle ; vous vous seriez délivré d'une partie de ces maux, si vous aviez sçû vous choisir un genre de vie plus conforme aux penchans de votre cœur.

Vous avez raison, reprit le jeune Moine ; mais je me suis déterminé pour le choix d'un état, dans un âge, où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche, où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'Ouvrage des amusemens & des goûts puériles de l'enfance. A peine je com-

mençois à bégayer, que je décidois déja de l'affaire la plus sérieuse de ma vie; & ces paroles irrévocables, qui prononcent sur notre destinée, sont les premieres, qu'on m'ait appris à former, avant même que j'eusse appris à les entendre. On accoutuma de loin mon esprit naissant à ces images suggérées; ainsi, avant que mes penchans se fûssent développés, & que je sçûsse ce que j'étois, je formois des engagemens éternels, & j'arrêtois ce que je devois être pour toujours. Loin de se défier de mon âge & de mon enfance, on en abusoit; loin de me représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, on me l'inspiroit; loin de me faire connoître les plaisirs du monde, pour éprouver ma résolution, on n'avoit d'attention, que de m'en éloigner & de m'en faire des peintures affreuses. On ne me traîna pas tout-à-fait, comme une victime infortunée, à l'Autel; mais on me rendit la retraite souhaitable, par les sévérités & les traitemens injustes, qu'on me fit essuyer.

De pareils exemples, lui dis-je, sont encore fort communs parmi nous; &

voilà pourquoi, les aziles saints cachent tant de dégoûts, de foiblesses & de murmures. Personne presque, ne prend dans son propre cœur, la décision de sa destinée; si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde & de ses jugemens qui en décide. Dans un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux dont on tient la vie; on n'ose produire des désirs, qui contrediroient leurs desseins; on étouffe des répugnances, qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un seul de leurs enfans plus haut que ses ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien, de sacrifier tous les autres. Ils arrachent du monde de jeunes gens, à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait pour la retraite. Ils conduisent au lieu du sacrifice, de malheureuses victimes, qui vont s'immoler à la cupidité de leurs peres. Pourvû que ce qui paroît d'une famille, brille, éclatte & fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine, que des ténebres sacrées cachent des chagrins, des dégoûts & des larmes.

Cette conversation sérieuse rappella à notre jeune Moine, une partie de ses malheurs; il se retira pour essayer de les adoucir, en pensant à Célimêne.

Deux Ombres, à quelques pas de nous, attirerent mon attention; c'étoient Ovide & Bussy de Rabutin. Nos disgraces, disoit Bussy, n'ont pas tant de rapport, que vous vous l'imaginez. C'est mon esprit, qui a causé la mienne: pour vous, vos vers licentieux n'ont été que le prétexte de votre exil, & vos galanteries outrées & poussées jusqu'au Trône, en furent la véritable cause. Il ne convenoit guère à un Poëte comme vous, d'en conter à la fille d'un Empereur; c'est tout ce que j'aurois osé faire, moi, qui fus un Capitaine d'assez grande réputation.

OVIDE.

Le compliment est martial, & il se ressent un peu du chagrin, que vous eûtes de vous voir culbuter. Mais qui vous a dit que j'en contois à Julie; vous l'avez crû sur la foi de quelques vieux Scoliastes. Cependant il est certain

qu'il y avoit long-tems, qu'elle étoit en exil, quand on m'y envoya ; & ce n'est que pour avoir paru devant Auguste, dans une occasion délicate, que je tombai dans sa disgrace. Mais vous, de quoi vous avisiez-vous, de déchirer la réputation des plus illustres femmes de Paris ? Il falloit vous contenter, de vous rendre célebre par l'épée, sans vouloir faire briller votre plume aux dépens de votre prochain. La morale que vous prêchiez à vos enfans ; pour prouver l'inconstance des choses humaines, ne s'accordoit guere, avec les peintures que vous fites, des débauches de vos Héroïnes. Pour un homme d'esprit, vous étiez bien mal avisé, de le faire servir à votre ruine ; car vous ne visiez pas moins, qu'au bâton de Maréchal de France.

BUSSI.

On me l'eût donné, si l'on eût connu le prix de mes services, & si l'on eût sçû rendre justice à ma valeur. Le Roi mon maître sçavoit. . . .

OVIDE.

Et que sçavoit-il ? Avoit-il tort, de vous regarder comme un homme dangereux ? Vraiment il devoit récompenser votre bien dire, & vos saillies contre l'honneur des Dames ; & au lieu de vous loger à la bastille & de vous exiler, il devoit honorer de sa protection, le plus grand médisant de France.

BUSSI.

Ovide, mon ami ! nous sçavons votre histoire, & c'est mal-à-propos que vous faites ici le railleur. Du moins ai-je suporté mes disgraces en véritable Héros. Mais vous, n'avez-vous pas honte de ces lâches Ecrits, dont vous prétendez attrister tous vos Lecteurs ? Fût-il jamais rien de plus bas, que de demander pardon à genoux dans toutes vos Lettres, où vous tranchez encore du bel esprit de fort mauvaise grace ? Accoûtumé aux délices de Rome, vous n'aviez pas dans le Pont, de Corine ; les Gêtes n'avoient pas l'oreille assez délicate, pour bien goûter vos Poësies ; & ce Pays-là ne

fournissoit qu'un sexe farouche & grossier, peu propre à piquer le goût d'un Romain voluptueux. Ne deviez-vous pas soutenir votre mauvaise fortune en Philosophe ? La gravité Romaine souffre beaucoup dans vôtre personne. Falloit-il ainsi regretter les plaisirs ? Allez, Ovide, je rougirois d'avoir fait ma cour à Auguste avec tant de bassesse ; & après m'être épuisé dans les voluptés de Rome, je me serois montré capable de m'en passer.

OVIDE.

Mais j'étois payen, & parconséquent excusable, de regretter les plaisirs d'une vie, au-delà de laquelle je n'attendois plus rien. D'ailleurs je ne pouvois me contrefaire ; mais vous, élevé dans une Religion austere & sublime, deviez-vous, (car vous pensez peut-être que je l'ignore,) demander humblement pardon comme moi, & vous vanter à chaque instant ? J'étois dans le Pont, bien loin de Rome ; vous n'étiez pas si éloigné de Paris, ni dans un Pays barbare ; deviez-vous tant vous désoler, pour la perte de ce baton fameux, qui vous tenoit tant au cœur ?

Vous parlez de mes galanteries ; eh ! Qui ne sçait pas les vôtres ? Mais non, je veux me taire là-dessus : si je parlois, j'enflerois trop votre vanité. Voyant ensuite que vos tentatives ne réussissoient pas, pour entrer dans le chemin des honneurs, vous prîtes le parti des femmes coquettes, qui n'étant plus d'usage, se jettent dans la dévotion par désespoir ; vous fîtes le bigot à merveille. Avouez, M. de Bussi, que si la volupté fit mon mal, l'ambition fit bien le vôtre. Nous sommes à deux de jeu ; nous n'avons rien à nous reprocher.

BUSSI.

Vous ne mettez donc nulle différence entre ces deux passions ? Il me semble néanmoins, que l'ambition est la vertu des grandes ames, au lieu que la volupté est le vice des cœurs foibles. Envain le monde a donné à cette derniere passion, des noms spécieux ; envain l'usage a tâché de l'ennoblir par la pompe des Théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentimens, & par tout l'art d'une Poësie lascive ; envain des Ecri-

vains profanes prostituent leurs plumes, leurs talens, à des apologies criminelles de ce vice; les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réelles, que les scenes elles-mêmes, où on les débite. Sur des Théâtres fabuleux, c'est la passion des Héros, c'est la foiblesse des grandes ames; au sortir de-là, c'est-à-dire, dans la vérité, & dans la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme, c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde.

OVIDE.

Je sens la force de tous ces reproches; vous attaqués en même tems & ma personne & mes Ecrits; mais je passe condamnation sur cet article; & j'en reviens à cette passion favorite, que vous regardez comme le caractere d'un grand cœur; n'est-elle pas plûtôt le trait le plus marqué d'une ame vile? Le devoir seul peut nous mener à la gloire; celle qu'on doit aux bassesses & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un ca-

ractere de honte, qui nous déshonore. Un homme, que ce vice domine, n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand; sans principes, sans maximes, sans sentimens, il prend toutes les formes, il se replie sans cesse au gré des passions d'autrui. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & soumis, essuyer les caprices d'un Ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, & se dégrader, jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune, à la vanité d'un Commis, ou à l'avarice d'un Esclave. Vif & ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des Antichambres, & à la suite des Grands, des momens, qui lui promettoient ailleurs mille agrémens. Ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil & sur sa santé, de quoi y fournir. Enfin d'une humeur serrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même: tout est innondé de ses dons; & il n'est pas jusqu'à l'affabilité & aux égards d'un Domestique, qui ne soit le prix de ses largesses. L'ambition

n'est donc pas plus la passion des grands cœurs, que la volupté; & je crois même qu'elle entraine les hommes dans de plus grands crimes.

BUSSI.

Vous ignorez donc, de quoi la volupté est capable, quand une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre interêt ont beau se révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de foibles moniteurs, rien n'est écouté. Qu'on demande à un homme public une grace injuste, onéreuse au peuple, & dommageable à l'Etat; envain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent. Si c'est la volupté qui demande, tout cede, & l'on est sûr d'obtenir. Qu'on sollicite auprès d'un Grand, la disgrace, la perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de nous; envain le Public va se récrier contre cette injustice: dès que la volupté le demande, on est bientôt exaucé. Je pourrois m'étendre davantage sur les suites funestes de cette passion malheureuse; mais qui con-

noît mieux qu'Ovide les désordres & les malheurs de l'amour ?

OVIDE.

Je connois aussi ceux de l'ambition, qui, plus que l'amour, nous rend la justice & la vérité odieuse. On est embarrassé du bon droit, quand on a intérêt de se rendre agréable à ceux, de qui on attend son élévation ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre pour plaire, eussent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause ; on cherche les moyens de s'en débarrasser ; & loin de saisir avec joye l'occasion de prêter son ministere à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une bassesse. Convenez-donc, Monsieur de Bussy, que tout bien compensé, nous n'avons point de reproches à nous faire mutuellement ; & que si quelqu'un de nous deux doit avoir sur l'autre quelque avantage, c'est celui, qui dans les plaisirs de l'amour, a goûté quelquefois un bonheur, qu'on ne trouve guere dans les soins & dans les projets de l'ambition.

BUSSY.

Entre nous, je crois que vous avez raison; j'enrageois de voir ruiner mes espérances, & sans cette malheureuse ambition dont j'étois tourmenté, j'aurois pû me consoler de mes pertes par mon esprit, qui me fit bien autant de réputation que les armes. Mais tous les hommes ont leur foible. Nous sommes bien plus heureux dans ce séjour; nous n'avons rien à esperer davantage. Pluton n'exige pas, que nous allions nous morfondre à son lever, pour excroquer un de ses regards. Nous nous regardons tous sans peine, & nous n'avons personne à supplanter. Goûtons à présent l'indépendance, & rions à notre aise des folies des vains mortels, qui sont là-haut le jouet de leurs passions.

Que j'ambitionne votre sort! dis-je à l'Abbé des Fontaites, après que ces deux Ombres eûrent fini leur entretien; que vous êtes heureux, d'habiter un séjour, où tout ce que la Grèce, Rome & Paris ont jamais eû d'hommes célebres, se trouve rassemblé! vous les voyez, vous les

entendez, vous leur parlez continuellement; leur abord n'est point difficile, & il est permis à tout le monde, de converser avec eux. C'est-là un bonheur que nous ne connoissons point sur la terre. Ce n'est pas que nous n'ayons, comme ici, nos beaux esprits, nos hommes célebres & nos Sçavans; mais n'a pas qui veut le plaisir de les voir & de les entendre. Ils ne paroissent qu'à la table des riches, & dans de petits Bureaux, où préside ordinairement une vieille Muse, qui n'a justement, que le goût & l'esprit qu'il faut, pour ordonner le souper, qui doit terminer leurs conférences.

Vous en avez donc encore, reprit l'Abbé des Fontaines, de ces tribunaux littéraires, de ces cotteries de beaux esprits dirigées par le beau sexe, & que Moliere a rendues si ridicules, dans sa Comédie des *Femmes sçavantes*? dites-moi, combien en compte-t-on dans Paris actuellement? Je suis, lui répondis-je, fort peu au fait de ce qui regarde ces sortes de maisons; & je ne pourrois vous en parler, que par oui dire. Je ne les

fréquente point ; & si j'en crois tout ce qu'on en raconte, on ne sçauroit trop s'en éloigner. On n'y trouve, dit-on, qu'une bande d'Auteurs faméliques, qui n'ouvrent la bouche, que pour boire, manger, encenser la vieille Idole, dire du bien d'eux-mêmes & du mal d'autrui, & c'est toujours le plus sot, qui parle le plus haut. Il y a quelques jours, que jentendis faire l'énumération de ces Auberges pédantesques, où la Maîtresse du logis donne à manger pour des louanges, à des gens qui ne louent que pour manger; on en compta quatre principales; on nomma les convives les plus assidus; vous en connoissez plusieurs, & les autres ne méritent pas d'être connus. Vous jugez bien que tout ce qu'il y a de gens sensés, détestent ces Assemblées. Les Auteurs même d'une certaine réputation, que la curiosité y attire, ou qui s'y laissent entraîner par des amis, souffrent cruellement, de se voir en si mauvaise compagnie; ils en sortent le plûtôt qu'ils peuvent, en faisant serment dans leur ame, de n'y plus remettre les pieds. Voilà en général, ce que j'ai appris de ces maisons, où

l'on tient Bureau de bel esprit, & où je n'ai pas été curieux de m'introduire, sur le rapport qu'on m'en a fait.

De mon tems, reprit l'Abbé des Fontaines, il y en avoit une, qui, par sa célébrité, pouvoit être comparée à l'ancien Hôtel de Rambouillet. On n'y recevoit que les Auteurs du premier ordre; il falloit être au moins de l'Académie, ou avoir esperance d'y parvénir, pour être admis dans cette illustre Assemblée. Pour moi, en qualité d'Auteur des Feuilles périodiques, vous pensez bien qu'on ne pouvoit pas m'y recevoir. Je n'étois ni Académicien, ni ne devois me flatter, de le devenir jamais; le métier de Journaliste en est un titre exclusif. C'est un caractere indélébile, qui éloigne pour toujours de ces Corps de Sçavans, ceux qui en sont malheureusement revêtus. C'est qu'en effet, on regarde cette profession, comme la plus vile de la Littérature, comme une tache originelle, & un exercice de roture, qui déroge à cette noblesse littéraire, non interrompue, dont il faut pouvoir faire ses preuves, pour être reçu à l'Académie. En vain, par des Chefs-

d'œuvre dans tous les genres, un Auteur voudroit ensuite effacer la honte de cette odieuse profession ; envain, par des Ouvrages d'une Littérature plus noble, il s'appliqueroit à couvrir le deshonneur de ses Feuilles ; plus il se rendroit célebre, plus on rechercheroit son ancienne origine ; & en admirant ses derniers Ecrits, on se rappelleroit sans cesse, ses premieres Critiques. Son élévation même rendroit cette tache plus sensible ; & il semble qu'il n'augmenteroit la gloire de son nom, que pour mettre dans un plus grand jour, la bassesse de son premier état. Semblable à un jeune hêtre, sur lequel on auroit imprimé quelques caractéres ignominieux, & qui ne deviendroit un plus grand arbre, que pour voir croître en grossissant, les marques honteuses de son infâmie.

Je suis surpris, dis-je à l'Abbé des Fontaines, de vous entendre parler avec mépris d'une profession, que vous avez exercé avec tant de succès, & qui vous a fait quelque sorte d'honneur. On parle autant de vous, que si vous étiez encore sur la terre ; &

tout le monde convient, que personne n'a mieux connu l'art de faire lire avec plaisir, un Ouvrage périodique. Vous avez porté ce genre de travail à une grande perfection. Avant vous, nous avions des Journalistes; mais on ne trouvoit dans leurs Ecrits, ni ce sel, ni cette fine plaisanterie, qui caractérisent tous les vôtres. Vous avez été, pour ainsi dire, le créateur d'un nouveau genre de Critique, où, sans vous attacher à faire des Extraits raisonnés de tous les Ouvrages nouveaux, vous vous êtes borné à de simples réfléxions, sur ceux uniquement, qui vous fournissoient l'occasion de dire des choses agréables & curieuses. On a trouvé, que votre Critique étoit quelquefois un peu hardie; mais ce n'est pas un défaut, quand cette hardiesse est polie, & qu'il regne partout une exacte neutralité: quand elle ne peut déplaire aux personnes désintéressées, & qu'on évite dans les expressions, tout ce qui tourne vers la Critique injurieuse: quand, en parlant des Livres les moins estimables, on tempere par quelques louanges, la sévérité de la

censure, & qu'on s'abstient de copier les endroits d'un Livre, qui mettroient le ridicule d'un Auteur dans un trop grand jour : quand enfin on ne critique aucun Ouvrage par haine ou par ressentiment, qu'on ne se permet aucune personnalité, & qu'en attaquant les Ecrits, on ménage les Auteurs. L'emploi d'un Journaliste n'a rien de déshonorant, quand on sçait se renfermer dans les bornes, que la raison & la sagesse lui prescrivent.

Vous vous trompez, reprit l'Abbé des Fontaines, cette profession, si méprisable par elle-même, ne s'ennoblit point, par la maniere avec laquelle on s'en acquitte. Un faiseur de feuilles est dans le monde littéraire, ce que sont, dans le monde politique, ces hommes destinés à rechercher les malfaiteurs, & à punir les coupables. Dira-t-on, que la dextérité, avec laquelle ils font souffrir la torture aux criminels, rend leur métier plus honorable ? Il en est de même de l'emploi de Critique ; on a beau le bien faire, les talens de ceux qui l'exercent, n'en effacent pas la honte. Je n'étois donc

point étonné, de me voir exclu de l'Académie Françoise, ainsi que de ces Bureaux littéraires, où l'on n'admet que des Auteurs du premier rang. Envain je me serois présenté avec ma Traduction de Laurent Echard, celle de Virgile & mon Ode à la Reine; on m'eût opposé mes *jugemens*, mes *Observations*, & mon *Nouvéliste du Parnasse*. Qu'aurois-je eû à répondre ?

Une chose fort simple, lui dis-je; c'est que l'Académie elle-même a fait la Critique du CID, & que Barbier d'Aucour n'a été reçu dans cette illustre Compagnie, que pour avoir fait une Critique excellente d'un Ouvrage du Pere Bouhours. Il est vrai, reprit l'Abbé; mais quel étoit le cas qu'il faisoit lui-même, des Ouvrages de ce genre ? Rappellez-vous ce qu'il dit à l'Abbé de Choisi, qui l'étoit allé visiter dans sa derniere maladie: » Je ne me flatte point de laisser un » nom après moi; car quand mes » Ouvrages auroient d'eux-mêmes » une sorte de prix, j'ai péché dans » le choix de mes sujets. Je n'ai fait » que des critiques, Ouvrages peu du-

» rables ; car si le Livre qu'on a cri-» tiqué vient à tomber dans le mé-» pris, la critique y tombe en même-» tems, parce qu'elle passe pour inuti-» le ; & si malgré la critique, le Li-» vre se soutient, alors la critique est » pareillement oubliée, parce qu'elle » passe pour injuste. «

Je veux croire, dis-je à l'Abbé, qu'un Auteur, qui n'auroit fait que des critiques toute sa vie, ne passeroit pas pour un grand homme; mais je soutiens, que ce genre de travail ne doit pas diminuer le mérite de ses autres Écrits. Je connois un de nos jeunes Poëtes dramatiques, qui assurément, ne désespere pas d'être un jour assis au Louvre parmi des Maréchaux de France & des Cardinaux, & qui cependant a fait des feuilles. Oui, M. de Marmontel lui-même, n'a pas dédaigné ce genre d'Ouvrage. *Aristomene* & *l'Observateur littéraire* sont sortis de la même tête; & nous n'aurions peut-être pas les beaux vers de *Denis le Tyran*, si l'Auteur eût mieux réussi, à faire de la prose : mais le peu de succès de ses feuilles lui fit abandonner ce travail;

tant il est vrai, qu'avec des talens supérieurs, on est quelquefois très-borné, pour les choses les plus faciles.

Vous regardez donc comme quelque chose de fort aisé, me dit l'Abbé des Fontaines, l'art de faire des Feuilles? Pour moi, qui ai senti toute la difficulté de ce travail, j'ai là-dessus des idées bien différentes des vôtres. Je n'ignore pas cependant, que c'est assez-là, comme pense le commun des Auteurs. Mais comment des gens, qui ont eû tant de peine à faire un mauvais Livre, peuvent-ils s'imaginer, qu'il en coûte si peu, à faire une bonne Critique? C'est qu'ils ne connoissent ni les regles de l'art, ni les devoirs d'un Censeur. Quelque tems avant de mourir, il m'étoit venu dans l'esprit, de faire là-dessus un traité fort instructif, que je voulois intituler l'*art de faire des Feuilles*. J'avois déja arrangé le plan de mon Ouvrage, & toutes mes idées sont encore si présentes à ma mémoire, que je pourrois vous les détailler ici, pour peu que vous fussiez curieux de sçavoir, ce que j'avois à dire sur cette matiere.

Vous jugez bien, Madame, que je ne laissai pas échapper cette occasion de m'instruire. Je priai l'Abbé des Fontaines, de ne pas différer de m'apprendre les regles de cet art fameux, qui est devenu si fort à la mode, & dans lequel néanmoins il y a si peu de gens qui réussissent.

Mais il est tems de vous donner un peu de relâche ; une trop longue lecture pourroit vous fatiguer, & moi-même je commence à me lasser d'écrire. Je remets donc à un autre jour la seconde partie de ma relation.

FIN

de la premiere Partie.

FAUTES A CORRIGER
dans cette premiere Partie.

PAge 9, ligne 3, *le*, lisez *les*.
Page 14, ligne 4, *ue*, lisez *ne*.
Page 29, ligne 3, ajoutez, *dit Scaron*.
Page 31, ligne 24, *rèpondit*, lisez *dit*
Page 53, ligne 5, *enfer*, lisez *enfers*.
Page 60, ligne 21, *qu'en*, lisez *qui en*.
Page 66, ligne 6, *bonheur*, lisez *honneur*.
Page 76, ligne 5, *psal...* lisez *pal...*
Page 76, ligne 11, *ſront* lisez *front*.
Page 77, ligne 17, *Goulet*, lisez *Goujet*.
Page 83, ligne 18, *il*, lisez *ils*.
Page 85, ligne 2, effacez *ensuite*.
Page 94, ligne 26, *charmée*, lisez *charmé*.
Page 124, ligne 5, *i*, lisez *il*.
Page 136, ligne 21, *mor...* lisez *mar...*
Page 145, ligne 1, *ivaux*, lisez *rivaux*.
Page 176, ligne 20, *former*, lisez *peindre*.
Page 177, lige 4, *beaurés*, lisez *beautés*.

VOYAGE

EN

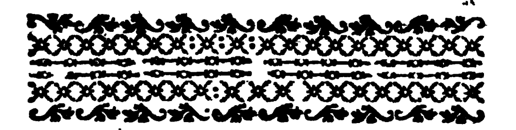
L'AUTRE MONDE,

OU

NOUVELLES LITTERAIRES

DE CELUI-CI.

SECONDE PARTIE.



VOYAGE EN L'AUTRE MONDE, OU NOUVELLES LITTERAIRES DE CELUI-CI.



JE reviens à vous, Madame, ou plutôt, je vous raméne à l'Abbé des Fontaines, & à son *Traité de l'Art des Feuilles*. Vous serez charmée de connoître plus particulierement ce genre de travail, par l'intérêt, que je sçais que vous prênez à quelques-uns de ceux, qui courent cette carriere. C'est ce même intérêt, Madame, & les raisons d'amitié, qui nous lient l'un & l'autre à deux de nos Aristarques modernes, qui m'empêcherent de les

nommer à l'Abbé des Fontaines, quand il me demanda quels étoient ses successeurs. Je craignis, que dans son humeur caustique, il ne lachât quelque Epigramme contre nos amis Fr... & l'Abbé de L. P. J'aurois souffert impatiemment, qu'on les maltraitât en ma présence ; & pour éviter tout sujet de querelle, je pris le parti le plus sage ; ce fut de n'en point parler. Il ne faut pas croire cependant, que mon amitié pour eux m'aveugle sur les défauts qu'on apperçoit dans leurs Ouvrages ; je sçais, avec tout le monde, que les Feuilles du premier sentent trop le travail, & que celles du second ne le sentent pas assez. Mais je me contente de connoître ces défauts, de les leur faire remarquer en particulier, & de les exhorter à les éviter. C'est ce qu'ils feront plus aisément, si vous leur faites part de la conversation de l'Abbé des Fontaines sur ce genre d'Ouvrage. Voici, à peu près, ce qu'il nous dit sur cette matiere.

Il faut bien distinguer un faiseur de Feuilles, d'un simple Journaliste ; il y a entr'eux la même différence, que celle qui se trouve entre un Poete &

un ſimple Verſificateur. Avec un peu de bon ſens, la connoiſſance de ſa Langue, quelque uſage d'écrire, on fera un bon Journal; mais ſans fineſſe dans l'eſprit, ſans agrément dans les idées, ſans variété dans les tours, ſans légereté dans le ſtyle, on ne fera jamais que de mauvaiſes Feuilles. Pourvû qu'un Journaliſte ſaiſiſſe le plan d'un Livre, qu'il en aſſigne les différentes parties, qu'il réduiſe en peu de mots, ce que l'Auteur a dit en pluſieurs pages; & que ſon extrait ſoit comme une bonne Table de l'Ouvrage qu'il annonce; pourvû qu'il ait ſoin de faire connoître le nom de l'Auteur, le lieu de l'impreſſion, la forme des Volumes, la différence des Editions, le nombre des Tomes, le caractère du papier, les Eſtampes, les Vignettes, les ornemens du Livre, & qu'il en tranſcrive quelques pages, pour donner une idée du ſtyle de l'Ecrivain, on ne lui en demande pas davantage, & les Journaliſtes de mon tems ne faiſoient rien de plus. C'eſt moi, qui le premier, ai mêlé à l'analyſe d'un Ouvrage ce ſel fin, ces heureuſes ſailies, ces plaiſanteries agréables, ces louan-

ges ironiques, ces tours ingénieux; ces digressions amusantes, ces anecdotes curieuses, ces réticences même, ces réticences... & ces *& cætera* ménagés à propos; enfin, toutes ces petites finesses de l'Art, qui font le vrai caractère des Feuilles, & qui rendoient les miennes plus intéressantes, que les Ouvrages mêmes que j'analysois.

Le choix des Livres dont je parlois, contribuoit aussi infiniment aux succès de mes Observations Littéraires. Le grand art d'un Ecrivain périodique, c'est de bien choisir l'Ouvrage, dont il veut rendre compte; & pour cela, il doit distinguer plusieurs sortes de Livres. Les uns sont mauvais par eux-mêmes; mais ils traitent d'un sujet intéressant, & susceptible de réflexions agréables. Les autres roulent sur des matieres peu curieuses; mais leur Auteur a de la célébrité, & son nom seul leur donne de la vogue. C'est principalement sur ces deux sortes d'écrits, qu'un Censeur doit faire tomber ses remarques: car si le sujet d'un Livre n'est point à la portée du commun des Lecteurs, si l'Auteur est un homme inconnu, si ce qu'il dit ne

contribue ni au plaiſir, ni à l'inſtruction du Public, l'extrait qu'on en feroit, quelque bon qu'on le ſuppoſe, ſeroit lû ſans goût, & rendroit la Feuille inſipide. C'eſt ce qui fait que certains Journaliſtes ſont ſi ſecs & ſi ennuyeux ; ils veulent parler de tout, excepté de ce qui pourroit donner de l'agrément à leurs mémoires. Ils en retranchent les Romans, les Piéces de Théâtre, & toute eſpéce d'Ouvrages agréables ou plaiſans; & leurs Journaux ont l'air de ces Jardins potagers, où l'on arrache impitoyablement toutes les fleurs, pour y ſubſtituer de viles légumes.

Ce n'eſt pas tout ; & comme je diſtinguois les Livres, je ſçavois auſſi diſtinguer les Auteurs. Les uns ſont riches & puiſſans dans le monde, & c'eſt le très-petit nombre : les autres ſont pauvres & ſans crédit, & c'eſt la multitude. Il faut bien mettre de la différence entre les Ecrits des uns & des autres dans l'Extrait qu'on en donne au Public. L'Auteur riche demande des ménagemens ; le pauvre peut être maltraité ſans conſéquence. Le premier peut nuire au ſuccès des

Feuilles ; le second ne peut qu'en augmenter le cours, par les plaisanteries ausquelles il fournit matiere dans ses Ouvrages ; l'un peut troubler le repos du faiseur de critique, l'autre ne peut que contribuer à sa gloire. Parler mal d'un Livre, dont l'Auteur auroit cent mille livres de rentes, ce seroit, selon moi, une témérité impardonnable : n'en point parler du tout, c'est négliger l'occasion de se faire un Protecteur ; en dire du bien, le Livre fut-il mauvais, c'est un trait d'une prudence consommée, & tout homme sensé l'approuvera infailliblement.

Puisque je suis en train de faire des distinctions, continua l'Abbé des Fontaines, je distinguerai encore deux sortes d'Auteurs ; les vivans & les morts. La critique des Auteurs morts ne flatte point la malignité des Lecteurs, & rend par conséquent une Feuille peu intéressante. Les morts ne répondent rien, & le Public, qui leur rend justice, ne manque pas de les défendre, contre ceux qui les accusent mal à propos. Or, remarquez, que dans les Ouvrages de critique, il faut toujours avoir le Public pour soi ; & le

vrai moyen de le mettre dans nos intérêts, c'est de respecter ce qu'il respecte lui-même, & de désaprouver tout ce qu'il désaprouve. En suivant cette maxime, un Censeur est toujours sûr de lui plaire ; & le succès des Feuilles ne vient que du plaisir qu'elles lui procurent. Je conseillerai donc toujours à un jeune Auteur, qui aura entrepris de suivre cette carriere, de ne faire aucune mention des Ecrivains morts, mais de s'attacher uniquement à ceux qui vivent. Rien n'égale la satisfaction d'un Lecteur, qui voit dans un Ecrit public, déchirer l'Ouvrage d'un homme qu'il déteste, ou célébrer le mérite d'un de ses amis. En général cependant, on fera mieux de ne louer, que le moins qu'il sera possible ; car le nombre de ceux qui n'aiment point les gens de Lettres, est infiniment plus grand, que le nombre de ceux, qui leur sont véritablement attachés.

Jusqu'à présent, Madame, je n'avois point interrompu l'Abbé des Fontaines ; & quoique je désaprouvasse fort la plûpart de ses principes, je n'attaquai néanmoins que sa derniere distinction ; ou plutôt, je m'élevai con-

tre la critique elle-même, qui ne consiste guére, selon lui, qu'à dire du mal des vivans, & à se taire sur le chapitre des morts. C'est un principe généralement reçû, lui dis-je, qu'on ne doit attaquer personne en aucun cas; pourquoi cette loi universelle ne regarderoit-elle pas également les Auteurs ? Quoi, parce qu'ils ont plus de lumiéres, plus de connoissances, plus d'érudition, & par conséquent, parce qu'ils sont plus estimables que les autres hommes, il sera permis d'en user à leur égard avec plus de rigueur. Je veux bien croire, qu'un Censeur Littéraire n'a pas pour but, de deshonorer les Ecrivains qu'il attaque; qu'il ne se propose pas même de leur ôter la gloire d'avoir bien écrit; n'importe; il suffit, pour le condamner, que sa critique produise cet effet, quand même ce seroit contre son intention. Je sçais que cette licence est aujourd'hui si commune, qu'il semble que la coutume l'ait autorisée; mais comme on ne prescrit point contre la justice, je crois pouvoir revendiquer ses droits; & j'ose avancer, malgré l'abus qu'on fait de ce genre d'écrire, qu'il ne de-

voit être permis, que contre les Auteurs, dont les Ouvrages licentieux méritent châtiment. Dans ce cas, la critique deviendroit une punition, & non une offense ; au lieu que dans tout autre circonstance, un Censeur Littéraire, doit être regardé comme un ennemi public, contre lequel chacun a droit de s'élever.

Je n'ignore pas, que ces Messieurs, pour autoriser la malignité de leurs remarques, se servent du prétexte spécieux, de désabuser le Public, qui prend souvent le change, sur les Ouvrages qu'on lui présente, & qui estime des Ecrits, qui, quelquefois n'ont pas le sens commun. Mais faut-il corriger une erreur par une plus grande ? Et la faute, que fait le Public, en estimant de mauvais Livres, est-elle à comparer avec celle d'un Critique, qui outrage un Auteur sans nécessité ? Si le Livre, que l'on censure, est mauvais, & connu pour tel, rien n'est plus inutile, que d'en faire remarquer les défauts. Si au contraire, il passe pour bon, il faut en user avec son Auteur, comme avec un mal honnête homme, qui a trouvé un trésor ; on

sçait qu'il ne le mérite pas ; & cependant on le lui laisse : c'est une faveur de la Fortune, dont il est indigne, & malgré cela, personne n'est en droit de l'empêcher d'en jouir. D'ailleurs, l'estime, que le Public accorde gratuitement à un mauvais Ouvrage, est une libéralité toute pure, dont il ne faut pas le mettre dans le cas de se repentir. Toute bonne action est louable, & la libéraliré n'est pas la moindre des vertus.

Je conviendrai avec vous, Monsieur l'Abbé, que le plaisir malin, que donne une Critique, qui déchire de mauvais Ecrivains, & qui en rabaisse d'excellens, est un sel, qui la rend d'un goût exquis, pour les malhonnêtes gens ; mais il ne faut pas croire, que ce soit le moyen de se faire estimer, que de plaire par de pareilles voies. Tout l'avantage en revient au Libraire, qui s'enrichit aux dépens des Auteurs mal traités ; tandis, que le Censeur n'en retire qu'une célébrité odieuse, & l'indignation des gens de bien.

Mais c'en est fait de la République Littéraire, reprit l'Abbé des Fontai-

nes ; & elle ſera privée de ce qu'elle a de plus piquant, & de plus agréable, ſi on en bannit la critique. Je ne prétens pas, lui dis-je, qu'elle en ſoit exclue entiérement. Il y a tant d'écrits licentieux, contre leſquels elle peut s'exercer, tant d'Ecrivains morts, dont on lui abandonne les Ouvrages, que ſans s'en prendre à des Livres innocens, ſans attaquer les Auteurs qui vivent, elle a de quoi s'occuper ſans relâche, & n'être jamais déſœuvrée. Tant qu'un Auteur eſt envie, il conſerve un droit de propriété ſur ſon Ouvrage, que rien ne peut lui faire perdre. Il ne le donne au Public, qu'à des conditions, que le Public eſt obligé d'accepter, s'il veut le recevoir ; & ces conditions ſont, qu'on ne le tournera pas en ridicule. Si donc on entreprend d'en diſpoſer en cette ſorte, contre le gré de l'Auteur, il peut juſtement crier à l'injuſtice. Il n'en eſt pas de même, quand il ne vit plus : la mort lui ôte tous ſes droits ; elle diſpenſe de tous les égards de bienſéance, que les hommes ſe doivent mutuellement ; & elle laiſſe un cours entiérement libre à la vérité ſur les écrits des morts, quand

il en résulte quelque utilité pour les vivans.

Remarquez, je vous prie, me dit l'Abbé des Fontaines, qu'en vous exposant ici mes idées, sur l'art de faire des Feuilles, mon intention n'est pas de vous donner des régles sévéres sur les devoirs d'un Critique. Je ne parle, que de ce qui peut rendre ce genre d'Ouvrage agréable, instructif, & amusant. Il n'auroit assurément, ni la premiere, ni la derniere de ces trois qualités, si on se proposoit de suivre vos principes à la rigueur. Pour vous montrer, que je sçais comme un autre, tout ce qu'on peut dire là dessus, je vais vous parler sur un autre ton, c'est-à-dire, en Censeur moderé, sage, prudent, équitable; mais non pas en faiseur de Feuilles.

Et d'abord, la critique est un exercice odieux de sa nature, qui ne mérite aucune indulgence, & qui ne doit point être tolerée, à moins qu'elle ne soit incontestable; je veux dire, à moins qu'on ne la restreigne à ce qui est indubitablement répréhensible. Car s'il est permis, je ne dis pas de tourner en ridicule les meilleures cho-

ſes, ce qui ſeroit une injuſtice criante, mais de donner une tournure déſavantageuſe, à ce qui peut être ſuſceptible d'une interprétation favorable, il eſt certain que la critique en deviendra plus piquante, mais que cette licence n'aboutira qu'à renverſer toutes les régles du bon goût.

Il ne ſuffit pas, que ce qu'on reprend dans un Livre, ſoit évidemment mauvais, ni que la critique ſoit juſte dans le fond; il faut encore qu'elle ſoit douce, moderée, indulgente; qu'elle ne ſoit ni oûtrée, ni exceſſive. Chaque défaut qu'on fait remarquer dans un Ouvrage, cauſe une bleſſure dans le cœur de l'Auteur; en même tems qu'on indique le mal, on doit donc tâcher de le ſoulager, en y apportant quelque adouciſſement; & il y auroit une eſpéce de cruauté d'appéſantir le fer ſur la partie la plus ſenſible; la critique eſt déja aſſez odieuſe par elle-même, quelque adroitement qu'on la prépare, ou qu'on la déguiſe, ſans la rendre encore de plus mauvais goût par les termes dont on l'aſſaiſonne; & de quelque eſprit qu'elle ſoit ſoutenue, elle ne ſçauroit jamais plaire

qu'à des cœurs méchans, quand elle est traitée avec trop de rigueur. Mais pour ne pas outrer la critique, ce n'est pas à dire, qu'il faille être trop indulgent, ni qu'il soit permis d'approuver ce qui est incontestablement mauvais, sous prétexte qu'on doit tolérer tout ce qui peut passer pour bon. Un Juge équitable ne doit pas se contenter d'absoudre les innocens; il manqueroit à un de ses premiers devoirs, s'il négligeoit de condamner les coupables. Ce qu'on exige de lui seulement, c'est qu'il ne les traite pas avec trop de sévérité; & qu'il adoucisse par la maniere de les juger, la peine de leur Jugement.

Vous voyez, continua l'Abbé des Fontaines, que je connois comme un autre les devoirs d'un Critique; mais, je le répéte, un homme qui voudroit les pratiquer exactement, trouveroit peu de Lecteurs, même parmi cette espéce de Public, qui se pique le plus de modération & d'équité. On veut quelque chose qui plaise, qui réveille, qui réjouisse; & c'est ce qu'on ne trouve pas certainement dans des Extraits, où domine la raison, où pré-

ſide la ſageſſe, où régne la juſtice. J'avois banni toutes ces vertus de mes Ouvrages périodiques, & nous nous en trouvions très-bien, moi, mes Lecteurs, & mon Libraire. Les Auteurs ſeuls en murmuroient, & leurs plaintes donnoient encore plus de célébrité à mes Feuilles. Ne croyez pas, que dans ce métier, il faille ſe mettre fort en peine de faire connoître le Livre dont on rend compte; c'étoit là le moindre de mes ſoins; je diſois des choſes plus agréables, que celles, qui étoient renfermées dans l'Ouvrage, & j'obligeois le Public à me ſçavoir gré, de ce que je ne diſois pas, ce que j'aurois dû dire. En ſuivant cette méthode, il n'y avoit point d'écrits, de quelque nature qu'ils fuſſent, dont je ne rendiſſe l'extrait intéreſſant. Avois-je à parler d'un Livre de Médecine? Je m'égayois dans le préambule, ſur les ridicules des gens de la Faculté; je rappellois toutes les ſaillies de Moliere aux dépens de ces Meſſieurs; & mes propos divertiſſans étoient plus capables, que tous les Médecins du monde, de rendre la ſanté aux malades qui me liſoient.

Après cette Préface réjouissante, je faisois mention des Auteurs les plus célébres, qui avoient écrit sur le même sujet; je donnois un petit précis de leurs sentimens les plus singuliers, & je n'oubliois pas surtout, ceux qui prêtoient le plus à la plaisanterie. C'est alors, que je me livrois à tout mon enjouement; & la matiere croissant sous ma plume, je perdois de vûe le Livre dont je devois rendre compte, & je finissois comme j'avois commencé, par quelques traits de plaisanterie, qui me tenoient lieu d'un bon extrait. Si vous aviez sur vous quelque Ouvrage nouveau, nous le parcourerions ensemble, & tout en nous promenant; j'en ferois l'analyse dans le goût dont je vous parle.

J'avois justement dans ma poche ce jour là, quelques petites Brochures, que je n'avois pas encore eu le tems de lire. Voici, dis-je, à l'Abbé des Fontaines, de quoi vous exercer; mais au moment que je lui présentois ces différens Ecrits, je vis dans un Bosquet voisin deux Ombres, qui se tenoient par la main, & témoignoient par leurs regards tendres &

ſatisfaits, qu'elles étoient charmées l'une & l'autre de ſe retrouver dans ce ſéjour. Elles étoient couronnées de fleurs, & paroiſſoient dans leur premiere jeuneſſe.

Frappé de cet objet, je déplorois leur ſort ;
Je blâmois les rigueurs de la parque ennemie,
Qui les avois ſoumis au tribut de la mort,
Dans les plus beaux jours de leur vie.

Ce ſpectacle nous attira, & nous fîmes quelques pas de leur côté, pour lier, s'il étoit poſſible, un entretien avec elles. Mais notre arrivée parut déconcerter leurs plaiſirs ; & l'air triſte, que nous remarquâmes ſur leur viſage, nous fit connoître, qu'elles ſouffroient de voir troubler leur ſolitude. Cependant je ne pus réſiſter à un mouvement de curioſité, qui m'entraînoit vers elles, & à un ſentiment de tendreſſe & d'inclination, qui m'intéreſſoit dans leurs avantures, dont je brûlois d'apprendre les circonſtances.

Je m'approchai d'un air reſpectueux, & ma compagnie me ſuivit. Leurs habits paroiſſoient tout mouillés, & je

fus tenté de croire, qu'elles avoient furtivement passé le Styx à la nage, ou que l'impitoyable Caron les avoit précipitées dans ce fleuve. Après quelques complimens de part & d'autres, les deux Ombres s'apprivoiserent enfin; & l'intérêt vif, que nous semblions prendre à leur commune satisfaction, les détermina à contenter notre curiosité. L'Amant consulta les yeux de sa compagne, & y ayant lû un consentement tacite, il prit ainsi la parole.

Je m'appelle Lysandre, & ma compagne Myrtile. L'Angleterre est notre patrie; notre naissance est obscure; mais si la noblesse des sentimens doit illustrer les conditions, la nôtre n'a rien à regretter de l'aveugle fortune. Un hameau nous vit naître presque dans le même tems. L'Amour, le tendre Amour, présida à notre naissance, & son flambeau a éclairé notre trépas. Dès que nous fûmes en âge d'être de quelque utilité à nos parens, on nous confia à chacun un troupeau de brebis; nous les conduisions dans le même pâturage. Dès que le Soleil frappoit les montagnes de ses premiers

rayons, nous nous rendions dans une prairie charmante, qu'arrose la Tamise; & en chemin faisant, j'égayois l'aimable Bergere, que vous voyez, par le son de ma musette. Les jeux innocens de l'enfance partageoient nos jours, qui sembloient couler avec une extrême rapidité; l'Amour ne paroissoit être pour rien dans nos plaisirs; mais nos plaisirs étoient comme le prélude & l'acheminement à l'Amour. Que l'instinct de la Nature est puissant! J'ignorois encore mon cœur; mais je cédois à ses mouvemens avec une satisfaction délicieuse, exempte du trouble, qui accompagne les passions, dans un âge plus avancé.

Dès que l'astre du jour éclairoit l'horison,
Les troupeaux bondissans sur le tendre gazon,
Les oiseaux, qui nichoient sur la cîme des chênes,
L'onde, qui murmuroit dans le creux d'un Vallon,
L'haleine du Zéphir, le cristal des Fontaines,
Tout nous parloit d'amour; sur les monts dans les plaines,

Tout nous en faisoit la leçon ;
Et tout nous en cachoit les peines.

Je cueillois des bouquets, pour ma Bergere ; elle les recevoit sans façon ; & si, j'oubliois ces petits soins, elle paroissoit mécontente de ma négligence.

Ces tendres mouvemens, qu'on ressent dans l'enfance,
Nous annonçoient déja l'Amour & sa puissance.
On ne croit pas encor aimer ;
Et libres du soin de charmer,
Nos cœurs semblent alors flotter dans l'indolence ;
Mais l'attrait du plaisir s'y glisse sourdement ;
L'Amour est un enfant ; il en a l'apparence,
Le ton naïf & l'enjouement ;
Il aime à folatrer parmi ceux de son âge ;
Et tel paroît encore enfant
Tout occupé du badinage,
Qui soupire secretement.

Ma tendre Bergere écoutoit mes chansons avec plaisir ; & quoique mes

airs fussent foibles & imparfaits, elle m'encourageoit par des éloges. Enfin nos cœurs se développérent insensiblement; l'âge en démêla les sentimens, & en perfectionna la simpathie; en un mot, le régne de l'Amour arriva, & nous nous apperçûmes que sa victoire étoit complette. Nous nous apperçûmes.... Dieu! que de charmes j'éprouvai, dans cet aveu mutuel, qui nous comble de plaisir, & dont la timidité nous avoit dérobé quelquetems les douceurs. Souffrez, belle Myrtile, que je me rappelle ces momens délicieux, qui font encore mon bonheur dans ce séjour. Ne rougissez point d'un amour vertueux, qui vous met au rang des Héroïnes de tous les âges.

Ma Bergere & moi, nous touchions déja à notre troisiéme lustre.

Déja de la raison nous sentions l'avantage;
Son flambeau commençoit à luire dans nos cœurs;
Au profit de l'Amour, nous en bornions l'usage,
Nous connoissions le prix de ses charmes vainqueurs.

Déja nos yeux parloient son plus tendre langage,
J'aimois Myrtile, & Myrtile m'aimoit:
Nous regrettions quelques momens d'absence:
Par de tendres soupirs, notre ardeur s'exprimoit;
Mais notre bouche en gardoit le secret,
Et n'osoit rompre le silence.

Mes parens paroissoient flattés de mes agrémens naturels; Myrtile louoit ma chevelure blonde, & se plaisoit à arranger les boucles, qui me tomboient sur les épaules. Ses mains, qui dans ce badinage, s'approchoient de ma bouche, en recevoient des baisers, dont le hasard sembloit excuser les transports. Myrtile rougissoit; mais ce trouble, où la colere n'avoit aucune part, me paroissoit d'un favorable augure.

Cependant ma voix se perfectionnoit, à mesure que je sentois développer en moi les tendres mouvemens, qui m'en dictoient les accords. Mes airs étoient plus doux & plus touchans. J'étois moins négligé dans mes ajustemens, & je consultois souvent une

fontaine voisine, pour donner des graces à ma chevelure.

Un jour je présentai à ma Bergere des fleurs nouvellement cueillies, mais dont l'arrangement, plus galant, & mieux concerté, annonçoit déja un dessein de plaire & de me faire aimer.

Cet émail, dont Zéphir enrichit la Nature,
Avec art assemblé, mêlangé de verdure,
Etaloit par mes soins les plus vives couleurs,
Et sembloit être, aux yeux de ma Bergere,
L'interprête fidéle, & l'image sincere
D'un cœur brûlant des plus tendres ardeurs.

Myrtile s'apperçut de cette nouveauté, & elle en parut flattée. Mais tout à coup elle se laissa aller à une profonde rêverie. Son air triste & mélancolique me toucha jusqu'au fond du cœur. Elle gardoit le silence; ses yeux, où régnoit la langueur, étoient baissés contre terre; & elle les relevoit de tems en tems, pour me regarder d'un air tendre; & un instant après je m'apperçus, qu'ils étoient baignés de larmes. Pénétré de la plus vive douleur, je me jettai à ses pieds; j'em-

braſſai ſes genoux ; & lui prenant les mains ; je les arroſai moi-même de mes pleurs. Larmes précieuſes ! qu'heureux ſont les Mortels, à qui le tendre Amour en fait répandre ! Myrtile, chere Myrtile, lui dis-je, ſerois-je aſſez malheureux, pour être coupable à vos yeux ? Le Ciel n'auroit-il juſqu'ici pris ſoin de mon bonheur, que pour me précipiter dans la plus affreuſe diſgrace ? Eſt-il d'autre malheur pour moi, que celui de vous déplaire ? Pourquoi ces pleurs ? Quel eſt mon crime ? Parlez, & je ſuis prêt de l'expier.

Myrtile, ſans me répondre, léve triſtement ſes regards ſur moi, & les détourne en ſoupirant. Vous ne répondez point, cruelle ! Au nom de mon amour... A ce mot, que je prononçois pour la premiere fois, ma Bergere pouſſa un profond ſoupir. Non, Lyſandre, me dit-elle, vous n'êtes point coupable ; mais je ſens que je dois éviter déſormais votre préſence ; elle altére ma tranquillité. Je ne ſçai quel trouble s'empare de mon cœur. Je vous vois avec plaiſir ; mais ce plaiſir n'eſt plus le même que je

goûtois autrefois. Il me ſemble même, que je vous crains, & que je dois vous haïr.

Me haïr, interrompis-je ; ah ! je ne dois point ſurvivre à mon malheur. Eh bien, Myrtile, vous allez être délivrée de l'odieuſe préſence d'un Berger qui vous déplaît. Ces eaux vont enſevelir pour jamais l'objet de votre haine. Je courus en même-tems, pour me précipiter dans la Tamiſe ; mais ma Bergere m'atteignit ſur le bord, & m'ayant tenu quelque-tems embraſſé, elle ſe laiſſa tomber ſur l'herbe : ſes yeux ſe couvrirent d'un nuage ; une pâleur mortelle effaça les roſes de ſon tein, & elle ne donna plus aucun ſigne de vie.

Telle on voit une fleur, qui brilloit le matin,
Se flétrir tout à coup par la vapeur brulante
D'un vent impétueux qui deſſéche ſon ſein.
Sa fraîcheur diſparoit, ſa tige languiſſante,
Succombe ſous le poids de ſa tête mourante.
En vain Zéphir, d'un ſecours ſuperflus,
Voudroit la ranimer encore :
Son éclat eſt éteint, ſon parfum s'évapore ;

Elle ne s'embélira plus
Des regards du Soleil & des pleurs de l'aurore.

Ce ſpectacle plus affreux pour mon cœur, que les horreurs du trépas, auquel je me préparois, rallentit ma fureur. Je ne penſai plus qu'à ſecourir l'infortunée Myrtile ; je déteſtois l'emportement, qui m'avoit fait prendre un ſi funeſte deſſein, & qui coutoit ſi cher à ma tendreſſe. La douleur avoit mis un déſordre affreux dans mon eſprit ; je démandai du ſecours à grands cris, mais inutilement. L'éloignement des autres Bergers fit qu'ils ne pûrent m'entendre ; enfin je puiſai de l'eau de la Tamiſe, & j'en arroſai le viſage de Myrtile. Je reconnus par ſes frémiſſemens, qu'elle reſpiroit encore. Je la prens dans mes bras, & je tâche de rappeller ſon ame fugitive, & de réchauffer ſes membres glacés. Myrtile, m'écriai-je, écoutez la voix de Lyſandre ; il conſent de vivre, il ne veut vivre que pour vous. Ne renoncez pas à la vie, puiſqu'il y rentre, pour vous y rappeller. A ces mots ma Bergere ouvre les yeux, ſes cou-

leurs reparoissent, elle respire librement, & semble consolée, de se voir entre mes bras. Dès qu'elle fut en état de marcher, nous retournâmes dans le lieu où nous nous étions rendus en arrivant dans la prairie. Je soutins pendant le chemin ses pas chancelans. Nous gardions le silence; nos regards & nos soupirs étoient nos seuls expressions, & ce langage muet avoit mille charmes pour nous. Elle s'assit, & je restai de bout quelque tems, comme un coupable, qui s'attend aux plus vifs reproches.

Approchez, me dit-elle, cruel Lysandre, venez rougir de votre ingratitude. Vous vouliez donc mourir ? Et comment, si vous m'aimez, pouviez-vous vous y résoudre ? Pensez-vous, que j'eusse pû vous survivre ? A quel désespoir m'avez-vous exposée ? Que vous ai-je donc fait, barbare ? A ces mots, ses larmes & ses sanglots recommencerent. Charmante Myrtile, lui dis-je, en essuyant les pleurs, qui couloient de ses beaux yeux, vous me menaciez de votre haine; & que feriez-vous vous-même, si je vous tenois un semblable langage ? Seroit-ce

vous aimer, que de consentir de vivre, n'étant plus aimé de vous. Cependant je suis coupable, je confesse mon crime: mais je veux l'expier, en ne vivant plus, que pour vous donner sans cesse des preuves du plus violent amour. Nos cœurs se sont expliqués; ils étoient incapables de feindre; faisons notre commun bonheur. L'Amour n'est à craindre, que pour les ames vicieuses; mais quand la vertu en guide les mouvemens, il n'y a rien de quoi on puisse rougir, ou s'allarmer. Coulons des jours tranquilles dans le sein de l'innocence; nos conditions sont égales, comme nos inclinations & nos sentimens. L'Hymen, j'espére, nous unira pour toujours; & je ne vois rien qui puisse empêcher nos parens d'y consentir. Le penchant qui nous a liés dès notre bas âge, nous répond de notre félicité. Je vous donne ma foi dès-à-présent, donnez-moi la vôtre; & le Ciel prendra soin de ratifier les nœuds, que nos cœurs ont déja formés.

Ce discours, que Myrtile écoutoit attentivement, remit le calme dans ses esprits.

Ainsi, sur la plaine liquide,
Quand l'orage a cessé de soulever les flots,
On voit renaître un doux repos,
Qui rend l'espoir au Pilote timide.
Phoebus reprend ses feux, & le Ciel son azur;
L'Alcion reparoît; & de leur antre obscur,
On voit sortir le vieux Prothée,
Doris, Glaucus & Galathée.
De sa conque Triton fait retentir les mers;
Et sur les ondes tempérées
Un troupeau de Dauphins aux écailles dorées
S'élance, & bondit dans les airs.

Myrtile me serra la main, en signe de consentement; & nous passâmes le reste du jour dans des protestations réciproques d'un amour éternel. Jamais deux Amans ne furent si contens l'un de l'autre. Nos troupeaux sembloient prendre part à notre allégresse, & bondissoient dans la plaine au son de ma musette, qui n'en rendit jamais de plus agréables.

Quand le Soleil, prêt à se coucher dans l'Océan, nous avertit, qu'il étoit tems de nous retirer, nous regretâmes le départ du jour; & mar-

chant lentement vers le Hameau ; nous y arrivâmes plus tard qu'à l'ordinaire. Nous eûmes de la peine à nous séparer ; nous revenions sur nos pas, pour nous dire encore quelque chose, & nous répétions ce que nous avions déja dit. Dès ce jour là, nous ne fîmes plus de difficulté de nous entretenir librement de nos amours : le tems couloit pour nous si rapidement, que nous ne nous appercevions de sa durée, que par les vœux que nous faisions pour notre hymen. Nous gravions sur l'écorce des Ormeaux nos sermens, & les expressions les plus touchantes de notre tendresse.

Ces arbres qui croissoient dans un Bois solitaire,
Témoins & confidens de nos tendres amours,
En conservent encor l'aimable caractère,
Puisse le tems le respecter toujours.

Myrtile ornoit ma houlette de guirlandes, & prenoit un plaisir extrême à y entrelacer des nœuds, symboles charmans de ceux, qui unissoient nos cœurs. De mon côté j'avois toujours quelque chanson nouvelle à lui dé-

biter; elle répétoit avec moi les mêmes airs; & la douceur de sa voix sembloit suspendre les concerts des oiseaux attendris. Nos troupeaux se mêloient; & on auroit dit à les voir, que l'Amour, qui unissoit leurs maîtres, étoit l'instinct, qui les confondoit dans le même lieu. L'Isle, où nous vivions, libre depuis longtems de ces animaux féroces, qui dépeuplent ailleurs les Bergeries, nous laissoit goûter sans distraction & sans inquiétude, la douceur des transports, où nos cœurs se livroient.

Les agneaux sans danger s'écartent dans la plaine,
Et n'y redoutent point la fureur inhumaine
Du loup, l'ennemi des troupeaux.
Et quand la nuit a déployé ses voiles,
Ils paissent en plein air, éloigné des Hameaux,
Sous un beau Ciel semé d'étoiles;
Et le Berger dort en repos.

Cependant nos parens, qui devinoient le motif de nos empressemens, l'un pour l'autre, n'y apportoient aucun obstacle, & songérent même bien-

tôt à couronner nos vœux, par un hymen solemnel. Nous avions environ dix-sept ans. Myrtile charmoit tous les cœurs. La finesse de sa taille, ses graces, sa démarche, & la douceur qui accompagnoit ses traits, les plus beaux du monde, la rendoient peut-être la Beauté la plus accomplie de la Grande-Bretagne. En un mot, elle étoit telle, que vous la voyez, à cette couleur près, qui n'a plus le même incarnat, que l'on n'apporte point dans ces demeures.

Elle avoit entendu quelques propos de sa mere, qui parloit de son établissement. Elle me fit part de cette nouvelle avec transport; & nous croyions déja toucher au moment de notre bonheur: mais hélas! nous nous flattions d'un vain espoir; & nous vîmes bientôt succéder à ces idées flatteuses, les disgraces les plus accablantes.

Quand le sort flatte nos desirs,
Trop aveugles Mortels, nous vivons sans allarmes.
Et nous goûtons en paix un calme plein de charmes:
Mais l'aquilon vient après les zéphirs;

Et souvent les plus doux plaisirs
Sont les avant-coureurs des larmes.

Nous nous étions rendus un matin sous les mêmes Ormeaux, qui nous prêtoient leur ombrage, & qui portoient sur leur écorce, les confidences de nos amours. Nous entendîmes tout à coup un grand bruit de gens à cheval, & une meute de chiens, qui se répandant dans la plaine, mit la confusion & le désordre dans nos troupeaux. Myrtile & moi nous accourûmes, & nous nous vîmes bientôt environnés d'une troupe de Chasseurs, qui s'étoient arrêtés, pour considérer ma Bergere. Le plus qualifié de tous descendit de cheval, & l'abordant d'un air brusque & étourdi, il loua cavaliérement ses charmes, & voulut lui prendre la main. Myrtile indignée la retira. Ces façons simples & grossiéres, dit le jeune Mylord, sont piquantes par la nouveauté. On ne voit rien de semblable à Londres. Cette petite Vilageoise y feroit fortune. Son minois n'est pas vilain ; & je gage que Mylord *** ne seroit pas fâché d'a-

voir ce nouveau gibier dans sa voliere. Il alloit continuer ses propos insultans, lorsqu'on entendit sonner le cor à la sortie du bois voisin ; & un grand cerf que les chiens relançoient, fit remonter aussitôt à cheval ce jeune Seigneur, qui assura Myrtile en partant, qu'il l'honoreroit dans la suite de ses visites. Malheureusement pour nous, il ne tint que trop parole. Il revint quelques jours après avec un bon nombre d'autres Seigneurs, qui furent éblouis des charmes de Myrtile, mais qui bien loin d'imiter leur guide, ne lui adresserent que des paroles respectueuses & obligeantes. L'embarras où elle paroissoit, donnoit un air plus piquant à sa beauté, & je ne la trouvai jamais si aimable. Je m'apperçûs qu'elle faisoit de vives impressions sur le cœur des jeunes Anglois. J'en frémissois ; & mes allarmes ne furent que trop justifiées. Deux jours après, un d'entre eux plus riche & plus aimable que les autres, se rendit chez le pere de Myrtile, & lui offrit de partager son rang & sa fortune avec sa fille. Malgré l'inclination, que cet homme avoit pour moi, il ne pût résister à une semblable épreu-

vè; & il dit au jeune Anglois, qu'il ne vouloit point contraindre Myrtile; mais que si elle n'avoit point de répugnance à cet engagement, il acceptoit l'honneur qu'il vouloit bien lui faire. L'Anglois se retira fort content de sa visite; & dès que Myrtile fut arrivée chez son pere, ce bon homme lui parla de la proposition, qu'on lui avoit faite; mais il fut bien étonné, quand elle lui déclara qu'un hymen si mal assorti ne pouvoit que la rendre malheureuse, & qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que Lysandre. Comme il l'aimoit tendrement, il se contenta de lui représenter les avantages d'une alliance si glorieuse, en lui promettant néanmoins, qu'il la laisseroit toujours maîtresse de son choix. Sa mere cependant trouvoit fort étrange, le refus qu'elle faisoit d'un parti, qui combleroit de biens & d'honneur toute sa famille; & pour y disposer sa fille insensiblement, elle résolut de nous séparer, s'imaginant que m'ayant perdu de vûe, le Seigneur Anglois me remplaceroit bientôt dans le cœur de Myrtile. Mais la vigilance de cette rigoureuse mere n'empêcha pas sa fille de

venir ce jour là même m'annoncer de tristes nouvelles, & me faire part de ses allarmes; & pour me consoler, elle me dit en me quittant, d'avoir bonne espérance; d'être fidéle à nos amours, & qu'il n'y auroit aucun obstacle, qu'elle ne sçût franchir en ma faveur. Je vous laisse à penser dans quel trouble me jetterent de si affreuses extrémités. Je n'avois à espérer, pour tout héritage, que quelques troupeaux. Privé de tout appui, & de tous les avantages, qui mettent les hommes en quelque considération, je n'avois pour moi que mon amour, & la tendresse de Myrtile. Mais je n'osois me flatter, qu'elle tiendroit bon, contre la séduction d'un état riche & brillant. Cette pensée me désespéroit, & je tombai dans une langueur & un accablement, qui me consumoient. Une fiévre violente s'alluma dans mes veines; je crus toucher aux portes du trépas, & je l'envisageai sans frémir, parce que j'y voyois le terme de mes maux. Myrtile tremblant pour mes jours, supplia ma mere de me témoigner de sa part, que sa vie dépendoit de la mienne; que je reprisse courage,

s'il étoit vrai qu'elle me fut chere ; & qu'elle prenoit le Ciel à témoin, que l'éclat même d'une Couronne ne seroit pas capable de la faire changer.

Ce discours eut son effet ; je repris mes forces, & je me rétablis dans fort peu de tems. L'espoir, que je sentis renaître dans mon cœur, fut un baume de vie, qui rétablit l'harmonie de mon corps, & me sauvà du trépas.

Cependant la beauté de Myrtile faisoit grand bruit dans toute l'Angleterre. On accouroit de Londres, pour voir cette merveille. Bientôt des Comtes, des Barons, & plusieurs Mylords furent sur les rangs. Ces concurrens étalerent à l'envie, dans tout notre Hameau, le luxe de leurs équipages, & n'oublierent rien, pour éblouir les parens de ma Bergere, & pour s'assurer une conquête si précieuse.

Myrtile résistoit toujours, & ne cessoit de m'envoyer des émissaires secrets, pour me rassurer. Ses parens gémissoient de sa résistance, & déploroient l'opiniâtreté, qui lui faisoit mépriser les avantages de la fortune la plus brillante. Ils lui représentoient leur pauvreté, & l'injuste refus, qu'elle

faisoit de les en tirer. Quelle fille de votre état, lui disoient-ils, seroit assez aveugle, pour préférer un simple Berger à des hommes du premier rang ?

Myrtile pénétrée jusqu'au cœur de l'injustice de ces reproches, & toujours constante dans son amour, se livra au désespoir, & résolut de sacrifier sa vie à sa tendresse. Ellè feignit d'entrer enfin dans les vûes de ses parens, & de consentir à leur volonté. Puisqu'il faut, dit-elle, vous obéir, & prendre un époux, souffrez au moins, que le choix me soit libre. Je me déciderai pour celui des prétendans, en qui je remarquerai plus d'amour, & qui m'en donnera des preuves plus sensibles. Demain je déclarerai mon choix; j'espére que vous voudrez bien m'accorder le délai que je demande, & la liberté de choisir celui, qui sçaura déterminer mon cœur.

Ce consentement causa la joye la plus sensible à son pere & à sa mere; & les conditions qu'elle avoit proposées ayant été déclarées à tous les prétendans, ils se disposerent pour le lendemain, à mériter le prix, qu'ils

espéroient de leur tendresse. J'appris moi-même la résolution de Myrtile, & je ne sçavois qu'en augurer. Cependant je résolus de paroître sur les rangs, & malgré l'avantage de mes Rivaux, je me flattois, que le cœur de Myrtile me distingueroit de la foule, & qu'une déclaration solemnelle de son amour pour moi, les combleroit de confusion, ou leur inspireroit une indignation, qui les feroit renoncer à une concurrence, où vraisemblablement ils croiroient leur gloire compromise.

Cependant l'Aurore déploya ses rayons sur l'hémisphere; les Seigneurs Anglois songerent de bonne heure à leur parure; ils épuisérent tous les secours de l'art, & étalerent tout ce que l'opulence a de plus éblouissant.

Pour moi, je n'avois qu'une simple veste de lin d'une grande blancheur, & ornée sur les coutures d'un galon de soye bleue, présent que m'avoit fait depuis quelques jours Myrtile, & que je conservois précieusement pour les jours de Fêtes. Myrtile parut bientôt suivie du cortége le plus pompeux, qui fut jamais; & comme elle avoit

témoigné la veille, qu'elle vouloit se promener sur la Tamise, elle monta dans un batteau appartenant à un Seigneur du voisignage, qui s'étoit prêté volontiers à cette Fête, & avoit voulu être de la partie. Myrtile ne fut jamais si belle; elle attiroit tous les regards. Sa parure simple & modeste faisoit honte à l'éclat du luxe, qui l'environnoit. On croyoit voir naître sur les flots une seconde Venus. Venus ellemême eût été jalouse de ma Bergere. Je m'étois glissé dans la foule, parmi les Domestiques des Seigneurs Anglois; on ne me remarqua presque point; mais je me plaçai de façon, que Myrtile pouvoit m'appercevoir. Elle m'avoit fait dire secrétement de la suivre dans le Batteau, & je n'avois garde d'y manquer. On étoit déja à hauteur d'une belle maison de campagne, où l'on avoit proposé des rafraîchissemens; & l'on étoit prêt d'aborder, lorsque ma Bergere s'avançant sur la poupe, & regardant fiérement la Compagnie qui s'étoit levée; puisqu'il faut, dit-elle, choisir un époux, voyez, qui d'entre vous, est le plus digne de l'être. Celui, qui m'aime le

plus, n'a qu'à me ſuivre. Elle prononça ces paroles d'un ton ferme & aſſuré; & jettant en même-tems ſur moi un coup-d'œil plein de tendreſſe, elle s'élança dans la Riviere, & je m'y précipitai après elle, dans le deſſein de la ſauver, ou de mourir avec elle. Le trouble où j'étois, me mit dans l'impuiſſance de la ſecourir; & je ne ſongeai plus à conſerver une vie, qui m'auroit été odieuſe, ſans ma chere Myrtile. C'eſt aujourd'hui même, que cette aventure eſt arrivée; & vraiſemblablement elle fait grand bruit dans tout le pays. C'eſt à vous de juger, ſi je méritois la préférence. Un Mort, qui vient d'arriver d'un Village voiſin, nous a raconté, qu'on avoit retrouvé nos corps une heure après; que les Seigneurs Anglois étoient dans la conſternation, & que nos parens étoient inconſolables. Mais ce ſont ceux de Myrtile, qui ſont les plus à plaindre, parce qu'ils ont à ſe reprocher notre perte. Mes Rivaux nous ont fait donner une ſépulture honorable dans un même tombeau; & l'on nous propoſera dans tous les ſiècles, comme un exemple de conſtance & de fidélité.

Cette histoire nous attendrit. Nous donnâmes à ce couple fidèle, les éloges qu'il méritoit; & en nous retirant, nous fîmes quelques réflexions sur leur aventure. L'Abbé des Fontaines la trouvoit bizare; au moins, disoit-il, cet exemple est fort rare, & ne peut guère se trouver, que dans la Grande-Bretagne, où l'on quitte la vie, sans trop sçavoir pourquoi. Mais en France, on en connoît mieux le prix; d'ailleurs, l'Amour y est moins emporté, & plus raisonnable; & la Seine n'a pas noyé jusqu'ici beaucoup de Myrtiles, ni de Lisandres. On sçait mieux prendre son parti, & le cœur y a des ressources de consolation, dont il sçait faire usage. Le plus beau Berger du monde ne contrebalanceroit pas un moment le plus fat de nos Marquis, pourvû qu'il fut dans l'opulence; & c'est à ce pays, que doit s'appliquer spécialement ce fameux Vers d'Ovide:

Auro conciliatur amor.

Il semble, lui dit ma Conductrice, que vous approuviez cette façon d'aimer. On voit bien, que vous n'avez jamais éprouvé de tendres sentimens,

pour une Maîtresse aimable ; vous traiteriez la chose plus au sérieux. Pour moi, je suis d'avis, que ces Amans ont fort bien fait de se noyer ; car après tout, leur amour étoit à un tel dégré, qu'ils eussent été infiniment malheureux l'un & l'autre, si Myrtile eut passé dans des mains étrangères. Et qui pouvoit répondre, que celui des Seigneurs Anglois, qui l'auroit épousée, n'eut pas pris dans peu de tems, autant de dégoût pour elle, qu'il avoit eû d'empressement. Quelle situation alors, pour cette tendre & généreuse fille, à qui il auroit pû reprocher dans sa mauvaise humeur, l'obscurité de sa naissance ? Que seroit devenu Lisandre ? L'esprit toujours occupé de l'idée accablante des plaisirs, qu'auroit goûté son rival entre les bras de sa Bergere, il eut traîné une vie languissante & misérable, dans les ennuis de la solitude. Pour peu qu'on ait de tendresse & de sensibilité dans le cœur, on devine aisément combien son sort eut été malheureux. Ainsi je conclus, tout compté, tout rabatu, qu'ils ont pris le parti le plus raisonnable, pour des Amans fidèles, réduits au désespoir.

Ces réflexions furent suivies de quelques autres dans le même goût ; puis tirant de ma poche mes Brochures nouvelles, voici, dis-je à l'Abbé des Fontaines, voici des Ouvrages, dont je vous prie de me dire votre avis. Les deux Amans, que nous venons de quitter, ont interrompu nos entretiens littéraires ; reprenons notre conversation ; vous m'avez promis de m'apprendre comment un faiseur de Feuilles doit faire l'extrait des Livres dont il entreprend de rendre compte : retirons-nous dans ce bosquet voisin, nous y serons plus tranquilles ; & nous pourrons lire ceux-ci tout à notre aise.

Pourquoi donc les lire ? reprit l'Abbé : est-il nécessaire d'avoir lû un Ouvrage pour en parler ? Je vois que vous êtes là-dessus dans l'erreur, comme tout le monde. Apprenez donc, qu'il suffit de sçavoir le titre d'un Livre, & d'en parcourir la Table, pour en faire l'analyse. Il m'est arrivé même fort souvent de parler d'une Piéce de Théâtre, que je n'avois ni lûe ni vû représenter. J'en avois bien entendu dire quelque chose dans les Caffés, ou dans quelques maisons particuliéres ; & c'étoit sur les

décisions des autres, que je réglois mon jugement. Ainsi, sans qu'il soit besoin de lire toutes vos Brochures, je vais vous en faire des extraits plus agréables, que ceux de la plûpart des journalistes, que vous voyez s'appesantir sur leur travail, & accabler leur Lecteur sous le poids des citations. Ne pouvant rien dire d'eux-mêmes, ils voudroient rapporter le Livre tout entier; & ils croyent, les bonnes gens, avoir bien analysé un Ouvrage, quand ils ont rempli leur extrait de lettres italiques ou de guillemets. Ce n'est point là ce qu'on attend d'un faiseur de Feuilles; en quatre mots, il doit faire le caractère d'un Livre; & ensuite se jetter dans des digressions sur toutes sortes de matières; soit qu'elles ayent trait au sujet présent, soit qu'elles n'y ayent aucun rapport; n'importe, pourvû qu'elles soient agréables, & qu'elles roulent sur des choses intéressantes. Il faut surtout ne jamais manquer l'occasion de dire un bon mot, toutes les fois qu'elle se présente. On doit peu s'embarrasser, s'il blessera l'amour propre, & la délicatesse de ceux, qui seront l'objet de la plai-

ſanterie ; c'eſt l'agrément du Public ; qu'il faut avoir en vûe principalement ; bien entendu néanmoins, que parmi ceux, ſur leſquels on exercera ſon humeur cauſtique, on aura grand ſoin de ne pas choiſir des gens riches & puiſſans ; les Feuilles à la vérité n'en ſeroient que plus agréables & plus recherchées ; mais on en rechercheroit l'Auteur avec plus de ſoin encore, & je doute, qu'on lui laiſsât long-tems, le libre exercice de ſon emploi. Ne croyez pas cependant, qu'il ne faille tomber que ſur des ames viles, ſur des hommes ignobles, ſans nom & ſans talens. Ce ſeroit le moyen d'avilir à la fois le Cenſeur & ſes écrits. Il y a de grands noms dans la Littérature, & qui ne ſont dans le monde que des hommes d'un rang médiocre. Ils ont aſſez d'éclat, pour attirer tous les regards, mais ils n'ont ni aſſez de naiſſance, ni aſſez d'autorité, pour les faire baiſſer à perſonne. Voilà les objets, ſur leſquels il eſt bon de s'égayer. On eſt ſûr que l'Epigramme ne déplaira pas, quand on l'employera contre des gens connus, & des Auteurs de mérite.

En

En parlant de la ſorte, l'Abbé des Fontaines parcouroit aſſez rapidement des yeux les diverſes petites Brochures, que j'avois apportées avec moi. Comment voulez-vous que j'en parle, me dit-il, faut-il en dire du bien ou du mal ? Les Auteurs ſont-ils de vos amis ? Faut-il les traiter favorablement, ou avec rigueur ? Dois-je faire l'extrait de leurs Ouvrages, en beau ou en laid ? Vous n'avez qu'à dire, & je vous ſervirai ſelon vos déſirs.

Parlez-en, lui dis-je, comme il convient ; avec vérité & avec juſtice. Je ne connois qu'une façon de faire connoître un mauvais Livre ; c'eſt d'avouer ingénuement qu'il eſt mauvais ; d'en apporter les raiſons, & de fonder ſon jugement ſur ce qu'il préſente de répréhenſible. Si l'Ouvrage eſt bon, c'eſt d'en convenir de même, & d'offrir aux Lecteurs les endroits, qui peuvent en faire ſentir toutes les beautés. Je ne ſçais pas s'il y a d'autres maniéres de rendre compte d'un Ecrit ; mais il me ſemble, que celle que je vous propoſe eſt la meilleure.

Vous ignorez donc, reprit l'Abbé, que chaque Ouvrage a deux faces, une

bonne & une mauvaise; c'est-à-dire, qu'il n'y a presque point de Livre, quelque bon qu'on le suppose, qui ne contienne plusieurs traits, lesquels présentés sous un certain jour, peuvent beaucoup prêter au ridicule. Que d'un autre côté, quelque mauvaise que soit une production, il est difficile qu'elle ne renferme quelque chose de passable; que fait alors un faiseur de Feuilles? Si l'Auteur d'un bon Livre n'est pas de ses amis; si le Censeur a quelque intérêt de faire tomber l'Ouvrage, il a grand soin de supprimer tous les endroits, qui pourroient fournir matière à la louange, pour n'insister que sur ceux, qui prêtent le plus à la critique. Si au contraire il veut du bien à l'Auteur d'un mauvais Livre, il choisit le peu de bon qui se trouve dans son Ouvrage; il l'embellit encore, & le fait valoir; il passe sous silence, il excuse, il pallie tout ce qu'il y a de mauvais; & sans que le Public s'en apperçoive, ou du moins, sans qu'il puisse y trouver à redire, il fait d'un Ecrit excellent, une production ridicule, & d'une Brochure insipide, un Ouvrage intéressant. Je dis, sans que le Public

y trouve à redire : car le bien & le mal que l'on dit, eſt toujours juſtifié par les morceaux que l'on cite ; & l'on ne cite que ceux qui peuvent confirmer le jugement que l'on porte. C'eſt là une de ces fineſſes de l'art, qu'il eſt à propos de vous faire connoître, afin que vous n'y ſoyez pas trompé, lorſque vous lirez les Feuilles périodiques de ces Meſſieurs. Vous voyez donc, que j'avois raiſon de vous demander, comment vous vouliez que je parlaſſe des Ecrits que vous me préſentés, & ſous quel aſpect vous ſouhaittez que je les enviſage ?

Enviſagez-les, lui dis-je, ſous le meilleur aſpect ; car, à vous dire vrai, je ne les crois pas bien bons ; & je voudrois que vous m'aidaſſiés à en juger plus favorablement. Mais attendez encore quelques momens à en parler ; je vois venir à nous deux Ombres reſpectables, dont je veux entendre la converſation ; & je vous prierai enſuite de nous donner vos Extraits, à moins que nous ne ſoyons de nouveau interrompus par d'autres Ombres, qui viendront nous raconter leurs aventures.

Apprenez-moi d'abord quelles sont celles qui s'approchent de nous.

Vous voyez, me dit l'Abbé, Jules-Cesar & Ciceron. Ces deux hommes n'ont dans la tête, que leur Ville de Rome & leur République, dont l'un a été le soutien, & l'autre le destructeur. Ecoutez-les ; je gage que c'est actuellement ce qui fait la matière de leur entretien. En effet, voici ce que Jules-Cesar disoit à Ciceron, au moment où nous les abordâmes.

JULES-CESAR.

Que vous servit-il, grand défenseur de la République, de mettre tout en œuvre, pour la conserver ? Vous fûtes la dupe de mon Successeur ; & malgré votre zèle pour la liberté, vous n'avez pas terminé vos jours, d'une maniere plus douce que moi. Le Ciel est juste, Ciceron ; vous trempâtes sourdement dans le complot de mes assassins ; mais Antoine a bien sçû me venger, & vous pérites, comme tous les autres Conjurés.

CICERON.

En défendant la liberté, j'ai fait mon

devoir; & je ne pouvois trop haïr ceux, qui vouloient l'opprimer. Vous fûtes la victime de votre ambition, & moi, celle de mon zèle à m'opposer aux ambitieux.

JULES-CESAR.

Ce n'est pas précisément, pour avoir soutenu avec tant de chaleur les intérêts de la liberté, que vous fîtes cette fin tragique; mais c'est pour avoir déclamé à outrance, contre un ennemi puissant, qui avec de grands défauts, n'étoit pas dépourvû d'excellentes qualités. Vos Philippiques sont belles; mais il valoit mieux ceder au tems, qu'à la démangeaison d'étaler votre éloquence, pour satisfaire votre haine particuliere, par ces brillantes injures, dont vous faisiez retentir le Senat. L'éxemple de Démosthène auroit dû vous rendre plus circonspect.

CICERON.

Quoi, devois-je appréhender la mort, & étouffer par une lâche dissimulation, les mouvemens que je sentois à la vûe de tant de crimes triomphans?

JULES-CESAR.

Mais de mon vivant, vous sçaviez bien dissimuler ! Par combien d'éloges flatteurs n'avez-vous pas encensé ma fortune ? Et après ma mort, de quelles invectives n'avez-vous pas flétri ma mémoire ?

CICERON.

J'en conviens ; mais vous étiés tout puissant. Il falloit s'accommoder au tems. Antoine, quand je m'éforçois de le rendre odieux, & que je mettois ses vices dans un si grand jour, n'étoit pas si à craindre. Et quand je vous élevois si fort dans les assemblées, c'étoit pour sauver mes meilleurs amis, que vous vous croyiez en droit de punir. Enfin, c'étoit moins pour vous louer du peu de bien que vous faisiez, que pour empêcher le mal que vous pouviez faire.

JULES-CESAR.

Vous ne dites pas aussi, que c'étoit pour conserver votre crédit, & pour vous maintenir dans l'autorité, dont

vous étiez si jaloux. Toujours suis-je venu à bout de mes desseins malgré Pompée, malgré vous & le Senat. Au lieu que tous les ressorts de votre politique, toutes vos machines, votre éloquence, votre autorité, n'ont pû ébranler les fondemens, que j'avois jettés du despotisme. Bien plus, malgré votre expérience, votre grand âge, & votre sagesse, vous ne pûtes démêler les vûes du jeune Octavius, que vous défendites opiniâtrement contre les défiances du Sénat, comme le séul capable de soutenir la liberté expirante, & de s'opposer aux ennemis de la République. Il vous avoit enchanté, par sa souplesse & ses louanges; il sçavoit bien votre foible; & le plaisir d'être flatté, & de vous venger de son concurrent, vous aveugla dans les intérêts les plus pressans de votre patrie, que je ne crains point de dire, que vous sacrifiâtes à l'amour des louanges, à votre ambition, & à la haine, que vous portiés à Antoine. Quelle énorme bévûe pour un vieillard si routiné dans le Gouvernement, & qui avoit autrefois ruiné les desseins d'un

ambitieux, qui en vouloit déja à la République.

CICERON.

Ah! vous conviendrez du moins de mon désintéressement, & de la pureté de mes vûes, dans la fameuse affaire de Catilina.

JULES-CESAR.

Je ne suis pas assez injuste, pour vous refuser en cela ce qui vous est dû. Mais convenez, que si c'est là le plus glorieux endroit de votre vie, c'est aussi de quoi vous vous êtes toujours bien prévalu. Jamais foiblesse n'a égalé la vôtre, à exiger le prix de ce bienfait. Vous appréhendiez bien l'ingratitude; en toutes les occasions éclatantes, vous avez bien sçû relever le mérite de cette action. Si on ne vous louoit avec excès, vous regarderiez les louanges, comme suspectes d'envie ou de malignité. Croyez-moi; la modestie vous auroit fait plus d'honneur, & auroit donné toute autre idée de votre vertu. Mais vous aviez fait pour lors un effort sur vous-même; vous

vous étiez surpassé. On sçait la foiblesse & le découragement où vous jetta Clodius, quand il vous fit exiler. Car vous n'avez pas toujours eû tant de cœur ; & vous n'osâtes pas profiter de la bonne volonté des jeunes Romains, vos disciples, qui vous offroient leurs armes & leurs services. La timidité fut toujours votre grand foible. Rappellez-vous encore le discours, que vous prononçâtes pour Milon, où la vûe des gens armés, qui vous environnoient, affoiblit tellement votre action, que vous rendîtes inutile la plus belle de vos Piéces.

CICERON.

Encore ne seroit-ce qu'un léger défaut, commun presque à tous les gens de Lettres. Mais qui peut excuser en vous cet orgueil & cette excessive ambition, qui vous fit marcher, enseignes déployées, contre vos propres citoyens, déchirer les entrailles de votre patrie, pour vous rendre maître de l'Empire, & mettre aux fers un peuple libre par excellence ? Quelle barbare manie, après avoir flétri votre jeunesse de cri-

mes infâmes, d'abolir les loix les plus sacrées de la République ; & de vouloir opiniâtrément maîtriser les plus grands & les plus vertueux hommes du monde, qui étoient plus dignes de commander que vous ! Quelle vanité, d'affecter sourdement le Sceptre & le Diadême ; & quelle hypocrisie, de se faire un mérite auprès du peuple, du refus forcé de ces titres ! Allez, Cesar, quoiqu'on dise de votre courage, & de vos victoires, les plus sensés sçauront toujours bien apprécier vos vertus, & à tenir la balance juste, vous ne serez toujours qu'un usurpateur & un Tyran.

JULES-CESAR.

Et qui peut assurer, qu'avec votre prétendu désintéressement, & votre zèle pour la liberté, vous n'eussiez pas vous-même tenté la fortune, si vous en eussiez eû les moyens & le courage ? Encore un coup, vous aimiez à gouverner, mais vous étiez foible & timide, & ne pouvant briller par les armes, vous prîtes pour vous faire un nom, des moyens moins dangereux & plus aisés.

CICERON.

Quoique vous puissiez dire, j'ai toujours montré, que je craignois peu la mort; & la fermeté avec laquelle je l'ai subie, réfute assez vos injustes reproches.

JULES-CESAR.

Mais vous la fuyiez cette mort; combien de détours ne fîtes-vous pas, pour esquiver le coup, qui vous menaçoit, & mettre en défaut les émissaires d'Antoine? Quand vous vîtes, que vous ne pouviez plus échapper, vous fîtes bonne contenance, & vous couvrîtes vos regrets d'une générosité apparente, qui vous fit honneur. Pour moi, je terminai mes jours aussi glorieusement, que j'avois vêcu. Ni les songes de ma femme, ni la frayeur des augures, ni des avis secrets ne purent m'empêcher d'aller au Senat, vous le sçavez. Cependant je conviens, que vous aviez du mérite, & de grands talens pour les affaires; de l'éloquence, de la bonne foi, & une forte passion pour la gloire. Mais toutes les vertus humaines ont leur mauvais côté.

Je vous passe moi-même condamnation sur bien des articles. J'ai abusé de mon courage & de ma puissance ; mais Rome ne pouvoit plus se passer d'un Maître. Vivons de bonne intelligence, maintenant que nous n'avons plus d'intérêt à démêler. Allons trouver Pompée, Brutus & Antoine. Ne parlons plus de nos querelles, & dédommageons-nous ici dans une paix profonde, des passions tumultueuses, dont nous fûmes le jouet sur la terre.

Je vous avouerai, Madame, que, malgré l'envie, que j'avois témoignée d'entendre converser ensemble ces deux Ombres célébres, leur entretien, auquel je ne prenois pas grand intérêt, commençoit à m'ennuyer, & que je fus charmé d'en voir arriver la fin. Je prends peu de part, dis-je à l'Abbé des Fontaines, aux affaires de Rome. J'en prends davantage aux Brochures, que je vous présente ; & en voici une d'abord, dont je vous prie de me faire l'extrait en beau. L'Auteur est donc de vos amis, répliqua l'Abbé ? Non, répondis-je ; je n'ai pas l'honneur de le connoître. C'est donc un homme puissant, reprit-il ? Vous me faites là, lui

dis-je, des questions qui m'embarassent. J'aurai tout aussitôt fait de vous le nommer. C'est M. Duclos, de l'Académie Françoise, l'Auteur des Confessions du Comte de ***. d'Acajou, de l'Histoire de Louis XI. & des *Considérations sur les mœurs de ce siècle.* L'Ouvrage doit être excellent, dit l'Abbé des Fontaines; car un homme de ce mérite ne peut rien faire de mauvais, ni même de médiocre. Le titre d'abord m'en paroît intéressant. *Mémoires pour servir à l'Histoire des mœurs du dix-huitiéme siècle.* Voici donc de quelle maniere j'aurois fait l'extrait de ce Livre, si j'avois eû à l'annoncer dans mes Feuilles. Mon Préambule, ou mon Exorde, car remarquez, que l'extrait d'un Livre doit être un véritable discours sur le Livre même dont on parle, & qu'il lui faut toujours un Exorde. Le mien, dans cette occasion, auroit roulé sur le mérite de l'Auteur, & en peu de mots, j'aurois fait le caractère des Ouvrages différens, qu'il a donnés au Public. De là je me serois jetté sur les mœurs du siècle précédent, dont j'aurois fait la comparaison avec celui-ci; j'aurois parlé ensuite du fond du Roman.

Vous auriez pû aussi, lui dis-je, apprendre à vos Lecteurs, que ce Livre, avec celui des *Considérations sur les mœurs*, qui avoit paru quelques mois auparavant, devoient ne faire qu'un seul & même Ouvrage dans leur origine. Mais des amis de l'Auteur lui ont conseillé de le partager en deux; que l'un formeroit un recueil de pensées détachées sur divers sujets; & que de l'autre on feroit un Roman agréable & instructif. M Duclos a suivi ce conseil; il a tiré de son Roman, les pensées, les réflexions, les maximes, les caractères & les peintures de mœurs, qui s'y trouvoient répandues de côtés & d'autres; il a réuni tout cela sous différens titres, & il en a fait un Livre, dans le goût de celui de Labruyere, auquel il a donné le titre de *Considérations sur les mœurs de ce siècle*.

Mais, reprit l'Abbé des Fontaines, qui parcouroit des yeux les deux parties du Roman; il ne me paroît pas, que l'Auteur ait si fort dégarni son Ouvrage de pensées & de sentences; à toutes les pages où je jette la vûe, j'en trouve encore un assez bon nombre. Ecoutez-moi, je vais ouvrir le Livre

au hazard, & vous verrez, si tous les endroits, sur lesquels je tomberai, ne présentent pas quelques maximes. L'Abbé lût en effet, & voici les pensées différentes que le hazard lui offrit.

» L'innocence a des scrupules ; les » premieres fautes donnent des re- » mords ; les dernieres les font per- » dre, & l'on ne sçauroit trop tôt s'ef- » frayer.

» L'empire, que le respect d'un A- » mant délicat donne à une femme ver- » tueuse ; va jusqu'à lui soumettre les » transports de l'amour.

» Il faut qu'il y ait long-tems, qu'on » ait abandonné la vertu, avant que de » parler la langue du vice.

« Les autres passions vivent de leur » propre substance. l'Amour a besoin » d'un peu de contradiction, qui lui as- » socie l'amour-propre, pour le soutenir.

» On devroit dire aux Amans, qui » se déclarent publiquement, faites » provision de vertus, pour remplacer » l'amour.

» Aimer, c'est de l'amitié ; dé- » sirer la jouissance d'un objet, c'est » de l'amour. Désirer cet objet exclu- » sivement à toute autre, c'est passion.

» Le premier sentiment est toujours un
» bien ; le second n'est qu'un appétit
» du plaisir ; & le troisiéme étant le
» plus vif, augmente le plaisir & pré-
» pare les peines.

» Jouissons toujours d'un bien, com-
» me s'il ne devoit jamais finir ; & sça-
» chons le perdre, comme n'y ayant au-
» cun droit.

» Quand la tête des femmes se prend,
» elles font toutes les avances, comme
» si ce n'étoit rien. La fantaisie est-elle
» passée ? elles s'en défendent, comme
» si c'étoit quelque chose.

» Un homme à la mode conserve sa
» célébrité, & confirme quelquefois ses
» droits dans un âge, où il devroit les
» perdre.. Après avoir cessé de plaire, il
» est encore long tems capable de sé-
» duire. Il semble au contraire que la
» célébrité d'une femme double son
» âge. On s'ennuye de certaines beau-
» tés, moins parce qu'il y a long-tems
» qu'on en parle, que parce qu'on en
» a beaucoup parlé ? Il y en a parmi
» celles-là, qui s'attireroient une atten-
» tion marquée, si elles ne faisoient
» que de paroître, sans être plus jeu-
» nes, qu'elles ne le sont. Le Public
» traite assez les femmes comme les

» ſpectacles, qui ſont courus ou déſer-
» tés.

» Si nous ne jugions qu'après nous-
» mêmes, nous nous rendrions une juſ-
» tice aſſez exacte ; & nous nous eſti-
» mons plus par l'opinion d'autrui, que
» par notre propre ſentiment.

» Les Amans n'ont pas toujours
» quelque choſe à ſe dire, mais ils
» ont toujours à ſe parler.

» On nous vante la vertu, & on
» nous la préſente ſous un aſpect rebu-
» tant ; on veut nous dégouter des plai-
» ſirs, & c'eſt l'unique deſir que la Na-
» ture inſpire.

Je n'ai encore parcouru que la premiere partie de ce Roman, continua l'Abbé des Fontaines, & vous voyez qu'à chaque ouverture du Livre la narration eſt interrompue par quelques ingénieuſes réflexions. Ce n'eſt pas, que je les déſaprouve ; on pardonne certainement à un Ecrivain, d'interrompre ſon Lecteur d'une maniere auſſi agréable. Les faits les mieux racontés ne feroient pas autant de plaiſir, que cette multitude de penſées ſententieuſes, dont l'ame ſe nourrit, pour ainſi dire, & que l'eſprit ſavoure avec une eſpèce de délectation.

Pour faire un extrait avantageux d'un Livre comme celui-ci, il faut commencer par distinguer la partie philosophique de celle du Roman, & donner le précis de ce qu'il y a dans l'une & dans l'autre de plus neuf & de plus intéressant. Je vois d'abord, que le Héros de ces avantures se nomme .... mais non, je me trompe, il ne se nomme pas; c'est lui-même, qui nous fait l'histoire de sa vie; & j'ai beau feuilleter cet Ouvrage, je ne trouve nulle part comment il s'appelle. Cela va m'embarrasser; car comment éviter la confusion qu'apporte naturellement avec lui, un homme que l'on ne nomme pas. Mais je sçaurai bien me tirer de ce mauvais pas, & de ma pleine autorité, je vais le baptiser le Marquis de ***. Or ce Marquis étoit un homme de condition, riche, jeune & beau, & qui avoit par conséquent toutes les dispositions à devenir un fat. Il le fut d'abord, & comme l'amour est la premiere occupation de la jeunesse, c'est en amour aussi, qu'il en donna les premieres preuves. Il fut homme à bonnes fortunes; jugez quel verni cela devoit ajoûter à ses talens naturels; mais

prenons-le dans le tems, où il n'étoit pas encore gâté par le mauvais exemple, c'est-à-dire, dans cet état de timidité, où sont ordinairement les jeunes gens, lorsqu'ils commencent à entrer dans le monde.

Vous voyez, Madame, que l'Abbé des Fontaines ne lisoit pas de suite le Livre qu'il avoit à la main; il alloit du milieu à la fin, & de la fin au commencement. C'est ainsi que nous lisons, nous autres gens d'esprit, me dit-il; & dans trois tours de main, nous sçavons tout ce qu'un Livre renferme. Nous en devinons les trois quarts; un mot nous fait entendre toute une page, & quatre pages, tout le Livre. Revenons au Marquis. Sa premiere Inclination fut la Comtesse de Canaples. Il ne m'est pas difficile de vous faire connoître cette femme, car je tiens justement lendroit où M. Duclois fait son caractère. » Belle & » bien faite, elle avoit l'esprit sage, & » le cœur tendre. Mais son caractère » sérieux, jusqu'à la mélancolie, & un » maintien froid & réservé la faisoient » passer pour insensible. Peu répandue, » elle ne vivoit guère que dans son

» domestique, avec un mari d'un âge » assez avancé, qui remplaçoit les » agrémens qu'il n'avoit plus, par » mille attentions pour elle, & pour » qui elle avoit de l'amitié & du res- » pect. » Le Comte de Canaples, ce mari respectable, étoit le parent du pere de notre Marquis; le jeune homme lui avoit été recommandé, & la Comtesse eut pour lui d'abord toute l'amitié, qu'on a pour un parent aimable, & ensuite un attachement plus tendre, que la parenté ne l'exige; mais elle étoit sage & vertueuse, & le Marquis de ***. fut obligé d'aller joindre son Régiment, sans rien obtenir de sa parente.

Il arriva dans le lieu de sa Garnison, le cœur plein d'amour, & pénétré de douleur; c'est qu'il n'avoit pas encore pris le ton & les airs de son état; il apprit à aimer en Officier; & à son retour de l'Armée, il pouvoit donner aux autres des leçons, de ce qu'il avoit ignoré en y arrivant. Ajoutez à cela une fatuité sans exemple, qu'il avoit prise, je ne sçai où, & qui pouvoit faire dire de lui, comme du Marquis de Lorgnac dans *la Comtesse d'orgueil*:

Jamais on ne fut *fat*, si métodiquement.
Comme il est de naissance, & fort riche, il croit être
L'homme le plus parfait, qu'on ait encore vû naître;
Et dans cette folie, il est persuadé,
Qu'on meurt d'amour pour lui, dès qu'on l'a regardé.
Aussi fait-il le beau, le plaisant, l'agréable;
Vain, s'il en fut jamais, &c.

Vous m'entendez citer des Vers, continua l'Abbé; & c'est ce que doit faire souvent un faiseur de Feuilles, pour se donner l'air d'un homme, qui sçait tous nos Poëtes par cœur. Il n'est pas nécessaire de les avoir lûs beaucoup, pour les citer à propos. Rien n'est plus aisé, que de faire naître l'occasion d'en rapporter quelques tirades. De quelque nature que soit l'Ouvrage dont on rend compte, il n'y a point de beau morceau de Poësie, qui ne puisse y être amené tout naturellement. Je vais vous en donner une preuve, sans sortir de mon sujet. Je tiens en main le Livre de M. Duclos, & j'y lis la pensée suivante: » Un Amant plaît aux » femmes, sans autre raison, que de

» s'être présenté le premier, & il est » bientôt quitté pour un second, qui » n'a d'autre mérite, que d'être venu » le dernier. » Cette espéce de Satyre contre les femmes, ne vous rappelle-t'elle pas le caractère d'une inconstante, que j'ai lû autrefois dans *Mélite*, Piéce de Corneille. Prenez cette Comédie, parcourez-la, vous y trouverez les Vers suivans.

Ne t'inquiéte point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée;
Et rend à plaindre ceux, qui, flattant ses beautés,
Ont assez de malheur, pour en être écoutés.
Damon lui plût jadis, Aristandre & Géronte,
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux son compte;
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours;
Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours;
Et peut-être déja, tant elle aime le change,
Quelqu'autre nouveauté le supplante & nous venge.

On n'est pas faché de lire de tems en tems dans les Feuilles, quelques beaux endroits de nos meilleurs Poë-

tes, ſurtout s'ils ſont cités à propos, & qu'ils paroiſſent venir comme d'eux-mêmes, ſans être trop recherchés. Je conſeillerois donc à ceux qui ſe deſtinent à ce genre d'écrire, de ſe faire une eſpéce de catalogue alphabétique de tous les ſujets de galanterie, de morale ou autres, qui ont été traités en Vers; afin, qu'à l'occaſion de ce qui ſe préſente à eux, dans l'Ouvrage dont ils parlent, ils ayent ſur le champ une petite Piéce de Poëſie à préſenter à leurs Lecteurs. Ceux-ci en admireront l'heureuſe application, & la mémoire prodicieuſe de l'Auteur, dont ils ne connoîtront pas l'artifice; puiſque ſans ſçavoir par cœur un ſeul Vers, on ſera en état, par le moyen de ce catalogue, de faire les citations les plus heureuſes. C'eſt avec un ſecours à peu près ſemblable, que je me donnois un air d'érudition, qui ne me coûtoit rien à acquérir. J'avois chez moi un certain gros *in-folio* appellé *Polyanthea.* Ce Livre eſt une ſorte de Dictionnaire Latin, où l'on trouve la définition de chaque mot qui y eſt renfermé; les Vers des anciens Poetes qui y ont rapport, les penſées, les maximes, & les

traits historiques tirés des Auteurs sacrés & prophanes, qui ont parlé de la chose, que ce mot représente. Quand, par exemple, j'avois à rendre compte d'un Ouvrage, qui traitoit des femmes, je cherchois l'article *mulier*; & là je voyois tout ce que l'Ecriture, les Peres, les Philosophes, les Poëtes & les Historiens, ont dit de bien & de mal sur les personnes du sexe. Je choisissois le trait qui avoit le plus de rapport avec les endroits que je rapportois; & je confirmois, ou je combattois le sentiment de l'Auteur, par l'autorité de S. Basile, d'Epictete, de Juvenal, de Justin, & des Ecrivains les plus célébres de l'Antiquité. Aussi mes Feuilles passoient-elles pour être très-sçavantes; & cette science, comme vous voyez, je l'acquérois à très-peu de frais. Au reste, n'allez pas redire tout ce que je vous raconte de mes petites ruses; premierement vous diminueriés l'estime, qu'on vouloit bien faire de moi, & de ma prétendue érudition. En second lieu, vous pourriez nuire beaucoup à ceux qui son engagés dans la même carrière, & qui probablement ont recours au même artifice.

fice. Laissez-les jouir de la réputation de Sçavants ; je conviens qu'ils ne la méritent pas ; mais dans le fond elle ne fait tort à personne. D'ailleurs, qu'importe que ce soit dans leur tête, ou dans un Livre qu'ils prennent les différens traits qu'ils citent dans leurs Ouvrages, pourvû que ces traits soient bien placés, & qu'ils donnent du prix à la Feuille. Mais tout ceci m'a fait perdre la suite de mon extrait : où en étois-je, lorsque j'ai entamé cette matiere. Avois-je déja ramené mon Marquis de l'Armée ?

Oui, lui dis-je, & il en étoit revenu avec toutes les façons d'un petit Maître. Que fit-il, quand il fut de retour à Paris ? De quelle maniere se comporta-t'il avec Madame de Canaples sa parente, avec laquelle il avoit toujours été si respectueux avant son départ ?

Attendez, répondit l'Abbé, je vais vous le dire, laissez-moi chercher l'endroit où je l'ai quitté. Le voici justement. Le Marquis se présenta chez la Comtesse avec un air plus dégagé ; mais soit qu'elle prît avec lui un maintien imposant ; soit qu'il ne pût perdre

l'habitude de la respecter, il ne pût chercher à sortir du respect, sans se trouver dans une contrainte, qui produisoit le même effet.

Il y en a qui pensent, que le respect envers une femme avec laquelle on peut être familier, sans sortir des bornes de la bienséance, est la preuve la plus convainquante d'un grand amour. Il paroît que c'est là le sentiment de M. Duclos, qui rend son Marquis toujours plus amoureux de Madame de Canaples, & toujours plus respectueux en sa présence. Pour moi, je croirois avec Thomas Corneille,

Que le respect n'est point un tyran si sévère :
Ou, si on en reçoit quelque ordre de se taire,
On l'observe d'un air si chagrin, si contraint,
Qu'en montrant ce qu'on souffre, on fait voir ce qu'on craint.
La raison par l'Amour est bientôt affoiblie ;
Auprès de ce qu'on aime, on s'égare, on s'oublie ;
Au défaut de la bouche, une tendre langueur,
Fait lire dans les yeux le désordre du cœur :
Et l'on ne peut penser, quand un beau feu l'anime,

Qu'un soupir indiscret passe pour un grand crime.

Le Marquis, qui vouloit être petit Maître à toute force, & qui n'osoit le paroître avec Madame de Canaples, prit le parti de l'aimer respectueusement, & d'aller faire le fat avec d'autres femmes. En voici quelques-unes de celles, qui lui passerent par les mains successivement.

La premiere fut la Marquise de Retel. Sa figure étoit piquante, & l'on ne pouvoit guère avoir plus d'esprit & moins de mœurs; plus de mépris pour les bienséances, quoiqu'elle ne manquat pas d'ailleurs de probité. Personne n'a jamais eu dans le vice autant de candeur, qu'elle en avoit.

Sa seconde fut Madame de Climal. Elle étoit extrêmement sensible, fort portée à l'amour, mais très-jalouse de sa réputation; & elle ne se rendit qu'à l'estime que notre Marquis eût l'art de lui inspirer.

La troisiéme fut Madame de Saint-Fal. C'étoit une de ces femmes distinguées entre celles que l'on connoît sous le nom d'intriguantes.

La quatriéme fut Madame de Saintré; mais il fallut avoir plus de ménagement avec celle-ci qu'avec les autres; car elle étoit assez modeste, ou assez fiere, pour ne vouloir pas que son nom servit à orner une liste. Madame de Saintré étoit une jeune veuve, qui par son rang, sa fortune & son goût, rassembloit chez elle l'élite de la meilleure compagnie.

La cinquiéme fut la Comtesse de Vergi; elle étoit alors l'objet de l'attention, par la figure & les graces, & par les avantages de la naissance & du rang. Elle êtoit du petit nombre de celles qu'on cite, lorsque, pour prouver qu'une promenade a été belle, un spectacle orné, & une fête brillante, on ajoute, Madame une telle y étoit.

La sixiéme fut Madame de Remicourt; une figure piquante, le caractère impétueux, le cœur droit, l'esprit vif, & l'imagination bouillante, telle étoit cette femme.

Ce sont les caractères différens de toutes ces Maîtresses, les conversations que le Marquis de *** eut avec elles, leurs brouilleries, leurs racommodemens, leurs ruptures, & les ré-

flexions particuliéres que tout cela occasionne, qui font la matiere de la plus grande partie de ce Roman. L'Auteur finit par ramener son Marquis chez Madame de Canaples, dont il lui fait épouser la parente, appellée Mlle de Foix.

Ce n'est point ici un Roman d'action & d'avanture; tout se passe presque en réflexions & en propos. Les Acteurs pensent plus qu'ils n'agissent, ou plutôt, on ne les fait agir, que pour avoir occasion de rapporter toutes les belles choses qu'ils ont dites, & qu'ils ont pensées. J'en ai déja cité quelques-unes; en voici d'autres, par lesquelles je finirai mon extrait.

» On n'est pas jaloux à la Cour com-
» me à la Ville; la jalousie n'est plus
» qu'un ridicule Bourgeois; & l'on
» trouve des Bourgeois assez raisonna-
» bles, assez policés, ou assez fats, pour
» n'être pas jaloux.

» Il est contre l'honneur de chercher
» à plaire à une femme estimable, dont
» on n'est pas violemment épris. Il y
» en a telle, qui résisteroit à son pen-
» chant, qui même triompheroit d'une
» passion, si on ne l'avoit pas mise en

» droit de se flatter d'en inspirer une
» pareille ; & il y a des femmes per-
» dues, qui n'auroient jamais eu qu'une
» passion, si elles l'eussent ressentie
» pour un honnête homme.

» Une foiblesse d'éclat, pour une
» Bourgeoise, & une lâcheté pour un
» Militaire, sont de ces choses dont
» on ne se reléve point ; au lieu que la
» galanterie n'est souvent dans un rang
» plus élevé, que le présage de la dévo-
» tion, & de la considération qui la
» suit.

» Un simple particulier est-il trahi
» par sa femme ? Le voilà deshonoré,
» c'est-à-dire ridicule ; car en France,
» c'est presque la même chose. Pour-
» quoi ? C'est que s'étant marié à son
» goût, il est au moins taxé d'avoir fait
» un mauvais choix. Il n'en est pas de
» même des gens d'une certaine fa-
» çon, dont les mariages sont des es-
» péces de traités faits sur les conve-
» nances de la naissance & de la for-
» tune. Voilà pourquoi on ne connoît
» point parmi les Grands cette qualifi-
» cation burlesque, qu'on donne dans
» la Bourgeoisie à un mari trompé par
» sa femme.

Je ne rapporterai rien de plus de ce Livre; car vous diriez que je le copie, plutôt que je n'en fais l'extrait. C'est encore là une chose, à laquelle un faiseur de Feuilles doit bien prendre garde, de ne pas charger trop ses analyses de citations, de peur qu'on ne dise, qu'il n'y met rien du sien, & qu'il ne remplisse sa Feuille qu'avec les richesses d'autrui. J'avoue que cinq ou six pages de guillemets font une grande avance, & qu'ils épargnent pour le moins une journée de travail. Il y a des jours où un Auteur périodique est bien aise de se réjouir avec ses amis; il faut pourtant que le Journal paroisse au tems marqué; que fait-il donc, pour satisfaire également à ses engagemens envers le Public & à ses plaisirs? Il transcrit au plus vîte une longue tirade de l'Ouvrage dont il rend compte; cela bouche un trou, & cette petite manœuvre répétée trois ou quatre fois dans chaque cahier de ses Feuilles, lui laisse tous les mois sept ou huit jours de bons pour se divertir.

Vous m'aviez promis, dis-je alors à l'Abbé des Fontaines, que vous m'apprendriez l'art de bien faire les Feuil-

les. Mais ce que vous venez de dire ici apprend seulement comment on les fait mal. Et qu'est-il nécessaire, qu'un Ecrivain périodique se divertisse ? Il doit se contenter de divertir les autres. Sçachez, reprit-il, qu'il ne faut pas qu'un homme de Lettres vive comme un esclave, & qu'il vaut mieux qu'il se néglige de tems en tems, que de faire toujours bien aux dépens de sa liberté, de ses amusemens & de ses plaisirs. On seroit bien à plaindre, si pour instruire & récréer le Public, on se réduisoit dans une espéce de captivité. Un travail continuel n'est que pour les forçats ; & dans la République des Lettres, il ne doit point y avoir de galères. Il doit donc être permis de se relâcher de tems en tems, non pas pour l'avantage & la perfection de la Feuille, mais pour l'agrément & la satisfaction de celui qui la fait. Mais nous allons encore être interrompus, & je ne pourrai pas si-tôt faire l'examen des autres Brochures, que vous avez apportés avec vous ; je vois venir à nous des Ombres de distinction, avec lesquelles j'imagine que vous serez bien aise de vous entretenir.

C'eſt Henri VIII. Roi d'Angleterre, & le fameux Marc-Antoine. Ils ne ſont jamais enſemble, ſans parler de leurs anciennes amours. Ecoutons-les, lui dis-je, les converſations qui roulent ſur cette matiere, ſont ordinairement intéreſſantes. Je m'approchai donc, pour les mieux entendre, & quand je fus auprès d'elles, Antoine diſoit à Henri : non, je ne me conſolerai jamais, d'avoir perdu l'Empire Romain pour une ingrate.

HENRI.

Et moi, devois-je ruiner la Religion de mon pays pour une infidéle ? Je fus comme vous le jouet d'une folle paſſion. Je ſacrifiai tout à mon penchant. Jamais Prince ne marqua tant de foibleſſe ; mais j'en ſuis aſſez puni, par la honte & les remords qui me déchirent. Je vous cherchois, pour trouver quelque conſolation dans votre entretien. C'eſt une eſpéce de ſoulagement pour des malheureux, dont l'infortune a quelque rapport. J'étois Roi des Iſles Britanniques, qui faiſoient autrefois partie de votre Empire ; mon pays profeſſoit la ſaine & véritable Religion ;

je ruinai ses maximes, après les avoir hautement protégées; je répudiai la Reine, ma légitime épouse, sur un léger prétexte; je persécutai cruellement mes plus sages & mes plus zélés Sujets; & tout cela, pour une femme?

ANTOINE.

C'étoit donc une femme d'un grand mérite, & d'une beauté parfaite?

HENRI.

Rien moins que cela. Son visage n'avoit rien de bien séduisant; elle avoit même des défauts monstrueux, six doigts à une main, & je ne sçais quelle tumeur à la gorge, qu'elle cachoit soigneusement avec un voile, qui sembloit ne faire qu'une partie de sa parure. Sa naissance étoit médiocre; & il courroit des bruits sur sa conduite, qui auroient dû m'ouvrir les yeux, si mon aveuglement n'eut été sans remède. Elle avoit été Maîtresse d'un Roi de France; & quand je l'eus épousée, elle employa les moyens les plus odieux, pour me donner un Successeur, craignant que je ne vinsse à

la répudier, si je n'en avois que des filles. Il est vrai, qu'elle m'enchanta par sa résistance; & que n'en ayant pû rien obtenir avant de l'épouser, je crus que ce que l'on publioit d'elle, n'étoit que calomnie. Mais enfin je fus détrompé, & j'eus la triste satisfaction de me venger, en la faisant mourir sur un échaffaut. Mes autres mariages furent tous malheureux. Dès ce tems là, mon Royaume affranchi du frein de la Religion, est tombé dans mille désordres. Elisabeth ma fille, qui régna après moi, fit trancher la tête à la Reine d'Ecosse sa cousine, par la plus barbare politique. Un scélérat hypocrite, fourbe, heureux & hardi, fit condamner à la même peine, par un monstrueux Arrêt du Parlement Charles I, mon légitime Successeur; le peuple est toujours prêt à remuer, la division régne dans les différens ordres de l'Etat; la Religion n'y est plus qu'un phantôme à plusieurs têtes; voyez, si vous avez autant à vous plaindre de Cléopâtre, que moi d'Anne de Boulen.

ANTOINE.

A proprement parler, ce n'est pas à ces femmes, que nous devons imputer nos malheurs, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Ces femmes faisoient leur rôle. Elles sont depuis long-tems en possession d'employer leurs charmes, pour séduire les hommes. Anne de Boulen étoit maîtresse de ses faveurs, comme toutes les autres. Si elle vous les refusa constamment, c'est qu'elle aspiroit au Trône. Après tout, nous aurions dû nous défier de leurs attraits, & tenir bon contre leurs artifices. Notre foiblesse n'est pas excusable. Vous aimiez une femme dont la conduite vous étoit extrêmement suspecte; & vous couronnâtes sa résistance, vertu de quelques mois, ou plutôt, phantôme de vertu, dont elle se dédommageoit peut-être entre les bras de quelque autre.

HENRI.

Vous devinez juste: car un de mes Officiers voulut me tirer d'erreur, &

me dit, qu'il me rendroit, si je voulois y consentir, témoin des faveurs qu'il en recevoit. Mais je le chassai de ma présence, comme un imposteur.

ANTOINE.

Les Princes ne veulent pas qu'on les contrarie dans leurs passions. C'est souvent un crime de vouloir leur être utile. Cependant, c'étoit un coup à vous guérir.

HENRI.

J'en doute fort. Les femmes ont bien des ressources. Quelques larmes, quelques soupirs vous ont bientôt désarmé. Les excuses les plus frivoles empruntent une force invincible, des beaux yeux qui vous captivent.

ANTOINE.

Il n'est que trop vrai; & j'en suis moi-même un grand exemple. Je me croyois adoré de Cléopâtre; cependant un certain Dellius, homme d'esprit, partagea avec moi ses faveurs, & fut même le plus aimé. Je fus trompé par la femme du monde, qui auroit moins

dû le faire; pour qui, comme vous, j'avois répudié une épouse d'un mérite infini, & dont j'étois tendrement aimé; pour qui je m'étois brouillé avec ma patrie; & à qui enfin, je sacrifiai l'empire du monde. Cette infidélité auroit dû rallentir ma passion; je l'aimai néanmoins comme auparavant; une belle femme n'a jamais tort. Elle régna toujours depuis sur mon cœur, avec autant d'empire que jamais. A vous dire vrai, Cléopâtre étoit parfaitement belle; elle enchantoit, elle possedoit l'art suprême de réveiller une passion assoupie. Elle faisoit valoir tous ses avantages, & ne laissoit aucun de ses charmes inutiles. Cependant Octavia ne lui cédoit guére en béauté. Sa vertu, sa tendresse constante & désintéressée, m'offroient des plaisirs purs & sans allarmes, si j'eusse été capable d'en connoître le prix; j'étois presque sûr de l'Empire Romain, si Cléopâtre ne m'eut tenu enchaîné. Vous sçavez sans doute la fameuse Bataille, qui décida la querelle entre moi & mon Rival. J'avois toutes les forces de l'Orient, & plus de valeur qu'Octavius. Le signal est donné, le combat com-

mence; mes Soldats se battent courageusement; mais tout à coup, Cléopâtre qui m'accompagnoit, pour mon malheur, prend la fuite avec ses Galères; & moi, Dieux! quel affreux souvenir, j'abandonne mes Soldats & la Victoire, pour suivre cette Reine, qui me trahissoit. Depuis ce tems là, je traînai dans l'Egypte les restes d'une vie languissante & deshonorée; & je ne goûtois plus, dans les bras de Cléopâtre, que des plaisirs pleins d'amertume. Enfin, sur le bruit qu'elle avoit fait répandre de sa mort, je me perçai le cœur de mon épée, & je descendis dans ces lieux, plein de honte & de désespoir.

HENRI.

Octavius vous vengea; il méprisa les charmes de Cléopâtre, & l'auroit fait servir à son triomphe, si elle ne l'eut prévenu, par une mort volontaire.

ANTOINE.

Foible consolation, pour de si grands malheurs. Non, je ne me pardonnerai jamais les fautes que j'ai faites.

elles me suivent par tout, comme des Furies, & ne me donnent ni relâche ni repos; & les Dieux ne sçauroient me punir plus cruellement, qu'en m'offrant de tems en tems dans ces lieux l'ombre de Cléopâtre : son image me fait maintenant autant d'horreur, qu'elle m'inspiroit autrefois d'amour & de plaisir.

HENRI.

Hélas! je suis comme vous; les impitoyables Eumenides me présentent sans cesse Anne de Boulen, & les maux qu'elle m'a fait faire. Je ne puis me consoler d'un si ridicule amour, & de la honte dont il m'a couvert. Ah! que les hommes devroient bien apprendre par notre exemple, à combattre une passion si funeste & si dangereuse.

Quand l'Abbé des Fontaines vit que la conversation de ces deux Ombres se tournoit au sérieux & au lugubre, allons, dit-il, chercher des sujets plus agréables, ou reprenons le fil de notre entretien; car vous n'êtes pas venu ici pour faire des réflexions morales. Les entretiens sérieux, lui dis-je, ne me

déplaisent pas ; & j'entens volontiers discourir sur les plaisirs & sur leurs effets. Il est vrai, qu'il est à propos quelquefois d'égayer la matiere, & que la bonne façon de traiter les sujets sérieux par eux-mêmes, c'est d'y répandre le plus d'enjouement qu'il est possible. Il ne faut pas toujours prendre le ton de la chose, surtout quand la chose est triste & désagréable. Il y a des passions, dont il ne faut parler, que pour les rendre ridicules ; celles-là doivent se traiter plus légérement.

Une Ombre, qui nous cotoyoit parmi les arbrisseaux, & qui écoutoit ce que nous disions, se joignit à nous. Vous avez raison, me dit-elle, & je vais, si vous voulez, vous montrer un fait au sujet de la passion, qu'on reproche aux gens d'Eglise, de l'avarice qui n'est pas toujours un mal aussi incurable, que la plupart du monde se l'imagine.

Je tâcherai de mettre le moins de sérieux qu'il me sera possible. Ce début nous parut singulier ; mais il est dans mon histoire des personnes, que l'envie de parler insinue dans les conversations, & qui, sans attendre que

le discours tombe sur ce qui les concerne, commencent tout d'un coup une histoire, qui souvent est fort mal amenée. En voici une de ce genre là.

Je m'appelle Philime, nous dit cette Ombre. Je suis de la Basse-Normandie. Ne vous étonnez pas de voir une Ombre Normande dans les Champs Elisées. Ces demeures sont faites pour tout ce qu'il y a d'hommes justes & raisonnables sur toute la terre, & la Normandie, malgré le préjugé, en fournit tout autant, qu'un autre pays du monde. J'étois encore fort jeune, continua-t'il, lorsque ma mere mourut; & mon pere, qui la suivit de fort près, me laissa pour tout héritage, un fort petit bien de campagne, mais de l'éducation suffisamment, pour un enfant de mon état. Je fus remis sous la tutelle de mon oncle, qui étoit un assez honnête Bénéficier, & qui faisoit un fort bon usage, selon la coutume, des revenus de l'Eglise.

C'étoit un réjoui, qui passoit bien son tems;
Des mets exquis & succulens,
Entretenoient sa corpulence:
Il n'y plaignoit pas la dépense.

Sa croupe rebondie, & son triple menton,
De son vaste abdomen le pompeux étalage,
Prouvoient qu'il n'étoit pas toujours en Oraison;
Et que maints rouges bords de ce saint personnage
Arrosoient souvent l'ésophage.
Il croyoit qu'ici-bas, les Elûs du Seigneur
Sont dispensés de l'abstinence;
Et que l'austère pénitence
Ne regarde que le pécheur.

Il ne m'apprit point de Latin; le peu que j'en avois acquis surpassoit de beaucoup, tout ce qu'il en pouvoit sçavoir lui-même. Mais il ne tint pas à lui, qu'il ne me rendit un fort bon compagnon de table. Toutes ses provisions de cave n'étoient pas de cette triste liqueur, que l'on tient de Pomone, & qui ne consolera jamais les habitans du pays, de celle que Bacchus leur refuse. Il avoit de fort bonnes futailles en vin réel, & il y employoit le meilleur de ses revenus. Le cidre étoit pour sa Gouvernante, qui cependant partageoit sa tendresse entre l'une & l'autre liqueur, & donnoit assez

souvent au vin la préférence, du moins le soupçonnoit-on à l'étiquette empourprée de sa face, & à l'exhalaison odorante, qui partoit quelquefois avec bruit du fond de sa poitrine.

On voyoit sur sa trogne éclater cent rubis ;
Bouche large & béante, & lippes, Dieu sçait comme ;
Nez épaté, sourcils roux, cheveux gris ;
Oeil oblique & cavé, qui distilloit la gomme ;
Menton pointu, de longs poils hérissés ;
Trois dents, ou plutôt trois défenses.
Le front parsemé d'éminences ;
Le dos en voute rehaussé,
Et la mine amphibologique,
Qui faisoit qu'on n'osoit malgré son vêtement,
Sur son sexe douteux porter un jugement.
Bref, elle étoit, en tout point, canonique.
Le vis-à-vis & le pendant
De notre bon Ecclésiastique.

Mon oncle, qui, comme tous ses Confreres, avoit des égards aveugles pour cette Intendante générale de son temporel, n'y prenoit pas garde, ou feignoit de ne pas s'en appercevoir.

Pour moi, je n'avois garde d'y trouver à redire ; je sçavois combien il m'étoit important, de ménager ses bonnes graces ; car la faveur de mon oncle dépendoit de la sienne. Elle étoit son conseil, son juge & son oracle. Je m'attachai donc à elle, & je lui fis ma cour avec tout le soin possible, pour me bien mettre dans son esprit. J'y réussis. La vie que je menois chez mon oncle étoit assez douce. Il me regardoit, disoit-il, comme l'appui de sa vieillesse ; & sans consulter mon goût, il me destinoit à l'état Ecclésiastique, & vouloit un jour me faire nommer à son bénéfice, suivant en cela la maxime du siècle, qui est d'une grande ressource pour les familles ;

Et qui fait, que l'on se décharge
Sur un objet chéri, d'un objet onéreux :
Qu'on rend un enfant malheureux,
Pour mettre un autre plus au large.

La Gouvernante cependant me payoit avec usure de mes attentions pour elle, & elle poussoit si loin les bonnes, que si j'eusse eû un peu d'expérience, j'en aurois aisément deviné

le motif. Mais je ne m'en doutois pas, & je regardois ses amitiés, comme un effet de sa complaisance pour mon oncle, & de sa pitié pour un orphelin. Elle avoit environ cinquante ans; toute femme de cet âge ne me paroissoit point suspecte, & je croyois qu'elle ne pouvoit exiger des hommes, tout au plus que du respect. Je me trompois cependant, & je fus bientôt tiré de mon erreur. Roupille, c'etoit le nom de la Gouvernante, vint un matin dans ma chambre, comme je dormois encore, mon oncle étoit à l'Office, & elle saisit le moment, pour me faire une ouverture de cœur, à laquelle je ne m'étois du tout point attendu. Le bruit qu'elle fit en ouvrant la porte, me réveilla. Dès que j'eus ouvert les yeux, je fus bien surpris de voir cette femme assise à côté de mon lit. J'ai tort, me dit-elle, d'interrompre ainsi votre sommeil; une visite si matinale, ne peut être que facheuse. Mais il est certaines choses que l'on peut excuser, & je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre jusqu'à présent de manque d'attention de ma part. Je serois, lui répondis-je, bi

plus ingrat des hommes, si je n'en avois toute la reconnoissance possible ; & mon respect pour vous va jusqu'à un point... Laissez là le respect, interrompit-elle ; agissons entre nous sans façon. Ce n'est pas du respect, que je veux de vous ; de la cordialité, mon ami, c'est tout ce que j'en attens. Vous ne doutez point que je ne vous aime ; mes façons ont dû vous en convaincre, ajouta-t'elle ; & me décochant un regard étincellant, que je pris pour une bluettre bachique ; ah ! j'en suis convaincu, repartis-je ; & je remercie la Providence, de m'avoir fait retrouver en vous une seconde mere, une mere tendre & bienfaisante. Encore un coup, me dit-elle, vous m'offensez avec des termes si respectueux. Je veux que vous me regardiez comme une amie, comme une confidente ; & il n'y a pas une si grande disproportion entre nos âges, pour que vous me refusiez ces titres. Mais là, dites-moi, avez-vous une vocation bien décidée, pour l'état Ecclésiastique ? Ne vous sentez-vous pas dans le cœur quelques dispositions contraires ? Vos yeux me trompent bien, ou vous

avez du penchant à la tendresse : en tout cas, il n'y a pas grand dommage, vous êtes assez fait pour plaire, & je n'en vois guére qui me paroissent plus dignes que vous, d'être bien auprès des femmes.

Quoique je me sentisse déja de l'inclination, pour une fort aimable Demoiselle du voisinage, je ne crus pas devoir faire confidence à Mad. Roupille, de mes feux naissans. Je m'appercevois déja, à la vivacité de son discours, qu'elle auroit voulu se faire une application à elle-même, des dispositions qu'elle me souhaitoit à la tendresse. Je dissimulai, & lui dis en riant, que je ne connoissois point l'Amour, que je ne me sentois point de répugnance pour l'état Ecclésiastique; mais que je ne répondois point de mon cœur pour l'avenir. Je n'en voudrois pas répondre non plus, dit-elle; mais, en tout cas, défiez-vous de la coquetterie des femmes. Celles qui sont trop jeunes, sont ordinairement volages, infidéles, capricieuses. Ce seroit un grand malheur pour vous, si vous donniés les prémices de votre cœur à quelques-unes de ces ébaudrillées,

ſées, qui n'aiment qu'elles-mêmes. Tenez, je vous connois, vous êtes ſimple & ſans art; il vous faudroit une femme raiſonnable; une femme... Là... de ces femmes prudentes, qui ſans être bien jeunes, ſont encore fraîches & ragoutantes; qui ont encore les graces de la jeuneſſe, ſans en avoir l'étourderie. Par exemple, ajoûta-t'elle, en me prenant la main, ſi une femme, telle que moi, vous jugeoit digne de ſon eſtime, qu'en penſeriez-vous? Vous ne dites mot, petit fripon, c'eſt pourtant ce qu'il vous faudroit. Je gage, que vous n'auriez pas ſujet de vous repentir d'un choix ſi raiſonnable. Si j'aimois, je ſens que j'aimerois de la meilleure foi du monde, & que je n'aurois pas la cruauté de....

La voix de mon Oncle, qui ſe fit entendre à la porte, mit fin à ſon diſcours, & à l'embarras où je me trouvois. Elle ſortit, en mettant dans ſes regards les plus vives expreſſions de ce qu'elle ſentoit dans ſon cœur; & dès que je me vis ſeul, je fis toutes les réflexions, que vous pouvez vous imaginer, ſur l'extravagance de cette Amante

surannée. Cependant je compris, que je devois dissimuler, parce qu'il n'y avoit rien, que la vengeance ne suggérât à une vieille débauchée, qui se croyoit l'objet des mépris d'un homme, à qui elle n'a pas eu honte de déclarer sa passion. Je jouai assez bien mon rôle pendant quelque-tems; je la laissois espérer, & je nourrissois, malgré moi, le ridicule amour, que j'avois allumé dans son sein. Mais elle se lassa d'être la dupe de mon artifice, lorsqu'elle trouva sur ma table une Lettre de Mélite; c'est le nom de l'aimable fille que j'aimois. Quoique cette Lettre ne fût pas conçûe dans des termes à faire deviner à Roupille, jusqu'où alloit ma passion pour cette charmante voisine, elle en eut néanmoins un déplaisir extrême; mais comme le Billet étoit sans signature, il ne me fut pas difficile de la dépayser. Je mis cette Lettre, dont les termes étoient vagues, sur le compte d'un de mes amis, que je supposois être en liaison avec une Bourgeoise du Lieu; & je dis à Roupille, qu'il avoit laissé, sans y penser, cet écrit sur ma table. Je prévins cet ami, pour éluder les recher-

ches, & pour dérober à mon oncle la connoissance d'une passion, que je ne croyois pas qu'il dût approuver. Roupille se calma; mais son amour pour moi croissoit tous les jours de plus en plus; & du train qu'il alloit, je me trouvois fort embarrassé, sur le parti que j'avois à prendre. Mon cœur étoit tout occupé de Mélite; mais il n'étoit pas besoin qu'il le fût, pour détester Roupille. Cette femme m'agaçoit sans cesse, & je ne sçavois plus à quoi me résoudre.

Je pestois en secret; & quoi qu'elle pût faire,
Sa flamme ne trouvoit que glace dans mon cœur.
Plus elle tâchoit de me plaire,
(Plus elle m'inspiroit d horreur.)

Enfin elle entra un matin fort brusquement dans ma chambre. L'Amour, ou plutôt la débauche étinceloit dans ses yeux; elle me fit cent reproches sur ma dureté & mon ingratitude; son cœur gros de soupirs, exhala sa passion par des sanglots redoublés & indécens, qui la rendoient un monstre à mes

yeux. Puis passant tout-à-coup des reproches aux emportemens les plus vifs, elle s'approcha de mon lit... Souffrez, Messieurs ; que je tire le rideau sur une scéne, qui vous offenseroit peut-être autant, qu'elle me paroît dégoûtante à moi-même. Figurez-vous Alecton acharnée sur une ame criminelle, le regard en feu, la bouche écumante, la gorge noire & pendante comme deux vieilles outres vuidées. Quels yeux, quel aspect ! J'en frémis d'horreur encore. Je me débarraissai, comme je pûs, de ces carresses infernales, & je me sauvai tout en chemise dans le grenier. Roupille, la rage dans le cœur, descend dans son office ; & mon oncle étant arrivé un moment après, elle lui dit, qu'il nourrissoit un monstre dans sa maison ; que je lui avois voulu faire violence ; & que s'il ne me chassoit pas sur le champ, elle l'alloit quitter pour jamais.

Quoique la figure de cette mégère fut plus que suffisante, pour me justifier dans l'esprit de mon oncle, ses larmes, ses sanglots, & l'ascendant qu'elle s'étoit acquis sur lui, parurent des preuves sans réplique. Il jugea que j'étois

coupable ; il ne voulut point m'entendre, & me congédia, en me disant d'un air indigné, qu'il me défendoit de rentrer jamais dans la maison. Je me retirai, le cœur pénétré de tristesse. Tout autre que moi auroit eû la malice de soupçonner un peu de jalousie dans un procédé si cruel de sa part ; mais il ne pouvoit entrer dans mon esprit, que l'affreuse Roupille cût pû se faire aimer de personne ; & je plaignois l'aveuglement de mon oncle, qui punissoit ainsi mon prétendu crime, sur la déposition d'une femme, qui étoit la seule coupable.

Pressé d'une douleur extrême,
Je me rappellois en moi-même
Le destin d'Hypolite & de Bellerophon,
Qui furent, malgré leur sagesse,
Immolés à la trahison
De deux Roupilles de la Grèce.

J'allai trouver l'ami, à qui j'avois découvert les sentimens de mon cœur pour la belle Mélite. Le récit de ce qui venoit de m'arriver le surprit beaucoup ; mais il me consola, par les offres qu'il me fit d'un logement dans

la maison de son pere, & que j'acceptai volontiers, parce qu'étant dans le dessein de me retirer dans ma petite métairie, j'étois charmé d'avoir cette retraite à la Ville, où je me proposois de venir souvent, pour voir Mélite. Cette aimable fille me consoloit des rigueurs injustes de mon oncle. Elle avoit dissimulé long-tems; mais j'étois enfin parvenu à lui arracher le secret de son cœur, qui se prêtoit volontiers aux tendres sentimens qu'elle m'avoit inspirés.

Le mien ne flotoit plus dans cette incertitude,
Qui fait le tourment de l'Amour,
J'étois déja dans l'habitude
De gouter les douceurs du plus tendre retour.

Nous songions sérieusement à nous unir; mais il y avoit bien des difficultés à surmonter. Elle étoit fille unique d'une vieille veuve nommée Luzine, dont tout le bien consistoit en une assez belle maison, en bijoux, & en argent comptant, que son mari défunt avoit amassé dans le Com-

merce. Ce bien faisoit une dotte assez considérable, pour une fille de l'état de Mélite ; & c'étoit tout ce que je pouvois raisonnablement espérer de plus avantageux. Mais cette mere cruelle, qui n'aimoit que son trésor, ne vouloit point entendre parler de marier sa fille, parce qu'elle ne pouvoit se résoudre à se défaire de son argent, qu'elle idolatroit. Son avarice étoit extrême ; elle ne prenoit de nourriture, qu'autant qu'il lui en falloit, pour l'empêcher de mourir. C'étoit un jeûne continuel dans sa maison. Depuis la mort de son époux elle avoit renvoyé sa servante, & congédié un vieux chat, comme bouches inutiles. Elle se laissoit périr de faim, craignant de périr de misère. Elle restoit fort tard dans les Eglises, sous prétexte de dévotion, pour y dérober avec une éponge l'huile qui brûloit devant les Autels, & dont elle se servoit pour s'éclairer, & pour assaisonner les maigres repas, qu'elle partageoit en grondant avec Mélite. Elle s'enfermoit la nuit avec de gros verroux, & veilloit sans cesse, dans la crainte où elle étoit, qu'on ne lui enlevât son argent. Vous pensez bien,

que Mélite soupiroit après sa délivrance ; & que regardant notre mariage, comme le terme des maux, qu'elle souffroit avec cette cruelle mere, elle ne souhaitoit rien tant, que d'en voir la célébration. Mais à la proposition qu'elle lui en fit faire, cette malheureuse femme se mit dans une colère affreuse ; elle traita sa fille d'ingrate, de dénaturée, qui ne souhaittoit que sa mort, qui vouloit la ruiner, & la sacrifier à sa passion pour moi.

Mélite, toute en pleurs, m'annonça ces tristes nouvelles. Je lui dis tout ce que l'Amour pouvoit me suggérer, pour sa consolation ; mais j'en avois infiniment plus besoin moi-même. Nous résolumes ensemble de prendre patience, avec une protestation mutuelle d'une fidélité inviolable. Elle se retira cependant chez une de ses tantes, qui n'avoit aucune des mauvaises qualités de sa sœur, & qui prenant pitié de cette fille infortunée, lui servit de mere, jusqu'au moment qui nous unit. Cette femme ne désaprouvoit point le goût, que nous avions l'un pour l'autre ; & comme je jouissois de la réputation d'un jeune homme rangé

& vertueux, elle me recevoit volontiers chez elle. Tout s'y passoit sous ses yeux, & avec une décence, qui nous sauvoit des traits de la censure. Nos jours couloient assez paisiblement; si ce n'est, que l'impatience de nous voir unis, en altéroit quelquefois la tranquillité.

Je continuois donc mes visites, & je ne retournois jamais qu'à regret à la campagne, qui me paroissoit un séjour fort triste, parce que je n'y voyois point ma chere Mélite. Un jour, que je revenois à la Ville, je rencontrai à l'entrée des Fauxbourgs, le fidéle ami qui étoit dans notre confidence, & qui me venoit à la rencontre. Vous êtes trahi, me dit-il, j'ai vû entre les mains d'un rival, que vous ne soupçonniez pas, le portrait de Mélite, & des Lettres fort passionnées, écrites de sa main. Ne vous trompez-vous point, cher ami, lui dis-je? Non, interrompit-il, avec vivacité; j'ai reconnu son caractère, & je suis certain de son infidélité.

Imaginez-vous, quel fut alors mon désespoir! Quelle accablante nouvelle, pour un cœur tel que le mien! Ou-

bliez l'ingrate, ajoûta-t'il ; elle n'est pas digne de votre courroux. Mon pere m'a assuré, qu'il songeroit à vous procurer un parti beaucoup plus convenable. Ah ! m'écriai-je, cette trahison me coutera la vie. Les larmes commencerent alors à couler abondamment de mes yeux ; je n'avois presque pas la force de me soutenir, & je n'arrivai qu'avec peine dans la maison de ce tendre ami. Je passai la nuit à gémir sur la rigueur de mon sort, qui m'avoit fait perdre l'amitié de mon oncle, & le cœur d'une fille, sur lequel je fondois tout le repos de mes jours.

J'avois pris d'abord la résolution de voir Mélite, pour lui reprocher sa lâcheté & son ingratitude ; mais je suivis les conseils de mon ami, qui me fit voir dans cette démarche, une foiblesse indigne de moi, & qui ne serviroit qu'à décorer le triomphe de mon rival. Je pris donc, malgré moi, le parti de retourner à la campagne, sans voir mon infidéle. Je lui renvoyai toutes ses Lettres, sans lui expliquer ce qui m'engageoit à rompre avec elle ; mais je brulois secretement d'en venir

à une explication. Je condamnois le zèle de mon ami ; j'aurois voulu, qu'il m'eut laissé dans mon erreur. Je me reprochois quelquefois, d'avoir crû si promptement un fait douteux, dont je devois m'éclaircir. Hélas, disois-je en moi-même, que je serois injuste, s'il s'étoit trompé ! Ainsi mon cœur prenoit en secret la défense de Mélite, contre les soupçons de mon esprit. Mais je retombois tout-à-coup dans une profonde rêverie, où l'imagination me peignoit avec les couleurs les plus noires, la perfidie dont je la croyois coupable.

Alors tout occupé de haine & de vengeance,
D'indignation, de mépris,
Je détestois l'Amour, dont l'aveugle puissance
De la vertu méconnoissoit le prix ;
Se jouoit de nos vœux, & de notre espérance ;
Et n'accordoit souvent sa volage assistance
Qu'aux plus indignes favoris.

Je passai quelques jours dans ces alternatives ; mais enfin, las de l'ocen

dans un état d'incertitude, qui m'étoit insupportable, je résolus de voir Mélite pour la derniere fois. Je partis un soir par un tems fort chaud; je marchois à pieds, une épée sous mon bras, & j'étois si troublé, que je ne m'étois point mis en peine de l'orage, qui s'avançoit du côté où je dirigeois ma route. A une demi lieue de la Ville, le Ciel me parut tout en feu; le tonnerre grondoit, & il se mit à pleuvoir si abondamment, qu'il me fallut songer à trouver une retraite. Je me rendis dans un vieux Moulin abandonné, qui n'étoit pas fort éloigné de moi; & là, accablé de tristesse & de fatigues, je m'endormis, quoique je n'y fusse pas fort à mon aise.

C'étoit le tems, que tout dort sur la terre,
Homme, poisson, serpent, oiseau tigre, panthere,
Excepté les Amans, les voleurs, les hybous,
Les avares & les jaloux.

Trois ou quatre heures après, je vis entrer trois jeunes hommes, qui jetterent sur le pavé un sac plein d'argent.

Ils battirent auſſitôt le fuſil ; & ayant allumé une petite lanterne ſourde, ils ſe mirent à vuider ce ſac, & à compter un nombre prodigieux de piéces d'or & de pierreries, dont ils vouloient faire le partage. Je reconnus ces malheureux pour être de la Ville ; c'étoient des fils de riches Marchands, des garnemens décriés pour leur libertinage.

Un trio d'infâmes brigands,
Et de vrai gibier de galere,
Qui méritoient d'effrayer les paſſans
Au ſommet d'un patibulaire.

Un d'entre eux étoit cet Amant de Mélite, dont mon ami m'avoit parlé, comme d'un rival qu'elle me préféroit. Je frémis à cette vûe ; mais je reſtai toujours dans la même ſituation ; & gardant un profond ſilence, je réſolus d'attendre le dénouement de cette avanture. Je voyois, à travers une fente, tous leurs mouvemens, & je ne perdois pas un mot de leurs diſcours. Un d'eux marquoit les ſommes ſur une tablette ; & quand tout l'argent fut compté, ils tirerent d'une carnaciere un jambon, une bouteille & du

pain, & se mirent à déjeûner de fort bon appétit. Ils paroissoient fort contens de leur expédition, & fondoient sur leur capture, les projets les plus agréables. Quel sera, disoient-ils, l'étonnement de Luzine, quand elle verra ses coffres vuides ? Elle ne croyoit pas avoir travaillé si long-tems pour nous. L'abominable vieille va se noyer de désespoir. Que je me fais un plaisir, dit celui que je croyois mon rival, de voir la consternation de Mélite ! Qu'elle va bien rabattre de sa fierté & de son insolence ! Ne suis-je pas bien vengé, mes amis ! Les Lettres, que j'ai supposé qu'elle m'écrivoit, le portrait, que j'ai fait peindre, ont mis au désespoir Philaminte ; mais je ne suis point content, que je n'aye coupé la gorge à cet odieux rival ; & demain, sans plus tarder, quand il sera nuit, il faut que nous allions l'assiéger dans sa chaumière.

Ces dernières paroles m'échauffèrent à un tel point, que sans songer, que j'étois seul contre trois, je résolus de me venger. Attendez, scélerats, m'écriai-je, d'une voix forte & menaçante, & comme je fis un mouvement,

pour sortir de mon réduit l'épée nue à la main, la charpente, qui étoit toute délabrée, fondit tout à coup sous moi, avec un fracas épouventable ; & les voleurs effrayés prirent aussitôt la fuite, en laissant, comme on dit, armes & bagages. Je restai quelques momens étourdi de ma chûte ; mais j'en fus quitte, pour une contusion à la cuisse, qui ne m'empêcha pas de me relever aussitôt, & de me saisir de deux pistolets, qu'avoient laissé les voleurs. C'étoit une ressource pour moi, au cas qu'ils revinssent sur leurs pas. J'étois charmé de voir Mélite justifiée, par la bouche même de mon ennemi. Je ramassai une tablette, des gands, deux gobelets de chasse, les bijoux & le trésor de Luzine ; & ayant tout mis dans la carnacière, je sortis chargé de ce butin, tenant à la main les pistolets, qui étoient en fort bon état, en me recommandant au Ciel, protecteur de l'innocence & de la vertu. Les armes que je portois me rassuroient contre l'audace des voleurs, qui auroient pû m'attaquer, pour recouvrer la proie que je leur enlevois.

Le jour commençoit à luire ; & ma

bonne fortune me fit trouver à quelques pas du Moulin, une troupe de Villageois, qui me prirent pour un Chasseur. J'arrivai avec eux de fort bonne heure à la Ville, & je fus droit au logis de Luzine. Cette femme avoit passé la nuit chez un parent de feu son mari, qui étoit dangereusement malade. Elle espéroit d'avoir part à sa défroque. C'étoit là le motif des soins charitables qu'elle prenoit de lui; car elle ne quittoit jamais sa maison, qu'avec des vûes intéressées. Elle venoit de rentrer chez elle; & ayant trouvé ses portes ouvertes, ses coffres forcés, & son trésor enlevé, elle ne songeoit plus qu'à finir sa malheureuse vie, par une mort infâme. J'arrivai fort à propos, comme elle passoit à son cou un nœud courant, qui devoit la guérir pour toujours de sa passion, pour les richesses. Mon arrivée déconcerta son lugubre appareil. Arrêtez, m'écriai-je, quelle fureur vous transporte? Malheureuse Luzine; vivez, vous avez retrouvé votre trésor. Elle resta quelque-tems immobile, & comme honteuse du funeste dessein, dans lequel je venois de la surprendre: puis jettant

les yeux sur son or, que j'étalai aussitôt devant elle, elle reprit courage; mais pour la mettre au fait d'un évènement si extraordinaire, & dissiper les soupçons injustes, qu'elle pouvoit former contre moi, je lui fis un récit laconique de mon aventure; & pour lui donner des preuves plus sensibles de ce que je lui disois, je pris de l'encre & du papier, & j'écrivis trois Lettres aux parens des voleurs, en les priant de se rendre dans la maison de Luzine, pour une affaire, qui interressoit leur honneur & leur fortune. Je descendis, pour trouver un porteur, à qui je donnai mes Lettres; & nous vîmes bientôt arriver les peres & meres de ces scélérats. Je leur montrai la carnassière, les tasses & la tablette, que j'avois emportés du Moulin; je leur racontai ensuite, par quelle aventure je m'en étois rendu maître. Mon discours fut un coup de foudre, pour les pauvres gens, qui implorerent tous ensemble ma pitié, & supplierent Luzine de ne point divulguer un secret, qui les perdroit pour toujours. Ils sçavoient en quelle mauvaise réputation étoient leurs enfans; on les avoit déja

soupçonnés de quelque brigandage ; & c'en étoit fait d'eux, si cette derniere aventure fût venue à la connoissance des Magistrats. Nous les rassurâmes, en leur promettant un secret inviolable ; & nous apprîmes quelque tems après, qu'ils avoient envoyé dans les Isles ces malheureux, qui n'auroient pû échapper plus longtems aux recherches de la Justice.

Dès qu'ils se furent retirés, Luzine se jetta à mon cou, & m'arrosant de ses larmes ; je veux, dit-elle, réparer mon injustice. Vous êtes mon fils, & le soutien de ma vieillesse ; je sens dans mon cœur un changement, dont je ne me croiois pas capable. Je renonce, & j'en bénis le Ciel, qui m'en donne la force, à l'indigne passion, qui m'a tyrannisé jusqu'ici ; allez, mon fils, allez chercher promptement ma fille, je veux vous voir unir, & passer le reste de mes jours avec vous Je ne me fis pas presser davantage ; je courrus chez Mélite. Dès que Luzine l'apperçût, venez, lui dit-elle, ma chere fille, venez retrouver dans mon cœur, les sentimens d'une tendre mere. Voilà l'époux, que le Ciel vous destinoit ;

je loue votre choix ; lui seul est digne de vous ; je vous abandonne tout ce que je posséde.

Ce discours combla de joye l'aimable Mélite ; on ne songea plus qu'à l'appareil de nos nôces ; & je retournai promptement à la campagne pour mettre ordre à mes affaires. J'y trouvai un exprès, que mon oncle m'envoyoit, avec une Lettre pleine d'excuses, & de témoignages de la plus tendre affection. Roupille venoit de mourir. Pressée des remords de sa conscience, avant d'expirer, elle m'avoit pleinement justifié des calomnies atroces, qui avoient été le sujet de ma disgrace. Mon oncle, à mon retour me constitua son héritier, par un Testament en bonne forme. J'épousai Mélite ; & ce fut lui, qui bénit notre mariage. J'ai vêcu quelques années avec cette aimable épouse dans une union parfaite. Luzine, guérie pour toujours de son avarice, ne songeoit plus qu'à réparer les erreurs de sa vie, par des actions charitables, & par mille témoignages de tendresse, qu'elle partageoit entre sa fille & moi. Mais les décrets irrévocables du destin, m'ont fait descendre

depuis deux ans dans cette demeure.

Ici l'Abbé des Fontaines se mit à bailler ; nous baillâmes tous, & l'Ombre s'en alla. Je fus fâché, que nous n'eussions pas baillé plutôt ; elle nous auroit peut-être fait grace d'une partie de son histoire, & notre tems eût été mieux employé : car durant son récit, je vis passer plusieurs Ombres de conséquence, qui, peut-être nous auroient entretenus de choses plus intéressantes. Jugez-en, Madame, par la conversation de Cervantes & de Plaute, que nous trouvâmes au bout d'une avenue ; voici ce que j'en ai retenu.

PLAUTE.

Sans mentir, Seigneur Miguel, je troquerois volontiers toutes mes Piéces, contre votre Dom Quichotte, ce phantôme ingénieux, enfant de votre esprit ; ce mêlange agréable de bon sens & d'extravagance ; il faut être bien sage, pour inventer de semblables folies. Quelle fécondité dans cet Ouvrage ! Que les caractères en sont bien soutenus ! Que la satyre en est fine & délicate ! Vous êtes le Prince

des Romanciers. Après avoir enrichi le Public d'une si belle production, vous ne deviez assurément pas mourir dans la misère.

CERVANTES.

Et vous-même, vous fûtes bien obligé de vous louer à un Boulanger, pour tourner une meule. Qui ne s'en étonnera pas?

PLAUTE.

Il est vrai; j'éprouvai l'injustice de mon siècle, comme vous éprouvâtes celle du vôtre. Mais j'ai supporté patiemment mes maux. La pauvreté ne m'a rien ôté de mon enjouement. Qui sçait vivre de peu, est assez riche; & j'aimai mieux m'occuper à ce travail pénible, dont le produit me suffisoit, que d'aller me rendre l'esclave de quelque riche fat, dont il m'auroit fallu acheter les bonnes graces, par des froids & pénibles panégyriques. Je ne pouvois admirer des sottises, ni apothéoser les crimes. J'étois né trop sincère; & c'est payer bien cher les faveurs des Grands, que de leur vendre

sa plume & son honneur. Car je ne trouve rien de plus bas, que de combler de louanges, des sujets dignes de mépris, & d'ériger en vertus des vices fastueux. D'ailleurs, les gens de bien sont rares; & ils n'ont pas tous du goût pour les Lettres; & c'est donner une pauvre idée de son mérite, que d'aller s'offrir soi-même: on doit venir au devant.

CERVANTES.

Les beaux esprits sont presque tous frappés à ce même coin. Nés fiers & dédaigneux, leur ame altière & sublime ne peut se résoudre à ramper, ni à sacrifier à la fortune. Pleins des grands sentimens, qu'ils ont puisés dans le commerce des Auteurs, & qu'ils se sont rendu propres, à force de les admirer, ils sont ennemis de toute bassesse; ils pensent qu'ils sont faits pour être recherchés, que les autres hommes doivent un tribut à leur mérite; & quelques modestes qu'ils paroissent dans leurs écrits, ce n'est qu'hipocrisie. Ils seroient bien fâchés d'être duppes de leur modération, & que le Public ne leur fît pas plus de justice, qu'ils

paroissent s'en faire eux-mêmes. Je ne sçais si c'est là une fierté bien ou mal entendue. Ceux qui sont dans ces idées, souffrent cependant. On les admire, & on les laisse, à moins que le zèle affectueux de quelque Mécène ne vienne à leur rencontre. Ajoûtez à cela, que le goût fin des Gens de Lettres, qui saisit d'abord les ridicules & les travers, n'est guère propre à les dissimuler; & vous sçavez, que la flatterie méne droit à la faveur, pendant que la sincérité, ou la critique, vous en ferment les avenues pour toujours.

PLAUTE.

Ce n'est pas là un si grand mal. Le plaisir delicat d'être lû & admiré; de soulager l'ennui de tant de Gens de Lettres, & d'être l'entretien de l'équitable Postérité, qui vous venge en quelque sorte de l'injustice de vos Contemporains, par les sentimens d'indignation, qu'elle prend au récit de vos infortunes, doit nous consoler de la dureté de notre siècle. Après tout, la patience, ou si vous voulez le courage, qui est la vrai sagesse, diminue beaucoup de vos peines, & donne un

nouvel éclat à votre gloire. On est frappé, & vivement touché, de voir qu'un esprit, loin d'être abbatu & offusqué par la misère, ait brillé de mille graces dans le sein de la pauvreté même, & porté sa résignation jusqu'à l'enjouement. C'est par-là, qu'éclate la véritable grandeur d'ame; & l'on estimera toujours plus la sage pauvreté de Cervantes, que le faste ridicule, & la sotte opulence du Duc de Lerme, l'original de votre Heros. Ainsi il est, en quelque façon, plus avantageux, d'avoir souffert de la fortune, que d'en avoir reçû des faveurs.

CERVANTES.

Oui; mais que nous servent ces jugemens de la Postérité, quand nous ne sommes plus? Nous n'en avons pas moins souffert réellement; & je frémis encore, quand je pense à l'état pitoyable où je fus réduit dans la maladie, qui me fit venir dans ce séjour; jusques là même, que quelques scélérats de Médecins, voulurent faire sur ma personne, l'essai d'un reméde dangereux; ce qu'ils proposérent dans une Langue, qu'ils pensoient que je n'entendois

n'entendois pas. *Faciamus experimentum in anima vili.*

PLAUTE.

Qu'importe en quelle situation que l'on meure ? Le trépas n'est pas plus doux, ni plus glorieux dans un lit de brocard, au milieu d'une troupe brillante, qui est affligée, ou fait semblant de l'être, que dans le réduit d'un Hôpital, au milieu des pauvres infirmes, que la maladie y rassemble. Au contraire, un sage, mourant dans la pauvreté, me paroît un sacrifice agréable, à celui qui distribue dans le monde les biens & les maux, selon les régles de son impénétrable Providence. Il met en quelque sorte sa Justice dans l'obligation de lui prodiguer des biens réels, & infiniment plus estimables que ceux, dont il n'a jamais connu les fausses douceurs. Ses vertus sont un pompeux cortége, qui le suit au tombeau, & sa mémoire ne périt jamais. Ne justifions-nous pas suffisamment tous les deux, la conduite de cette Providence, par la place que nous occupons dans ces lieux, où les plaisirs les plus purs & les plus vifs se

présentent en foule à notre esprit, & nous rendent infiniment plus heureux, que nous n'avons jamais été misérables.

On se persuade communément dans ce monde-ci, Madame, que lorsque notre ame est dégagée des liens du corps, elle exerce ses fonctions avec plus de facilité, & qu'elle opére avec plus de perfection ; c'est-à-dire, qu'un homme d'esprit en a infiniment davantage, lorsque son ame n'est plus embarrassée dans ses organes; & qu'un sot, en cessant d'avoir un corps, commence à devenir un grand esprit. J'étois moi-même dans cette persuasion, tout comme les autres, avant d'aller en l'autre monde; & par le plaisir que m'avoient procuré les Ouvrages de certains Auteurs, je m'étois figuré, que j'en trouverois mille fois plus encore, à les entendre après leur mort. Je n'ai pas été longtems dans cette erreur. La plupart des conversations que je vous ai rapportées sont une preuve, que le corps ne gâte rien à l'ame ; car une seule page des écrits de Plaute & de Cervantes vaut infiniment mieux, que tout l'entretien dont

Je viens de vous faire le récit. Aussi ne témoignai-je pas beaucoup d'empressement à les retenir avec nous: j'en montrai davantage à écouter l'Abbé des Fontaines, qui avoit toujours mes Brochures, & qui malgré la ferme résolution où il étoit de n'en dire que du bien, ne pût résister à la force de la vérité, & en dit tout le mal, que vous allez voir. Il en tenoit une intitulée, *les Ridicules du Siècle*, par M. Chevrier; il l'avoit parcourue durant la conversation des deux Ombre que nous venions de quitter, & voici ce qu'il me dit, lorsque nous fûmes seuls.

On peut dire en général de cet Ouvrage, que c'est une assez mauvaise compilation de différens portraits ramassés çà & là dans les Romans, & qui pour la plûpart, représentent les vices grossiers du siècle, beaucoup plus que ses ridicules. Après ce jugement général, l'Abbé des Fontaines entra dans le détail, & jettant un coup d'œil sur chaque chapitre en particulier, dans le premier, continua-t'il, l'Auteur de ce petit Livre parle de la Cour, & il fait un parallèle de celle

de Charles IX, avec celle de Louis XV.
Il ne veut pas remonter aux Croisades, & la raison qu'il en apporte est admirable : » Ce seroit, dit-il, s'assujettir à de tristes idées, en se rappellant un événement, qui fit toujours la ruine de l'Etat, & souvent le scandale de la Religion. » Mais le Régne de Charles IX, en lui rappellant l'odieuse journée de la Saint Barthelemy, n'a-t'il pas dû en même tems lui rappeller un événement, qui a affoibli l'Etat, & qui a toujours deshonoré la Religion.

En opposant les Courtisans de la Cour de Charles, avec ceux de la Cour de Louis, l'Auteur donne tout l'avantage aux premiers. Selon lui, c'étoient des hommes solides & sensés ; vrais dans leurs amours, sincéres dans leurs amitiés, adorateurs & appuis de leurs Maîtresses, protecteurs ardens & empressés de leurs amis. Au contraire, la Cour de Louis XV. est remplie d'hommes légers & frivoles ; aussi faux en amour, que fourbes & trompeurs en amitié ; tyrans indiscrets des femmes, qu'ils ont subjuguées ; oppresseurs artificieux & dissimulés de

ceux mêmes qu'ils embrassent & qu'ils caressent.

En supposant que ces portraits sont faits d'après nature, ce qui est fort incertain, car l'Auteur ne doit pas en être cru sur sa parole; mais enfin, en admettant son sentiment comme une chose aussi incontestable, qu'elle me paroît douteuse; sont-ce là seulement des ridicules? Ne doit-on pas au contraire regarder les défauts qu'il reprend, comme des vices les plus odieux? Mais c'est là le défaut qui régne par tout dans cet Ouvrage, ainsi ne nous y arrêtons pas davantage; je répéterois toujours la même chose.

On traite dans le second chapitre de la bonne compagnie; & après deux portraits assez communs, l'un d'une femme vertueuse, l'autre d'une petite Maîtresse, on finit par comparer la bonne compagnie à la pierre philosophale, dont on parle tous les jours, qu'on cherche avec soin, & qu'on ne trouve nulle part. Mais si l'Auteur trouve la bonne compagnie si rare, c'est apparemment parce qu'il n'a jamais fréquenté les lieux où elle se trouve. Est-ce donc au Siècle ou à la

Nation, n'est-ce pas bien plutôt à lui qu'il doit s'en prendre ?

Le troisiéme chapitre peint les femmes du grand monde avec des couleurs, qui surement n'attireront pas à l'Auteur les remerciemens d'un sexe, qu'il dit être respectable jusques dans ses défauts. Selon lui, la femme du grand monde d'aujourd'hui est un bisare assemblage de ridicules outrés, & de vices honteux. Voilà ce que M. Chevrier trouve de fort respectable.

Le tableau qui représente dans les Chapitres IV & V, les Petits Maîtres & les beaux esprits, est un de ces morceaux retournez déja mille fois, & à présent usés.

Dans le VIe Chapitre, l'Auteur se déchaîne contre l'Opéra & les brillantes Nymphes, qui en sont l'ornement; il n'épargne personne, & sa bile se répand à grands flots sur le Poëte, sur le Musicien, sur les Acteurs, & surtout, sur les Actrices; il déchire impitoyablement ces aimables filles du Théâtre lyrique, & il représente leur galante République, comme une école de corruption, où l'on professe le vice, & où l'on affiche l'indécence: la

ressentiment auroit-il lancé des traits si forts & si déplacés ; & l'Auteur, du nombre de ces malheureux, *dont les Ombres plaintives déclament contre les suites funestes du plaisir*, se vangeroit-il sur tout le corps, du triste présent d'une particuliere?

Le Chapitre VII. commence par une curieuse & sçavante découverte sur l'origine & l'établissement des Caffés en France ; paroissent ensuite sur la Scene différens personnages ridicules, dont la plupart sont très-étrangers au sujet. Enfin l'Auteur conclut par cet apohtegme injurieux, à ce qu'il appelle *l'azile de la fainéantise : l'honnête homme ne doit y jetter qu'un coup-d'œil, y séjourner, c'est risquer jusqu'à ses mœurs*. Je ne fréquentois pas beaucoup les Caffés, dit ici l'Abbé des Fontaines, non pas que je les regardasse comme dangereux pour les mœurs, mais comme un séjour ennuyeux, où le plus sot est toujours celui qui s'amuse davantage.

Le VIIIe. Chapitre traite des promenades. Après avoir assigné aux Ecrivains, aux Gens d'affaire, aux filles à loüer, aux Demoiselles entretenues,

leurs différentes allées dans le Jardin du Palais Royal, M. Chevrier raconte l'histoire d'une jeune fille séduite à Metz, & abandonnée à Paris de son Amant; on y découvre du vicieux; mais on n'y voit point du ridicule, si ce n'est peut-être l'histoire même si déplacée.

Le Chapitre IX, qui roule sur le jeu, peut & doit à juste titre être appellé un Chapitre sçavant, dans lequel l'Auteur, comme il le dit lui-même, affiche un esprit érudit. En effet, les dez en usage chez les Hébreux; Josué qui s'en sert après la prise de Jérico pour punir l'indiscipline de quelques-uns de ses Soldats; l'immortel Homère qui dit, qu'on jouoit aux dez jusques dans le Temple de Minerve; Palamede, qui pour désennuyer les Officiers & les Soldats, que la longueur du Siège de Troyes fatiguoit, inventa en homme sage & ingénieux les échecs; les Jeux Olympiques, qui succédérent aux échecs, & qu'Hercule institua en l'honneur de Jupiter Olympien; une partie des jeux inventés par les Grecs passés chez les Romains; le prévoyant Lycurgue,

qui a oublié d'interdire à Lacédémone les jeux de hazard, parce qu'on n'y jouoit point; Solon, l'Oracle d'Athènes, & Numa Pompilius, le Législateur de Rome, qui se sont rendus coupables du même oubli par la même raison; Curius, cet Amant de la Courtisanne Fulvie, qui des bras de sa Maîtresse voloit au jeu, & qui fut privé des dignités, qu'il auroit pû prétendre, non point parce qu'il étoit débauché, mais parce qu'il étoit joueur; cette Fulvie, qui découvrit à Caton la conspiration de Catilina; enfin le prudent Préteur Romain, qui par de sages loix défendit les jeux de hasard; tout cela forme une érudition recherchée, vaste, & surtout bien placée: on regrette cependant, que parmi tant de belles choses, & de si curieuses découvertes, l'Auteur n'ait point parlé du noble jeu de l'Oye, renouvellé des Grecs, & qu'il n'ait point déployé sa science sur ce joli jeu, où l'esprit se déploye.

Le Chapitre X, sur les Gens de Robe; & le Chapitre XI, sur les Financiers, sont traités d'une manière singulière. La Robe, selon l'Auteur, a bien de petits ridicules; mais il la res-

peste trop pour ne pas sacrifier son amour propre à la décence, en supprimant les détails importans, & les analyses réfléchies, qu'il avoit faites des travers généraux des Robins. Les Financiers, autrefois ridicules, sont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Etat, & par conséquent les plus aimables; l'Auteur en fait un éloge complet, & il commence par déclarer, que ce n'est pas un tribut servile, qu'il va rendre à la moderne Finance: mais ne pourroit-on pas appliquer ici cet adage latin: *Excusatio non petita accusatio est*? Et n'est-il pas étonnant, qu'un homme, qui a si peu ménagé la Cour, traite si doucement la Robe & la Finance?

Le XII. & dernier Chapitre sur les Comédiens François est plutôt un éloge de leur état & de leurs talens, qu'un tableau de leurs ridicules; l'Auteur y loue beaucoup plus qu'il n'y critique, & il se contente de décharger sa mauvaise humeur sur les Comédiens de Province, apparemment pour se vanger du mauvais succès d'une Comédie, qu'il a fait représenter il y a quelques années à Nancy; car un Poëte attri-

vue toujours plus vol
de sa Piéce aux Acte
même.

Quoique le style d
en général assez bon,
pendant quelques phra
d'autres empoulées, d
clure, que l'Auteur, co
à la fin de son Avertis
pû douter avec raison,
du succès de son Livre.

En vérité, dis-je à l'
taines, il faut conven
vez bien maltraité, d
que vous venez de n
Est-il possible, que v
rien à louer dans cett
gez-en par vous-mêm
lisez-la avec attentio
direz si... Ah! je m'e
de garde, repris-je en
sur le rapport que vous
je ne prendrai pas la
cher un peu d'or dans
fière, incertain encor
en trouver. J'aime b
rapporter à votre jug
certainement pas la pa
le dicte; car bien des

avoient parlé sans prévention, m'en avoient dit à peu près la même chose. On y trouve une infinité de lieux communs, rendus d'une maniere encore plus commune. Rien de neuf, rien de saillant, pas une pensée, qu'on ne se rappelle d'avoir lûe par tout, & enfin, je crois que c'est l'avoir beaucoup honoré, que de s'être donné la peine de l'examiner avec autant d'attention. Voici des Ombres dont la conversation pourra nous dédommager de cette perte de tems, ou continuer à nous ennuyer par des propos, qui ne seront pas plus amusans peut-être, que la petite Brochure de M. Chevrier.

Ces deux Ombres, Madame, qui s'approchoient de nous, étoient Mécène & Jules-César. Jules venoit de quitter Ciceron, avec qui vous avez vû, qu'il avoit conversé assez longtems, & rencontrant Mécène, il lui dit: Est-il bien vrai ce qu'on dit de vous, que vous aimiez tant la vie, que vous eussiez volontiers souffert toutes les misères & les infortunes qui affligent les hommes en détail, à condition de rester dans le monde? Pour un

Romain : voilà des sentimens bien étranges !

MECENE.

C'étoit pourtant là ma façon de penser ; car en un mot, vivre est un bien, & la répugnance avec laquelle tous les hommes quittent la vie le prouve suffisamment. Le pauvre la regrette comme le riche, l'homme infirme, comme le sain & le robuste, l'infortuné comme le plus heureux : il n'est guére d'hommes comme vous, qui la méprisent.

JULES.

Mais comment peut-on regretter une vie si pleine de trouble & d'amertume, que quantité d'accidens menacent, que mille genres de maladies vous disputent, qu'il semble que le Ciel ne vous laisse qu'à regret, qui est agitée de mille passions, de mille inquiétudes, où les hommes sont à l'égard les uns des autres, comme des bêtes féroces, toujours prêts à s'entredévorer, où l'on ne trouve aucun

véritable ami, où régne le parjure, l'envie, & la perfidie ?

MECENE.

Un peu de philosophie peut la rendre supportable, & même pleine d'agrémens.

JULES.

J'entens, une philosophie douce, & & voluptueuse, une délicieuse nonchalance, les plaisirs de la table, la Musique, des Vers galans, une troupe d'aimables fainéans enjoués & spirituels; en un mot, des Horaces, des Tibules, & des Ovides.

MECENE.

Et n'est-ce pas là la plus saine philosophie ? Ne doit-on pas jouir de la vie, & si elle est si courte, n'en devons-nous pas faire un bon usage ? Falloit-il m'affliger sans cesse par une morale chagrine & rebutante, qui nous rend odieux à vous-mêmes, & nous fait fuir des autres ? Ou bien devois-je m'aller tourmenter par de

grands & vastes projets, disputer à Agrippa le commandement des Armées, & la gloire des combats, & me faire par mon ambition, un peuple d'ennemis & de rivaux ? Non, sans doute. Mais je me faisois des amis de tous ceux qui m'approchoient; je protégeois les Gens de Lettres, qui font régner dans les Etats la politesse & le bon goût, & assurent l'immortalité aux grands hommes. Je répandois partout mes bienfaits, j'étois le dispensateur de ceux du Prince, j'animois ses vertus, & réprimois ses vices. En un mot, j'ai servi ma patrie aussi essentiellement qu'un autre, quoiqu'avec moins d'éclat, & votre Successeur vous dira combien je lui fus utile.

JULES.

Oui, vous empêchâtes Octavius de se défaire du pouvoir absolu, & de rétablir l'ancienne liberté.

MECENE.

Ce n'est pas par là, que je prétens l'avoir bien servie. Et croyez-vous qu'il eût véritablement envie de rétablir la

République ? Quand on a une fois goûté du souverain pouvoir, il est bien difficile d'y renoncer ; vous le sçavez mieux que moi, puisque vous ne craignîtes point d'être en butte aux ressentimens de vos Citoyens, pour vous assurer l'Empire ; & que vous en préférâtes la possession aux douceurs d'une vie libre & tranquille.

JULES.

Que m'importoit après tout, le ressentiment de quelques mutins ; j'étois parvenu au plus haut point de gloire où puisse aspirer un mortel ; & il me semble, qu'un si grand bien ne peut être acheté trop cher, aux dépens même de sa propre sécurité.

MECENE.

Oui, mais cette gloire remplit-elle tous les vuides de votre cœur ? Maître du monde, étiez-vous pleinement satisfait ? Non, sans doute ; la vie même alors vous paroissoit à charge, & vous disiez souvent, que vous aviez assez vécu. N'est-ce pas là être bien près du désespoir ? Ah ! si vous eussiez voulu

vivre à ma maniere, vous n'eussiez pas songé si-tôt à quitter le monde; & n'eussiez pas couru vous faire assassiner de gayeté de cœur dans le Sénat. Croyez-moi, la vie n'est odieuse que pour ceux qui l'employent mal, & qui ne pratiquent pas les devoirs de la justice & de la société.

JULES.

Mais encore ne doit-on pas y être si fort attaché, qu'on la veuille prolonger bien au de-là de son terme, & qu'on ne craigne pas même d'être infirme & impotent, pourvû qu'on la conserve. La fiévre, qu'on dit que vous ressentiez chaque jour, devoit bien rabattre du bonheur que vous trouviez à vivre; & je ne puis croire pour votre honneur, que vous soyez l'Auteur de ces Vers:

Grands Dieux! je ne crains point les maux
les plus affreux;
Vos fléaux les plus douloureux,
La pauvreté, la maladie,
N'ont rien pour moi de rigoureux;
Je puis braver leur fureur ennemie,

Rendez-moi tout podagre, impotent, catar-
reux :
J'y souscris ; mais du moins, conservez-moi
la vie.

Si vous avez eu ces sentimens, vous ne deviez pas les exprimer ; ils ne sont pas seulement indignes d'un Romain, mais d'un homme ordinaire ; & ils ont fait rougir ici les Décius, les Curius, les Catons ; & tous ces grands hommes, qui féront éternellement l'admiration de l'Univers.

Comme nous n'avions fait que prêter l'oreille à cet entretien, sans nous mêler de la conversation, nous n'en attendîmes point la fin, & nous continuâmes la nôtre sur des matiéres de Littérature. Dites-moi des nouvelles des trois Spectacles de Paris, me dit l'Abbé des Fontaines, car j'ai toujours beaucoup aimé le Théâtre, & je m'intéresse surtout à celui de la Comédie Françoise, où j'avois mes entrées *gratis*, jusqu'au moment où M. de Voltaire me les fit ôter, pour se venger de quelques unes de mes critiques.

Malgré les obligations que les Comédiens François avoient à ce Prince

de nos Poëtes, on a été, lui dis-je, fort étonné, qu'ils ayent eû pour lui en cette occasion, autant de déférence. Ils ne devoient point entrer dans vos querelles particuliéres, & moins encore être les instrumens de la vengeance de l'Auteur de la Tragédie de *Mahomet*, dont on vous accusoit d'avoir fait interrompre la suite des Représentations. Au reste, M. de Voltaire n'est pas le seul, qui ait essayé de faire interdire l'entrée gratuite des Spectacles aux Faiseurs de critiques. On assure qu'un certain Auteur Dramatique n'a rien épargné, pour engager les Comédiens à exercer la même vengeance sur le Destructeur d'*Aristoméne*; mais il n'a pas trouvé les esprits aussi favorablement disposés en sa faveur, qu'il l'avoit espéré. On n'a eû aucun égard à son injuste requête, & l'on a conservé à l'Aristarque tous ses priviléges, même celui de censurer librement les mauvaises Piéces. C'est de toutes ses fonctions celle qui l'occupera davantage; car vous ne sçauriez croire, dans quelle disette affreuse est tombée depuis quelques années la Scène Françoise. Nous n'avons plus

personne, qui en soutienne l'ancienne splendeur. M M. Destouches, de la Chaussée, Piron, Saint-Foix, Boissi, Marivaux pour le comique, M M. Crébillon & de Voltaire pour le tragique, sont, comme l'on dit, les derniers des Romains. Tous ceux qui ont voulu entrer dans la même carrière après eux, n'ont servi qu'à nous convaincre de plus en plus, que de longtems nous ne nous releverons de notre chûte.

Mais, reprit l'Abbé des Fontaines, il me semble que sur les dernières années de ma vie, nous avions de jeunes gens, qui pouvoient fonder pour l'avenir de plus flatteuses espérances. M. Gresset, par exemple, n'est-il pas en état de soutenir la gloire du Théâtre François? C'est un homme d'esprit, qui fait bien des Vers; il a fait, m'a-t'on dit, une Comédie excellente, intitulée le *Méchant*. Cette Piéce se joue souvent, & toujours avec succès.

Il est vrai, répondis-je, que sur cette Comédie, on avoit jugé que M. Gresset alloit bientôt réparer nos pertes; mais depuis quatre ou cinq ans, qu'on l'a jouée pour la premiere fois,

je ne sçache pas que l'Auteur ait rien donné au Public, que quelques nouvelles éditions de ses Œuvres. Or vous m'avouerez, que ce n'est pas là de quoi nous faire espérer de grandes richesses pour notre Théâtre. La Tragédie d'Edouart, & la petite Piéce de Sidney sont bien écrites; mais de quelle ressource cela peut-il être pour la Scène Françoise? Jugez-en vous-même, vous qui les avez lûes, & qui en avez parlé autrefois dans vos Feuilles. Le Public a confirmé votre jugement, & si la Comédie du *Méchant* n'étoit venue au secours de M. Gresset, sa gloire ne se fut étendue que depuis Vert-vert jusqu'à la Chartreuse.

Cette Comédie du Méchant, dont on m'a tant parlé, est donc bien excellente, me demanda l'Abbé des Fontaines; dites-moi, je vous prie, en quoi consiste son mérite?

Elle est, lui dis-je, très-bien écrite & très-bien versifiée; on y trouve quelques portraits du monde des mieux frappés, & des plus ingénieux; l'Auteur d'un pareil Ouvrage passera par tout & en tout tems pour un homme d'esprit; mais on ne dira jamais, que

c'est un homme de génie dans le genre Dramatique. Il n'y a ni invention, ni traits vraiment comiques dans cette Piéce ; ce sont des choses communes, mais très-bien dites ; & comme nous donnons aujourd'hui plus que jamais dans les choses frivoles, nous préférons un Vers bien fait à la meilleure Scène de Moliere. Croiriez-vous que toutes les fois, que l'on joue les Femmes sçavantes, l'Avare, ou le Tartuffe, on ne voit presque personne au Spectacle ; tout y abonde au contraire, lorsqu'on y donne le *Méchant*, ou quelques Piéces dans le goût moderne. Vous direz peut-être, que tout le monde sçait par cœur les Comédies de Moliere, & que, quoique l'on connoisse, & que l'on sente la supériorité qu'elles ont sur toutes celles des Auteurs qui sont venus après lui, on aime cependant mieux assister à la Représentation de celles que l'on connoît moins. Mais c'est justement ce qui n'est pas ; les Partisans de l'ancien Théâtre, ceux qui en ont fait une étude plus refléchie, & qui le connoissent mieux, sont aussi les plus empressés à se trouver à la Comédie, lorsqu'ils sçavent

qu'on y jouera quelques-unes des anciennes Piéces. Les nouvelles ne sont connues & recherchées, que par ceux qui n'ont pas assez lû les autres, pour en sentir toutes les beautés, par les amateurs des nouveautés, par ceux enfin, qui ne se nourrissent que des écrits de ce siècle, parce que c'est les seuls qu'ils connoissent.

Revenons à nos Auteurs comiques. Après M. Gresset, mais dans un rang fort inférieur, nous avons eû M. de Moissi, qui depuis trois ans, nous a donné trois Comédies, *le Provincial à Paris*, *les Fausses Inconstances*, & *le Valet Maître*; on n'a rien trouvé dans ces trois Piéces, qui puisse faire croire que l'Auteur se fasse jamais un grand nom dans la carriere Dramatique. M. Bret vient après M. de Moissi; à en juger par le succès de sa derniere Comédie, intitulée la *double Extravagance*, il n'y a pas autant d'intervale entre lui & l'Auteur du *Provincial à Paris*, qu'entre ce dernier & M. Gresset; mais il ne paroît pas que ni les uns ni les autres puissent se flatter, d'arriver jamais à l'immortalité, en suivant la route du Théâtre; ils pourront bien

de tems en tems faire quelques Comédies qui auront du succès; mais aucun d'eux n'a ce génie comique & créateur, sans lequel on reste toujours infiniment au-dessous de la perfection.

Je ne vous parlerai pas de quantité d'autres jeunes Auteurs, dont les noms peuvent vous être connus, mais dont les Ouvrages n'ont pas fait assez de bruit, pour que la renommée en ait passé jusques dans ce séjour. Sans doute que vous n'avez pas entendu parler de l'*Impertinent* de M. Desmahis, qui n'est autre chose qu'un Recueil rimé & dialogué de tout ce que Labruyere, la Rochefoucault, M. Crébillon fils, & l'Auteur d'Angola ont dit de plus fort contre les femmes. Vous n'avez pas entendu parler des *Effets du Caractère*, où M. le Marquis du R.., a fait voir, qu'avec de très-beaux Vers, on pouvoit faire une très-mauvaise Piéce. Vous n'avez pas entendu parler du *Muet par amour*, dont on n'entendit pas même parler à Paris le lendemain qu'il fût joué. Vous n'avez pas entendu parler de la *Métempsicose*, où l'Auteur peint avec des couleurs

couleurs dures, les défauts d'un certain monde bourgeois, qu'il n'a vû qu'avec les yeux de la misantropie. Voilà les Comédies nouvelles qu'on nous a données depuis environ un an ou deux sur le Théâtre de la Comédie Françoise. Car je ne parle pas de *Cénie*, Piéce en cinq actes de Madame de Grafigny. Le succès prodigieux qu'elle a eu dans vingt-cinq Représentations, vous a sans doute appris, qu'il ne faut pas la confondre avec toutes celles dont je viens de vous parler. Aussi faut-il mettre une très-grande différence entre son illustre Auteur, & tous ceux qui viennent de vous être nommés. J'en excepte cependant M. Gresset ; & je conviens que *Cénie*, quoique dans un genre différent, n'est point supérieure à la Comédie du *Méchant*, & que le Poëme de *Vert-vert* ne suppose pas moins de mérite, que les *Lettres d'une Péruvienne*.

Permettez-moi de vous interrompre un instant, me dit l'Abbé des Fontaines, pour vous demander quelles sont les Femmes Auteurs, dont le nom a aujourd'hui quelque espéce de célébrité dans Paris ? Quand vous au-

rez satisfait à cette question, vous reprendrez la suite de vos Remarques sur les Spectacles.

La premiere, répondis-je, & celle qui, avec raison, doit être mise au-dessus de toutes les autres, c'est Madame de Grafigny. Tout le monde lui accorde cette prééminence sur les beaux esprits de son sexe. M. Roy est le seul qui la lui dispute en faveur de Madame Curé, dont il s'est déclaré l'admirateur dans une Lettre, ainsi que l'ennemi de l'Auteur de *Cénie*, dans une certaine Epigramme.

Après Madame de Grafigny, vient tout naturellement Mlle de Lussan, qui a fait les Anecdotes de Philippe Auguste, & celles de François I. Ces Ouvrages lui ont mérité une pension de la Cour, & lui ont acquis la gloire de balancer la réputation de Madame de Gomès.

Je ne vous parlerai pas de cette illustre Auteur des *Journées amusantes*; vous connoissez tout ce qui est sorti de sa plume, elle n'a rien donné de nouveau, depuis que vous êtes dans ce séjour; elle jouit à S. Germain en Laye d'une honorable tranquillité, en attendant le moment de venir joindre

dans ce lieu de repos, les Villedieu, & les Lafayette.

Je ne sçais trop, laquelle des deux je dois placer immédiatement après Mlle de Lussan, ou Madame Puisieulx, ou Madame du Boccage. La premiere, dans deux Volumes de *Caractères*, nous a peint les hommes tels qu'ils n'ont jamais été, & qu'ils ne seront jamais. La seconde a fait une Tragédie & un Poëme Epique. Mais malgré la supériorité de ces deux genres d'Ouvrage sur de simples pensées détachées, je doute s'il y a moins de mérite d'avoir fait *les Caractères*, que *le Paradis terrestre* & *les Amazones*.

Mlle de Fauk, autrefois Religieuse, aujourd'hui bel esprit, a fait un Roman, qui a pour titre, *le Triomphe de l'amitié*. Cet Ouvrage est bien écrit, mais il est surchargé d'incidens, qui sont tout-à-fait dépourvûs de vraisemblance. Je placerai cette Demoiselle entre Mlle de S. Phalier & Madame Fagnan. L'une a fait deux Romans & des Vers; l'autre un Conte intitulé *Kanor*. Les Vers de Mlle de S. Phalier roulent presque tous sur des sujets peu intéressans. On y loue des

Messieurs, des Dames ou des Demoiselles de ***, ausquels les Lecteurs ne prennent point d'intérêt. C'est le grand défaut de ces Poesies. *Le Portefeuille rendu*, & les *Caprices du sort*, sont les deux Romans de Mlle de S. Phalier; je ne dis rien d'une Comédie qu'elle m'a lûe, & qui n'a point encore été jouée. Elle m'a fait plaisir à la lecture, je crois qu'elle en fera encore plus à la Représentation; mais comme je n'aime à parler qu'après le Public, je ne hazarderai point ici mon jugement; je ne veux être que l'écho des gens de goût; & tout ce que je vous ai dit des différens Auteurs, dont j'ai fait mention jusqu'à présent, n'est qu'une répétition de tout ce que j'ai entendu vingt fois, ou dans les Caffés ou dans des Maisons particulières, mais toujours par des hommes éclairés & impartiaux.

Le Roman de *Kanor* est une féerie, qui ressemble aux Ouvrages de cette espéce; on y trouve du style, quelques vérités dans les réflexions, peu d'utilité dans la morale, point de jugement, ni de sens commun.

Mesdemoiselles de Boismortier

de Lubert, ont cru qu'elles pouvoient être aussi, comme bien d'autres, femmes, Auteurs & beaux esprits. En conséquence, on a vû sortir de leurs plumes les *Mémoires de la Comtesse de Mariemberg*, & les *hauts Faits de Pardaillan.* C'en est assez pour acquérir la qualité de Femmes Auteurs ; mais cela suffit-il, pour avoir celle de bel esprit ?

Une autre Femme, qui a fait elle seule plus de Vers, que toutes les autres ensemble n'ont composé de lignes de Prose, c'est Madame *Bourette*, plus connue sous le nom de Madame *Curé.* Les liens d'un nouveau mariage n'ont point arrêté le cours de ses productions journaliéres ; les Vers & la Limonade coulent toujours chez elle avec une égale abondance ; & tous les matins on voit sortir de son comptoir autant d'Epitres en rimes, que de Tasses de caffé. Sa versification est négligée & peu exacte, parce qu'elle n'a jamais appris cet Art par principes ; mais chaque petite Piéce est toujours terminée par une pensée ingénieuse : ce qui est extrêmement rare aujourd'hui, où l'on ne rime plus guére que

des mots. Bien des gens, qui ne jugent des Ouvrages de Poësie, que par une certaine élégance, seront étonnés qu'on place ainsi Madame Curé au rang des Femmes illustres de notre siècle; mais quiconque ne fera attention qu'aux pensées, la mettra infiniment au-dessus de celles de nos Dames Auteurs, qui ont passé pour faire le mieux des Vers. Si notre ingénieuse Limonadiere sçavoit revêtir ses pensées des graces d'un style plus correct & plus élégant, si elle mettoit dans ses Vers un peu plus d'exactitude, & qu'elle employât une façon d'écrire moins prosaïque; en un mot, si elle versifioit comme on lui a vû faire de la Prose, les Poësies fugitives de Madame Bourette formeroient un Recueil plus agréable, que celui de Madame de la Suze; & la veuve de M. Curé seroit regardée avec raison, comme le plus bel esprit féminin de notre tems.

En parlant des Femmes Auteurs, je ne dois pas oublier Madame Denis, niéce de M. de Voltaire. Si les deux Comédies qu'elle a faites n'ont pas encore été données au Public, elles

n'en sont pas moins dignes des honneurs de la Représention & de l'impression. Des amis particuliers, à qui l'Auteur en a fait la lecture, conviennent tous, qu'il y a dans ces Piéces beaucoup d'esprit, de fort beaux Vers, & une grande connoissance du monde.

Voilà tout ce que je connois à Paris de Femmes qui écrivent. Je pourrois en nommer davantage, qui tiennent bureau de bel esprit. Celles-ci s'estiment beaucoup plus, que celles qui font des Livres; parce que c'est à leur tribunal que se jugent toutes les nouvelles Brochures; & que leurs décisions, assaisonnées des mets délicieux, dont leur table est servie, sont reçûes avec une espéce de vénération de leurs admirateurs parasites.

Cette digression sur nos Femmes Auteurs, ne m'a pas fait perdre de vûe, le reste de nos Ecrivains Dramatiques. Vous avez vû le peu de fond qu'il y a à faire sur les talens de ceux, qui ont embrassé le genre comique. La gloire de Thalie dépérit entre leurs mains; ses lauriers se flétrissent, & si une génération nouvelle ne vient bientôt remplacer celle qui s'est élevée dans

ces derniers tems ; notre Théâtre retombera dans cette ancienne obscurité, où il étoit enseveli il y a près d'un siécle.

La Tragédie n'est pas aujourd'hui à un plus haut point de gloire que la Scène comique. Les jeunes Eléves de Melpomène sont sourds à ses doctes instructions, & prennent tout de travers la sagesse de ses préceptes. Chacun d'eux se fait des régles à sa guise ; & ces régles sont autant de mauvaises raisons, qu'ils apportent dans leurs Préfaces, pour tâcher de justifier les fautes grossiéres, dont fourmillent leurs Tragédies. Les plus sages sont ceux, qui contens d'avoir fait une mauvaise Piéce, cherchent plutôt à la faire oublier du Public qu'elle a ennuyé, qu'à en excuser les défauts. J'ai toujours estimé M. Saurin, qui après la chûte de sa Tragédie d'*Aménophis*, a eu assez de force d'esprit, pour résister à la tentation de la faire imprimer. Sa Piéce n'en seroit pas devenue meilleure sous la presse, & l'Auteur n'auroit fait que perpétuer sa disgrace, en érigeant un monument éternel de son manque de talent pour un

genre d'Ouvrage, pour lequel il n'étoit pas fait. Avec un peu plus de maturité dans l'esprit, M M. Palisseaux & Portelance auroient suivi l'exemple de M. Saurin, en condamnant *Zarès* & *Antipater* à l'obscurité, dès que ces deux Auteurs se furent apperçûs, que ces deux Piéces ne pouvoient soutenir avec honneur, les rayons du grand jour. M. Mauger a été plus sage; il a retiré son *Cosroës* du Théâtre après la premiere Représentation, & dans le même esprit il se gardera bien, sans doute, de le faire imprimer. On ne sçauroit se tenir caché avec trop de soin, quand on ne peut se faire voir avec quelque avantage.

M. Marmontel, par qui je devois commencer, a toujours été en empirant; & toutes les Piéces qu'il nous a données après *Denis le Tyran*, ont détruit les espérances favorables, que nous avions d'abord conçues de son mérite. *Cléopatre* & les *Héraclides* sont ses deux derniéres Tragédies. Cléopatre a été imprimée; les Héraclides ne tarderont pas à l'être. On s'attend bien à trouver à la tête de cette piéce une Préface dans le goût de celles, qui

précédent toutes ses autres Tragédies.

Vous croyez peut-être, que c'est pour acquérir de la gloire, que M. Marmontel s'est engagé dans la carriére théâtrale; si vous le pensez, vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas non plus par intérêt; le métier d'Auteur Dramatique, tout lucratif qu'il est, lorsqu'on le fait avec succès, n'a d'attraits pour l'Auteur de Cléopatre, qu'autant qu'il lui procure la facilité d'être utile à l'humanité, & de rendre ses semblables meilleurs & plus heureux. Qui croiroit qu'un tel Poëte pût se mettre dans l'esprit, qu'il est fait pour le bonheur de l'humanité? C'est là néanmoins ce que M. Marmontel dit expressément dans sa Préface de Cléopatre. On imagine entendre un Législateur, un Ministre d'un grand Empire, ou un Roi tout occupé du bonheur de ses Peuples, & non un jeune Auteur qui fait une mauvaise Tragédie. Celle des *Héraclides* ne vaut pas mieux que celle de *Cléopatre*. Il faudra une bonne Préface, pour excuser toutes les fautes qui s'y trouvent. Mais je crains bien que la Préface elle-même ne soit aussi méchante que la Piéce. Il est difficile

de faire quelque chose de bon, quand on défend une mauvaise cause. Il a paru sur cette derniere production de M. Marmontel deux petites Lettres fort ingénieuses, intitulées *Lettres de M. Racine fils, à M. M***, & Réponse de M. M*** à M. Racine fils.* On y badine le plus joliment du monde l'Auteur des Héraclides, dont la Tragédie n'est qu'une imitation fort imparfaite de l'Iphigénie de Racine. Le Parallèle de ces deux Ouvrages en donne l'idée la plus juste. Vous connoissez Iphigénie; tous les personnages de cette Piéce vous sont présens à l'esprit; il est donc inutile d'en faire ici le caractère; mais peut-être ne serez-vous pas fâché de voir comment M. Marmontel a peint les mêmes Acteurs dans les mêmes circonstances. Au lieu d'une *Clitemnestre* tendre, allarmée, mais ferme sur l'intérêt de sa fille, & qui ne dit précisément que ce qui doit être dit, l'Auteur des Héraclides a fait une *Déjanire* bavarde, criailleuse impitoyable, assemblage singulier de bassesse & d'impertinence, qui employe, pour sauver sa fille, précisément ce qui devroit accélérer sa

ferte. L'*Agamemnon* de M. Racine est encore plus mal imité par le *Démophoon* de M. Marmontel. C'est un homme d'une bonté, d'une complaisance, d'une perplexité, d'une indécision, qui tiennent de l'imbécilité. Le bon homme se sent de la caducité de son âge. Le *Sténelus* des Héraclides est fait pour doubler l'Achile d'Iphigénie. Il est timide, indécis, brave, quand il ne voit personne; voulant toujours le combat, & n'y allant point, parlant en amour le langage de Cassandre, & agissant avec sa Maîtresse, comme un Ecolier qui entame sa premiere affaire avec une grisette. Celle qui remplace Iphigénie, est une certaine Olympie, fille du grand monde, qui a reçû une éducation mâle, qui parle plus haut que sa mere, qui lui coupe la parole hardiment; qui dit à son Amant qu'elle l'aime, qui traite Démophoon en vrai benait; qui en disant toujours qu'elle va à la mort, y va le plus tard qu'elle peut, & qui même n'y va point du tout. Voilà à peu près comment dans les Lettres dont je parle, on faisoit le caractère des principaux personnages de la der-

miere Tragédie de M. Marmontel ; & j'avoue que l'Auteur de ce badinage a rendu au naturel les défauts les plus remarquables des Héraclides. Il ne s'est pas beaucoup étendu sur la dureté & l'obscurité même des Vers de M. Marmontel ; il l'invite seulement à la fin, d'avoir pour Racine le même zèle que pour Quinault, dont on dit que le jeune Auteur va retoucher les Opéra, & les mettre tous dans le goût de celui d'*Acante & Céphise*.

Ce Poëte fait donc aussi des Opera, reprit l'Abbé des Fontaines ? Oui, vraiement il en fait, lui dis-je, & de très beaux, car c'est M. Rameau qui les met en musique. Nous n'en avons encore qu'un & demi de sa façon ; l'acte de *la Guirlande*, & le Poéme Tragi-comique d'*Acante & Céphise*. Sur ces deux Ouvrages, les Connoisseurs ont jugé à la vérité, qu'avec beaucoup d'esprit, M. Marmontel n'auroit jamais le talent du genre lyrique ; qu'il pouvoit abandonner une carrière, pour laquelle il ne sembloit point avoir les dispositions requises ; qu'il feroit beaucoup mieux de s'en tenir aux Tragédies de simple déclamation ; que sa Poësie

n'étoit ni assez douce, ni assez tendre, ni assez coulante, pour être mise en musique, & qu'enfin, ses deux Opéra n'avoient servi qu'à faire paroître encore davantage le génie prodigieux de M. Rameau, qui peut bien, a-t'on dit, mettre en musique la Gazette de Hollande, puisqu'il a sçû mettre de si beaux airs sur les paroles de notre Poëte.

De mon tems, me dit l'Abbé des Fontaines, vous aviez un jeune Auteur, qui paroissoit devoir se distinguer dans un genre, où j'avoue qu'il est très-difficile de réussir. C'est M. de Cahusac, qui dans son premier Opéra des *Fêtes de Polymnie*, dont j'ai rendu compte autrefois dans mes Feuilles, faisoit voir déja beaucoup de talent, pour l'espéce de Poësie, pour laquelle vous dites que M. Marmontel en a si peu. J'ai appris dans ce pays-ci depuis ma mort, qu'il avoit essuyé bien des contradictions, & il n'y a guére d'Auteurs, sur le compte desquels on m'ait parlé si différemment. Vous m'obligeriez de me dire avec sincérité, ce que vous pensez de son mérite.

Personne en France, lui répondis-je,

n'entend aussi-bien que lui, toute la théorie du Théâtre lyrique. Il a répandu dans un grand Ouvrage moderne (qui fait honneur à notre siécle, & dont vous entendrez parler un jour) plusieurs articles fort considérables sur cette matiere. Ce que j'en ai vû, m'a paru bien au-dessus de tout ce que j'avois lû auparavant sur le même sujet, & suppose les recherches les plus pénibles, les réflexions les plus profondes, & l'étude la plus appliquée.

Quant à la pratique de l'art, sur lequel M. de Cahusac s'est longtems exercé, on peut dire, que c'est le seul Poëte, qui depuis dix ans, l'a toujours fait avec avantage. Il n'a point éprouvé de chûte, & il a eu les plus grands succès. Son Ballet *des Fêtes de l'Hymen* est d'un bout à l'autre un Ouvrage excellent ; il s'est ouvert des routes nouvelles, ses Opera ne ressemblent aux Opera déja faits, que par le style, qui est vraiment lyrique ; le plan, la marche, la coupe sont à lui seul. L'art de lier les divertissemens à l'action, de les en faire naître, de les varier, de les rendre animés, sembloit lui être réservé, & il a rappellé sur le

Théâtre lyrique la grande machine, si négligée depuis Quinault, & si nécessaire à ce Théâtre, si on en croit l'expérience & Labruyere. Nul de nos jeunes Auteurs ne peut lui être comparé, & nos Anciens sont hors de combat depuis longtems. M. Roi a voulu donner, dans différentes occasions, des signes de vie, que le Public a pris pour des signes de mort.

Sur ce que j'ai dit, qu'aucun de nos jeunes Poetes ne pouvoit entrer en comparaison avec M. de Cahusac dans le genre lyrique, n'allez pas vous imaginer, que nous en ayons un grand nombre. La Ville immense de Paris n'en compte que fort peu. Le genre est presqu'inconnu, les récompenses sont médiocres, & les lauriers sont difficiles à cueillir. Aussi ne se présente-t'il guére d'athlétes sur la réne, & ceux qui s'y sont offerts, manquent pour la plûpart de force. M. de la Bruere est demeuré tel qu'il vous avoit paru. Son *Dardanus* a été d'abord représenté sans succès, on l'a corrigé & repris ensuite; mais la constitution trop foible du Poëme en a entraîné la chûte, malgré les beautés singuliéres de la mu-

sique. On a encore de cet Auteur un *Linus*, qui grossit le porte-feuille de M. Rameau, & qu'on ne se presse plus de nous donner depuis qu'on en a fait une répétition solemnelle. Je vous ai déja dit des nouvelles de M. Marmontel ; & M. Laugeon, que vous ne connoissez pas, me sera, je crois, fort obligé, de ce que j'ai pour lui la considération de ne vous pas parler de son *Daphnis & Cloé*, qu'on vient de reprendre, & où il n'est venu personne. Son petit Acte *d'Eglé* a été plus heureux ; c'est une Pastorale, qu'un jeune Musicien a sçu rendre fort agréable, & dans laquelle le Poëte lui a fourni de jolis morceaux de chant. Sans un mauvais épisode, cet Acte auroit même quelque mérite, mais la fortune l'a gâté ; je me tais sur les autres Auteurs de ce Théâtre.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Vous pensez, peut être, que la supériorité très-réelle qu'a M. de C. sur tous ses Contemporains, lui ait attiré les éloges qu'il mérite. Détrompez-vous. Rien n'est plus injuste qu'un certain Public à l'égard de ce Poëte. Il y a à Paris de petites sociétés d'esprit,

où l'on ſe feroit lapider, ſi on oſoit en dire du bien. J'en ai vû d'autres, dans leſquelles il n'étoit pas ſeulement permis de prononcer ſon nom.

Concevez-vous comment on a pû s'y prévenir ſi aveuglément contre l'Auteur de *Zénéide*, de *Grigri*, des *Fêtes de l'Hymen*, &c. Ouvrages charmans dans leur eſpéce, & ſi charmans, qu'on ne croit pas pouvoir marquer plus d'acharnement contre leur Auteur, qu'en lui diſputant la gloire de les avoir faits.

Eh! d'où venez-vous donc, me dit alors l'Abbé; tout ce que vous me contez là eſt dans l'ordre ordinaire. Cette derniere reſſource de la malignité dont vous me parlez a beau être uſée, elle prend & prendra toujours auprès des ſots. M. de Cahuſac vaut mieux que ſes Rivaux: croyez-vous qu'ils le ſouffrent avec patience? Que leurs partiſans, les femmes qui les prônent, les bureaux d'eſprit qu'ils fréquentent, demeurent ſpectateurs tranquiles de ſes ſuccès? Allez, le déchaînement dans ces circonſtances ſuppoſe toujours une ſupériorité qui bleſſe; le mépris ſe tait froidement,

mais l'envie éclate toujours avec autant de fureur, que d'imprudence.

Dans le premier Opera de cet Auteur, j'apperçus en effet un ton original & hardi, des marches nouvelles, une coupe singulière, qui me firent augurer dès-lors, ce que vous avez vû arriver depuis. Un Libelle sanglant, que je réfutai, fut le prix des premiers travaux de cet Auteur. Il soutint la bourasque en homme, qui sentoit qu'il étoit assez bon pour être persécuté, & je prévis dès ce moment, qu'on ne lui pardonneroit ni son talent, ni sa Philosophie.

Vous voyez, continua-t'il, en s'interrompant, cette Ombre paisible; elle est couronnée de lauriers, de jasmins, de roses, & de myrthes: sa phisionomie noble & ouverte annonce la douceur de son caractère, & ses yeux presque humides peignent la tendresse de son cœur. C'est le sublime, l'unique, le délicieux Quinault. Il a créé en France ce genre, qui depuis quatre-vingt ans, fait le plaisir le plus vif de la Nation. Lully, qui sans le secours de ce beau génie, n'auroit été peut-être qu'un Musicien ordinaire,

recueillit seul la gloire & les fruits d'un travail, qu'il n'avoit tout au plus que partagé. Le Musicien fut comblé de biens & d'honneurs. Le Poëte en butte à une cabale redoutable, vêcut taillé, mocqué, déchiré, persécuté. Tous les beaux esprits, les gens du bel air, les femmes à la mode se déchaînerent contre ce Poëte aimable. Les succès de ses Opera ne furent attribués qu'au Musicien, qui n'y avoit que la moindre part. Lully lui-même, qui lui devoit tout, eut la foiblesse de l'abandonner, au moment, peut-être, qu'un dernier effort l'alloit faire triompher de la prévention du mauvais goût & de la cabale. Lully fut puni, à la vérité; sa *Psyché* fut sifflée; mais malgré cette épreuve, les ressources de la cabale prévalurent. Quinault, tant célébré de nos jours, mourut à la peine, & il n'eut pour lui de son vivant, que Boyer & Perrault, dont les noms jettoient encore une espéce de ridicule sur le foible parti qui le soutenoit.

Mais à propos de cet Anecdote littéraire, est-il vrai, je vous prie, me dit encore l'Abbé des Fontaines, qu'un de vos Faiseurs de Feuilles périodiques, ayant

fait un grand éloge de l'Opéra de *Zoroastre*, M. de Cahusac lui dit, en l'embrassant : *Ah ! que je vous ai d'obligation. Vous êtes le seul homme en France, qui ait eû le courage, de dire publiquement du bien de moi.*

Le fait est comme on vous l'a raconté, répondis-je, & les Représentations de cet Opera, le chef d'œuvre des Modernes, ont produit peut-être les événemens les plus bizarres du Théâtre François. On y courroit en foule, tout étoit plein dès trois heures ; mais on écoutoit en silence. Si le plaisir, ou la surprise arrachoient quelquefois malgré soi des éloges ou des applaudissemens, une troupe de frondeurs élevoit la voix, & forçoit l'homme de bonne foi à se taire. On ne pouvoit pas fermer les portes du Spectacle, mais on se hâtoit de fermer la bouche des Spectateurs. Les Ouvrages mauvais ou médiocres, laissoient bientôt désertes nos salles de Spectacle ; celle de l'Opera a toujours été remplie pendant qu'on a donné cet Ouvrage singulier ; mais à chaque Représentation on annonçoit, qu'il n'y auroit plus personne à celle qui suivroit

pas aussi avantageusement de ces petites Piéces mises en Vaudevilles. Les Auteurs Dramatiques, qui s'apperçoivent avec peine, que tout Paris abandonne un Spectacle plus noble, pour suivre, avec une espéce de fureur, ce qu'ils appellent des *miseres rimées*, ne cessent de se récrier contre le mauvais goût du siécle, & font retomber sur les Auteurs de ces petits Ouvrages, ce qui n'est, tout au plus, que le défaut du genre.

Quoique les Parodies de M. Favart ayent presque toujours occupé la Troupe Italienne, depuis qu'on en a permis l'usage, ils n'ont pas laissé de donner de tems en temps quelques autres Piéces plus régulières en Italien & en François. M. de la Morliere, l'Auteur d'Angola, & de plusieurs autres Romans, s'est essayé dans le genre Théatral par une Piéce en trois Actes, intulée *le Gouverneur*. Cette Comédie paroît avoir été faite pour les Comédiens François, plutôt que pour les Italiens ; & j'ignore pourquoi ces derniers ont eu la préférence. Quoiqu'il en soit, *le Gouverneur*, après un certain nombre

nombre de représentations, fut retiré par l'Auteur, qui le fit imprimer peu de tems après.

En parlant de quelques Ecrivains de ce tems, qui ont travaillé pour la Comédie Italienne, je ne dois pas oublier M. Rousseau, dit *le petit Rousseau*, pour le distinguer du grand Poete de ce nom, & d'un autre Rousseau de Géneve, qui, par un discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, a excité une dispute Litteraire, à laquelle toute la France a paru prendre quelque part. Or le petit Rousseau a composé plusieurs petites Piéces pour les Italiens; mais le peu de succès de sa derniere, dont la représentation ne fut point achevée, lui fit abandonner la carrière dramatique. Il fut employé dans les petites Affiches, dont il eut la diréction, conjointement avec le petit M. Favart; il quitta cette petite commission, après un an d'exercice, pour se livrer à des occupations plus solides dans la Province.

L'Opéra Comique avoit été le premier Théâtre de la gloire du petit Rousseau; c'est par là qu'il a débuté dans la Littérature. Ce Spectacle est une

espèce d'école, où les petits Auteurs viennent faire leur apprentissage. Après les premiers succès, ils prennent des Lettres de Maîtrise, & se mettent au rang des Poetes Dramatiques. Ils ne sont pas plutôt admis dans ce Corps distingué, qu'ils prennent l'esprit du plus grand nombre de ceux qui le composent, & joignant beaucoup de suffisance avec peu de capacité, ils deviennent tout à la fois Citoyens inutiles & mauvais Poëtes. Je voudrois que chacun étudiât le genre pour lequel il est le plus propre, & qu'il sçût s'y fixer. L'exemple de M. Favart devroit apprendre à ceux qui commencent, qu'on peut se faire un nom, même dans le genre le plus médiocre; & l'éclat qu'il a donné au plus distingué des Spectacles de la Foire, lui procurera une espéce d'immortalité, à laquelle il convient de se borner, quand on n'est pas fait pour aspirer à plus de gloire. Il semble cependant que l'on se fasse une honte, de travailler pour un Spectacle, pour lequel l'Auteur de Turcaret, de Gilblas, & du Diable boiteux, n'a pas dédaigné d'employer le quart de sa vie.

Si l'exemple de M. le Sage ne suffit pas, pour enhardir nos beaux esprits à faire des Opéra Comiques, je leur proposerai celui de M. Fuzelier & de M. Piron; il n'y a point de deshonneur à suivre les traces de ces grands hommes.

Mais il me semble, dit l'Abbé des Fontaines, que dans les dernieres années de ma vie, on avoit aboli ce Spectacle; l'a-t'on rétabli depuis que je suis dans ce séjour ?

Oui sans doute, lui dis-je; & il est aujourd'hui plus brillant qu'il n'a jamais été. M. Monet en est le Directeur général, & lui a donné une forme plus éclatante qu'il n'avoit auparavant. Il a fait construire un Salle d'un goût plus exquis, que toutes celles des autres Spectacles de Paris; & ce qu'il y a de plus admirable, & ce qui prouve en même-tems l'intelligence & les ressources du Directeur, c'est qu'on a vû ce Bâtiment superbe, commencé, élevé & fini dans un lieu, où quarante jours auparavant on cueilloit encore de l'oseille & des épinars. Je ne sçais si les Auteurs seconderont les bonnes

intentions de M. Monet. Jusqu'à présent on n'a guère donné que des Piéces anciennes. On n'a eu pour toute nouveauté, qu'une Parodie, un Opéra Comique & deux Prologues. La Parodie, intitulée *la Fileuse*, est de M. *Vadé*. Ce petit badinage fut joué à la Foire Saint Germain, tandis qu'on représentoit à la Comédie Italienne la Parodie de *Fanfale*, qui roule sur le même sujet. L'Opéra Comique est le conte du *Poirier* mis en action. M. Vadé y fait voir un talent particulier pour ce genre de Spectacle. Les deux Prologues sont de M. Fl.... Quelques-uns disent qu'il a fait le second en société. Quoiqu'il en soit, les couplets en sont délicats, naturels & ingénieux. On nous promet, que de la même source, nous allons voir sortir bien-tôt une petite Piéce, qui a pour titre *le Rossignol*. Le nom des Auteurs nous annonce d'avance le succès de cet Ouvrage, & ce Spectacle deviendra de jour en jour plus parfait & plus suivi, si le travail de nos Poëtes, les talens des Acteurs, les graces des Actrices, & la bonté de l'Orquestre, répondent aux soins & à l'habileté du Directeur.

Pour peu qu'on ait connoissance des hommes de l'antiquité, on n'est pas long-tems dans les Champs Elisées, sans rencontrer quelque Ombre, dont on ait entendu parler. J'étois étonné que nous eussions causé si long-tems, sans être interrompus par des gens de connoissance; dans l'espace d'une heure, on retrouve souvent la même personne; vous sçavez, Madame, que j'avois déja vû Virgile dans le Bosquet dont je vous ai parlé plus haut; il se présenta à nous une seconde fois, accompagné du Héros de son Eneïde, avec lequel il avoit un entretien, que je fus bien aise d'entendre, & voici ce que lui disoit Enée, lorsque je me fus approché d'eux pour les écouter.

ENE'E.

Il faut que vous conveniez, vous autres gens de Lettres, que vous nous avez bien des obligations. Sans les Héros, que seriez-vous dans le monde? Que deviendroient vôtre Apollon & vos Muses? C'est de nous véritablement, que vous tenez l'immortalité.

VIRGILE.

Mais s'il n'y avoit pas de Héros, Il y auroit toujours des Ombrages frais; des Campagnes délicieuses; des Prairies émaillées des plus belles fleurs; des Fontaines dont les eaux vont serpentant, avec un doux murmure, à travers le gazon; des Bergers & des Bergeres; des Troupeaux, qui bondissent dans une Plaine; des Laboureurs, qui tracent des sillons dans les champs, ou qui recueillent les dons de Cerés; des Faunes, des Nimphes & des Satyres; Venus & le Dieu couronné de pampres; ces globes de feu qui éclairent l'Univers; la vaste étendue des Mers, soit qu'elles soulevent leurs flots irrités, soit que dans le calme elles présentent leur surface comme un grand miroir, qui réfléchit le Soleil, ou les Astres de la nuit; pensez-vous que ces Images ne soient pas suffisantes, pour occuper notre Muse, & pour nous procurer l'immortalité, si nous avons de l'art & du génie?

ENE'E.

Oui, mais qu'est-ce que tout cela,

en comparaison d'un Héros, qui soumet tout à ses armes, & force les Nations les plus belliqueuses, de rechercher son alliance, ou de se soumettre à son joug. N'est-ce pas là un beau champ pour la Poësie ? Vous étiez déja connu par vos Bergeries & vos Géorgiques ; mais sans l'Enéide vous ne seriez pas le Prince des Poëtes Latins, & le modéle de tous ceux, qui ont travaillé, ou qui travailleront après vous dans le même genre.

VIRGILE.

Et moi je suis plus content d'avoir décrit les plaisirs innocens des Bergers, & l'industrie des Laboureurs, que d'avoir composé le Poëme, dont vous faites le sujet. Car outre la gloire, qui me revient des Géorgiques, où j'ai sçû jetter mille agrémens dans une matiere, qui n'en paroissoit pas susceptible, en traitant les amours des Bergers, j'ai fait une peinture de l'âge d'or ; j'ai représenté sur une Scène riante, les doux amusemens, qui partagent le loisir de ces hommes heureux. Ce sont là de vrais Héros, & ceux qui font le plus d'honneur à

l'humanité. Sans ambition ils n'aiment que leurs Bergeres & leurs troupeaux. Ils se contentent des largesses de la simple nature, & ne vont pas désoler une métairie, ou en égorger les possesseurs, pour jouir de ses dépouilles. Voilà les hommes qu'on doit le plus louer, & qui font la plus grande gloire de ceux qui les chantent.

ENÉE.

Ce que vous dites là est absurde. Auriez-vous perdu le jugement depuis que vous êtes parmi nous ? Quoi, votre plus bel Ouvrage, un Poëme digne des éloges de tous les siécles, & qu'Homère même voudroit avoir fait, ne vaut pas une peinture frivole de bergerie & de labourage ? Coridon, Tyrcis, ou Amarillis l'emportent sur Nisus, Euriale, Turnus & Lavinie ? Les chalumeaux champêtres, les Taureaux, les moissons, les Laboureurs seront des images plus nobles, que les trompettes guerrières, les chevaux animés au combat, les armes, les chariots, & les boucliers étincelans ? Et il sera plus beau de voir Silène yvre

dans un antre, ou une Bergere effrontée, qui jette des pommes à un Berger pour l'agacer ; que de voir un Héros, qui entreprend des choses au-dessus des forces humaines ; qui, invincible au milieu des ruines de sa patrie, en sort comme en triomphe, portant son pere sur ses épaules, & va fonder le plus fameux des Empires dans un pays étranger, malgré les vents & les écueils, les persécutions opiniâtres d'une Déesse ennemie, & les forces réunies d'un peuple belliqueux ? Croyez-moi, vos lauriers seroient bien minces, si je n'eusse existé.

VIRGILE.

Mais si je n'eusse existé moi-même, que seriez-vous ? Faisons une juste compensation, & voyons qui des deux en devra le plus à l'autre. Vous m'avez fourni, il est vrai, le plan de mon Poëme. Mais si je n'avois sçu déguiser la vérité, & l'embellir des ornemens de la fable, que seroit le Fondateur des Romains ? Car nous n'ignorons pas, quoique vous en puissiez dire, la vérité des faits. Nous sçavons

le Traité secret que vous fites Antenor & vous avec les Grecs ; vous leur vendîtes la patrie ; & vous eûtes la cruauté même de leur sacrifier votre propre femme, pour qu'il ne restât plus rien de la race de Priam. N'étois-ce pas là une belle matiere à traiter ? Qu'en aurois-je pû faire, sans le secours de mon imagination ? Sentez-vous à présent, ce que vous me devez ? L'histoire vous représente comme un perfide ; & moi, je vous ai peint comme un Héros, qui après avoir défendu vigoureusement sa patrie, céde avec sagesse à l'ordre des destins. La tradition fait de vous un impie, qui violoit sans remords les droits les plus sacrés de la Religion & de la Nature ; & moi je vous ai ennobli des caractères de la sagesse & de la piété.

ENÉE.

J'aurois voulu aussi que vous m'eussiez fait un peu moins dévot, pour me faire un peu plus vaillant. Mais qui vous a dit que je fus un citoyen perfide, & un époux cruel ? Vous en croyez légérement quelques vieilles

chroniques, qui n'ont pas plus de fondement, que les avantures que vous me prêtez avec la belle Didon, dont vous avez fait une femme passionnée; elle qui fut vertueuse, jusqu'à s'immoler, pour échapper à un Prince barbare, qui la recherchoit, & pour garder la foi qu'elle avoit promise à son époux.

VIRGILE.

C'est par là même, que vous devriez m'être obligé davantage. Je vous ai représenté comme un Prince extrêmement aimable & galant. Quoique peut-être vous ne fussiez rien moins que cela; vos liaisons avec cette Princesse donnent un plus grand lustre à vos vertus. Puisque vous sacrifiez généreusement les intérêts de votre cœur aux ordres des Dieux, qui vous appellent ailleurs; & que la victoire, qu'on remporte sur soi-même, est plus glorieuse, que celle qu'on remporte sur les Nations les plus vaillantes. Convenez que les Héros de tous les tems doivent beaucoup à ceux, qui les immortalisent dans leurs productions. Que resteroit-il à quantité d'hommes illus-

tres, si on leur ôtoit ce que leur a prêté l'imagination des Poëtes? Il me semble voir la Corneille dépouillée du beau plumage qu'elle avoit emprunté. Que les Grands entendent bien mal leurs intérêts, lorsqu'ils ne sont pas favorables aux Gens de Lettres!

Ces deux Ombres sont les derniéres de ma connoissance, qui vinrent se présenter à nous durant le reste de notre route. Il est vrai que nous n'étions plus éloignés de l'endroit, par lequel nous devions nous en retourner, & que l'envie que j'avois de vous revoir, Madame, l'emportant sur le plaisir de converser avec des Morts, je n'étois pas fâché de revenir bientôt sur la terre. L'Abbé des Fontaines, qui s'apperçût, par un signe que je fis à ma conductrice, que nous allions bientôt le quitter, profita du peu de chemin que nous avions encore à faire, pour m'interroger sur mille choses, sur lesquelles je tâchai de le satisfaire le plus promptement qu'il me fut possible. Entr'autres questions qu'il me fit, il me demanda, si pour les autres Ouvrages, nous n'avions pas des Ecrivains plus distingués, que les Auteurs

Dramatiques, dont je venois de lui parler. Nous ſerions bien à plaindre, lui répondis-je, ſi toutes les parties de notre Littérature étoient auſſi mal gouvernées que celle du Théâtre. Ce ne ſera pas en dire trop, que d'aſſurer, que pour les petites Poëſies légéres, pour l'Hiſtoire, les Romans, les Livres de Sciences, de Philoſophie & de Morale, nous avons des gens infiniment ſupérieurs à tous ces Modernes Faiſeurs de Comédies & de Tragédies, dont vous avez vû, que le Théâtre François ne pouvoit pas ſe promettre un grand avantage.

Il eſt un genre d'Ouvrage, dans lequel la Nation Françoiſe s'eſt toujours diſtinguée; c'eſt la Chanſon. Mais depuis Vergier, nous n'avons point eû de Chanſonnier plus célébre que M. l'Abbé de l'Attaignant. Son Recueil de Poëſies, intitulé *Piéces dérobées à un Ami*, contient des couplets charmans, qui ſe chantent dans toutes les meilleures compagnies. On remarque beaucoup de facilité de naïveté & de naturel dans ſes Vers, & quelquefois auſſi un peu de négligence. Comme l'Auteur a un grand fond de

gayeté, il lui vient souvent à l'esprit les idées les plus agréables, ausquelles il sçait donner la tournure la plus ingénieuse. Je ne vous parlerai point de l'agrément, que tous ceux qui le connoissent, trouvent dans sa société. C'est l'homme le plus amusant, le caractère le plus liant, & l'ami le plus vrai que je connoisse. Il ne faut pas croire que M. l'Abbé de l'Attaignant se soit borné au seul genre lyrique; il a fait des Epitres & d'autres Piéces de Vers, qui, à mon avis, valent encore mieux que ses Chansons. Mais le goût avec lequel il chante ses couplets, leur donne une espéce de supériorité sur ses autres Ouvrages, & à l'Auteur, la réputation du plus grand Chansonnier de France.

Nous avons deux autres Poëtes, qui, par l'agrément, la légéreté & la délicatesse de leurs Poësies, pourroient être comparés à Ovide & à Catule, avec cette différence, qu'ils écrivent avec beaucoup plus de retenue & de décence, que les deux Poëtes Romains. Je veux parler de M. Bernard & de M. l'Abbé de Bernis. L'un a fait l'*Art d'aimer*; & l'autre, plusieurs

Piéces fugitives d'un goût exquis. Ces petites Piéces ne se lisent que sur des Feuilles détachées, ou en manuscrit, parce que les Auteurs n'ont pas encore jugé à propos de donner au Public un recueil de leurs œuvres.

Un autre Poëte qu'on ne lit point, mais qu'on écoute, qui ne se donne ni imprimé, ni en manuscrit, mais qui se recite, c'est le fameux M. Robé. Son goût le porte sur-tout, à faire des contes & des épigrammes, parce que c'est là, que l'usage autorise principalement la liberté & la licence. Ceux qui, avec la belle versification, aiment encore la décence & la pudeur, ne donneront pas une entiere approbation aux écrits de notre Poëte, ils manquent un peu de cette derniere qualité.

M. Vadé est dans le genre poissart, ce qu'est M. Robé, dans le genre gaillard & grivois. C'est une nouvelle espèce de burlesque, dont il a enrichi la Littérature Françoise. Il se fait goûter principalement du petit peuple, qu'il connoît & qu'il peint au naturel. Ses *Bouquets* & son Poëme de *la Pipe cassée*, sont des tableaux parfaits

du Marché au bled, de la Place Maubert, & des Halles.

Si du stile poissart, nous passons à un genre plus noble & plus élevé, M. le Chevalier de Laurés se présentera à nous avec toutes ses couronnes. Il en a remporté huit dans différentes Académies. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur, sont les trois dernieres qu'il a reçues à l'Académie Françoise. Ce Poëte réussit également à peindre les passions des hommes, & à célébrer les actions des Héros. S'il eût vêcu du tems de Pindare, il n'est pas douteux qu'il n'eût partagé avec lui les Palmes Olympiques.

Quoique M. d'Arnaud se soit pour ainsi dire, expatrié, & qu'il ait déclaré publiquement, qu'il regardoit l'Allemagne comme sa *nouvelle Mere*, cependant sa qualité d'ami & d'éleve de M. de Voltaire, & plus que cela encore, les trois volumes de ses Poësies, qui ont été imprimés à Paris depuis son départ de la France, sont des titres plus que suffisans de le compter encore parmi nos Poëtes. Mais quel est le rang que nous lui assignerons sur notre Parnasse? Nous le placerons après tous

les Poëtes, qui ont fait quelque Ouvrage de génie, ne fut-ce qu'un Sonnet; & avant bien d'autres, qui n'ont eu que de l'esprit.

Ce n'est pas sans doute là tout ce que vous avez de faiseurs de Vers, me dit l'Abbé des Fontaines, car on m'a assuré, que jamais la fureur de rimer n'avoit été poussée aussi loin, qu'elle l'est actuellement.

On vous a trompé, lui répondis-je; il a été un tems, où l'on rimoit beaucoup plus qu'à présent. Je crois vous avoir nommé tous nos Poëtes; & avoir assigné à chacun d'eux la place qu'il occupe dans l'estime du Public; & vous voyez que le nombre n'en est pas grand, à moins que vous ne vouliez que je vous parle de quantité d'autres petits Rimailleurs, dont les productions insipides ne trouvent des lecteurs, que parmi les Cotteries bourgeoises, dont ils sont les héros.

Pourquoi, me demanda l'Abbé, en parlant de vos jeunes Auteurs Dramatiques, ne m'avez-vous rien dit de celui qui a composé une Tragédie, à laquelle le Public a fait, il n'y a pas long-tems, un accueil si favorable?

Je ne sçais ni le nom du Poëte, ni celui de la Piéce. J'ai seulement entendu dire par Boindin, qui arrivoit dans ce séjour tout nouvellement, que tout Paris étoit entousiasmé de cet Ouvrage, dans lequel cependant on trouvoit une Poësie foible & négligée ; des situations plus singulières qu'intéressantes ; une catastrophe tout à fait indigne de la majesté du Cothurne.

J'avoüe, lui dis-je, que j'avois oublié de placer M. le Vicomte de Grave, au nombre de nos Poëtes Dramatiques; & quoique la Critique, que vous venez de faire de sa Tragédie, soit assez juste ; quoiqu'on puisse dire avec vérité, que tout Paris s'est laissé prendre grossierement à la ruse puérile qui en fait le dénouement, il faut convenir néanmoins, que l'Auteur de *Varon* vaut bien celui d'*Antipater*, de *Zarés*, d'*Amenophis* & de *Cosroés*, & qu'il méritoit, pour le moins autant qu'eux, d'être mis au rang des Eleves de Melpomene.

Je suis presque tenté, de mettre aussi au rang des Poëtes épiques, M. Privat de Fontanilles, à qui nous sommes redevables du Poëme de la

Malthiade, Ouvrage au-dessus de la Henriade pour l'ordonnance, & au-dessous de la pucelle pour l'éxécution.

Je suis encore tenté, de mettre dans ce même rang M. de Caux, Auteur d'un autre Poëme intitulé, *le Parnasse, ou essai sur les Campagnes du Roi.*

Ce Titre est singulier, reprit en riant l'Abbé des Fontaines; & il me rappelle celui, que mit à la tête d'une Tragédie, un homme plus singulier encore, qui intitula sa Piéce, *Turnus & Lavinie, ou les Libertés de l'Eglise Gallicane.* Ne trouvez-vous pas ces deux Titres aussi ridicules l'un que l'autre? Celui du Poëme de M. de Caux m'ôte entiérement l'envie de connoître le fond de l'Ouvrage, & je vous dispense d'en faire le Précis; vous pouvez employer à quelque chose de plus agréable pour moi, les courts instans que nous avons encore à être ensemble. Nous ne sommes pas éloignés de l'endroit, par lequel vous êtes entré dans ce séjour; nous ne nous quitterons point, que vous ne m'ayez fait connoître les plus distingués de vos autres Ecrivains. Commencez par les Historiens.

Je ne vous parlerai pas de ceux que vous avez connus, lui dis-je ; & je ne ferai mention ni du Pere Berruyer, qui a fait une espèce de Roman, de la plus sainte de nos Histoires ; ni de M. Crévier, qui n'a écrit que pour les Colléges ; ni de M. le Président Hainaut, dont vous avez comparé l'abregé au Bouclier d'Enée, où le Dieu du feu avoit sçû tracer, avec son docte Ciseau, toute Histoire des Romains ; ni de M. Duclos, à qui vous avez dit, que la nature pourroit avoir donné ou refusé le talent de bien écrire ; ni du Pere Barre, dont vous avez fait un trop bel éloge dans vos Feuilles ; ni de l'Abbé de la Bleterie, l'Historien le plus parfait que nous ayons après M. de Voltaire ; ni de M. l'Abbé de Mably, qui endort ses Lecteurs avec élegance, & qui quelquefois les instruit sans presque jamais les amuser. Je me bornerai à trois ou quatre hommes seulement, dans la Liste de ceux dont j'ai à vous entretenir.

Le premier est, M. le Chevalier e Solignac, qui vient de nous donner les cinq premiers Tomes de l'Histoire de Pologne. Les connoisseurs y remar-

quent un grand discernement, beaucoup d'ordre, un style agréable, l'art de rendre les faits intéressans, & surtout une liaison admirable dans les évènemens que l'Auteur a le secret de faire naître les uns des autres, comme des effets d'une cause naturelle. On trouve seulement à redire à ce que M. le Chevalier de Solignac fasse un peu trop attendre les cinq derniers Volumes, qu'on verroit avec d'autant plus de plaisir, qu'il y a long-tems qu'on nous les promet, & qu'on a témoigné beaucoup d'empressement à lire les cinq premiers.

M. l'Abbé Raynal est aussi un Ecrivain, qui a de la réputation. Mais on se plaint, qu'ayant abandonné la Chaire pour devenir Historien, il ait conservé le ton de son premier métier, & qu'il soit Prédicateur jusques dans ses Histoires. On a dit que celle du *Stadhouderat* étoit un beau Sermon; non pas un Sermon dans le genre de ceux du P. Bourdaloue; mais un discours dans le goût moderne; c'est-à-dire, un amas prodigieux de portraits & d'antithèses, qui viennent à la suite l'une de l'autre, sans

autre nécessité, que celle de vouloir se conformer au goût du Siècle. L'*Histoire du Parlement d'Angleterre* a été écrite dans le même esprit; & en lisant ce Livre, j'ai crû me promener dans une grande Gallerie de Tableaux, dont la vûe me faisoit, à la vérité, quelque plaisir d'abord, parce que les couleurs en sont vives, & le coloris fort brillant; mais à la fin je sentois, que j'en avois les yeux fatigués. Je ne voyois d'ailleurs aucun de ces portraits qui fussent ressemblans. L'Auteur les avoit peints d'imagination; & chaque personnage étoit représenté avec autant de vices & de vertus qu'il en falloit, pour faire une cimétrie exacte d'oppositions & d'antithèses. Ici, c'est un homme, dont la Cour pleure la mort, tandis que la Ville s'en afflige; qui est traité par les uns comme un scélérat, & honoré par les autres comme un martyr; d'un côté, on flétrit sa mémoire, de l'autre on visite son tombeau, & on lui fait faire des miracles; jamais citoyen n'a été tant loué, jamais rébelle n'a été si blâmé. Là, c'est une Princesse, qui, quoique souveraine

ment ambitieuse, paroît désintéressée; zélée pour la Religion Anglicane, quoiqu'indifférente pour tous les cultes; passionnée pour le bonheur de ses Sujets, quoiqu'idolâtre seulement de sa propre gloire; pleine de franchise & de probité, quoique peu scrupuleuse dans les affaires; qui unit les petites vanités de femme avec les grands sentimens des Heros; les ridicules d'un sexe, avec le travail de l'autre; beaucoup de défauts d'un particulier, avec toutes les qualités d'un Souverain parfait. C'est ainsi, que par des oppositions continuelles, M. l'Abbé Raynal fait de tous ses personnages, des êtres d'imagination, qui donnent un air de merveilleux à son histoire. Peu lui importe, que ses acteurs ayent été des hommes tous différens de ceux qu'il nous représente; pourvû que ceux qu'il représente plaisent aux Lecteurs par leur singularité, & donnent à son Livre avec le mérite du siècle, l'avantage d'être lû par les Contemporains, au risque d'être oublié de la race future.

Outre les deux Histoires, dont je viens de parler, notre Auteur a en-

core donné au Public deux Volumes d'*Anecdotes Littéraires*. Cet Ouvrage seroit curieux & agréable, si l'Auteur, qui commence par Guillaume Budé, & qui finit par vous, M. l'Abbé, avoit sçû faire un choix de choses moins connues, & plus recherchées. On n'apprend ici, que ce que tout le monde sçait; il y a même plusieurs traits singuliers, que bien des gens sçavent, & qui ne se trouvent point dans ce Recueil. M. l'Abbé Raynal, qui a fait voir dans cet Ouvrage, son goût pour la compilation, a été chargé de l'important travail, de réunir ensemble tous les mois en un volume, les richesses immenses, que les rovinces du Royaume envoyent chaque jour à Paris, pour grossir le trésor littéraire de la Nation. Vous comprenez sans peine, que je veux parler du Mercure de France, dont les Enigmes & les Logogryphes ingénieux font briller les gens d'esprit des Villes de Province. M. l'Abbé Raynal n'a cet Ouvrage de conséquence, que par commission. MM. Fuzelier & de la Bruere enont le Brevet : cela leur fait un revenu considérable, dont ils abandonnent une somme

somme assez modique à celui qu'ils ont chargé de faire ce Livre.

M. Du Tertre, Auteur de l'Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, se dispose à nous donner bientôt un autre Ouvrage d'une plus grande étendue, & que le Public ne verra pas avec moins de plaisir, que les trois Volumes de son Abrégé. C'est l'Histoire des Conjurations, Révolutions, & Conspirations célébres de l'Europe. Le style de cet Auteur est aisé, clair & naturel. Il ne cherche point à faire des Tableaux; il peint les hommes par leurs actions, & c'est la meilleure façon de peindre dans l'Histoire.

Voilà à peu près à quoi se réduit ce que nous avons d'Historiens, qui ont écrit depuis que vous êtes dans ce séjour. Le nombre des faiseurs de Romans est infiniment plus considérable; & malgré cela, on ne peut pas dire, qu'il ait paru en notre Langue, depuis votre mort, aucun Ouvrage en ce genre, qui puisse faire un nom à un homme de Lettres. Ce sont presque tous des productions d'esprits foibles, qui écrivent avec facilité, des

choses indignes d'être lûes par des esprits solides. Aussi la plupart de ces Ecrits superficiels paroissent-ils sans nom d'Auteurs, ou sous des noms supposés, comme si leurs véritables Auteurs étoient honteux de les avoir faits. Ne soyez donc pas étonné, si je ne vous en nomme aucun; moi-même je ne les connois pas; & à l'exception de M. l'Abbé Prévôt, de M M. de Marivaux, Crébillon fils, & Duclos, dont les Romans ne doivent pas être confondus avec cette foule de mauvaises Brochures, il n'y en a pas quatre, qui méritent d'être connus. J'excepte cependant encore *la Paysanne parvenue* de M. le Chev. de Mouhy, & l'*Angola* de M. de la Morliere; mais vous les avez lûs, & vous sçavez là-dessus à quoi vous en tenir. Quoi, reprit l'Abbé des Fontaines, depuis sept ans, que je n'habite plus votre séjour, on n'a donné aucun Roman dont le mérite puisse égaler ces deux derniers; aucun du moins, qui en approche? Il faut pour cela que vous soyez bien dépourvûs de bons Ecrivains. Vous penserez de nous

& de notre tems comme il vous plaira, lui répondis-je; mais je ne puis m'empêcher de vous faire l'aveu de notre misére; à moins que vous ne vouliez, que je mette parmi nos richesses littéraires, les mauvaises Traductions que M. de la Place nous a données de deux Romans Anglois excellens, dont le fond a fait passer sur toutes les fautes de langage & les constructions irrégulières du Traducteur; à moins que vous ne vouliez encore que j'y joigne, avec les vieilles avantures du *Chevalier du Soleil*, Ouvrage ennuyeux en Espagnol, & que M. de Boismêlé n'a guére rendu plus amusant en notre Langue, les hauts faits de Pardaillan, les Amadis des Gaules, & le Roman de Cassandre; car ce n'est qu'en recrépissant de vieilles masures, que nos Auteurs modernes croyent s'acquérir la réputation d'habiles Architectes.

Je ne ferai pas mention d'une infinité d'autres Ecrits de ce genre, dont les noms seuls formeroient un Dictionnaire immense de Livres mauvais & ignorés. Il n'y a pas de semaine qu'il ne paroisse au moins deux Romans

nouveaux à Paris ; & il n'y a pas un de ces Romans, qui ne soit oublié dans la semaine. Nous avons été plus heureux dans les Ouvrages de morale & de Philosophie ; témoins le Livre des *Mœurs*, & celui *de l'Esprit des Loix*. Je laisse à part tout ce qu'on a trouvé à reprendre dans ces deux Ecrits ; on en a fait des Critiques si longues & si fréquentes, surtout du dernier, que vous aurez mille fois occasion d'en entendre parler dans ce séjour. Un autre Livre, dont l'on vous entretiendra aussi beaucoup, & qui a déja fait un grand bruit dans toute l'Europe, quoiqu'on n'en ait encore qu'une très-petite partie, c'est le fameux Dictionnaire Encyclopédique, auquel une Société de Sçavans travaille depuis plusieurs années. MM. Diderot & d'Allembert sont à la tête de ce grand Ouvrage. Si vous connoissiez bien ces deux hommes, vous concevriez l'idée la plus avantageuse de leur travail ; pour moi, il ne m'appartient pas de porter mon jugement sur un Livre de cette importance ; il faudroit avoir seul tout le mérite des

différens Auteurs qui y sont employés, pour pouvoir bien le définir. Il renferme la connoissance de toutes les Sciences & de tous les Arts ; & je ne puis, en vous quittant, vous laisser en meilleure compagnie, qu'avec les quarante Associés, tous gens d'esprit, ou supposés tels, qui sont chargés de cette immense entreprise, à moins que vous ne vouliez que je vous dise un mot de l'excellent traité de la Poësie Françoise de M. l'Abbé Joannet, qui mériteroit d'être inséré tout entier dans le Dictionnaire Encyclopédique pour l'utilité & la sagesse des préceptes qu'il renferme.

Telles furent, Madame, les dernieres paroles que je dis à l'Abbé des Fontaines au sujet de nos Ecrivains.

Nous étions prêts à nous séparer, quand nous apperçumes l'Ombre d'un jeune homme, que je me rappellai d'avoir vû quelque part. Une fiévre maligne venoit de l'arracher à la vie, & de l'envoyer dans l'autre monde. C'étoit un des Oracles du Caffé de Procope, qui ne manquoit jamais d'assister aux premiéres représentations des Piéces nouvelles, & venoit ensuite en fai-

re publiquement l'analyse au milieu d'un cercle tumultueux qui se formoit autour de lui, dans une des salles du Caffé. Cette Ombre arrivoit bien à propos; car depuis mon absence on avoit donné quelques nouveautés en différens genres, dont je desirois fort d'être instruit avant de m'en retourner, pour ne pas paroitre trop ignorer les choses de ce monde, lorsque j'y serois de retour. Le jeune homme n'attendit pas que nous lui fissions des questions; il prévint nos desirs, & jugea que l'Abbé des Fontaines n'auroit pas moins de plaisir à l'entendre, que lui-même à nous entretenir. Un Observateur des Ecrits modernes, lui dit-il, ne doit pas être indifférent sur les nouvelles Litéraires que j'ai à lui apprendre: & qui peut vous en donner de plus sures & de plus fraîches que moi, qui arrive dans ce moment, & qui n'ai été que cinq jours malade? Vous sçaurez donc, que tous les Spectacles de Paris, excepté le grand Opera, qui ne vit plus que de ses anciens fonds, retentissent de nouveautés. La Comédie Françoise a entretenu quelque tems le public d'une Tragédie de M. de Voltaire intitulée,

Le Duc de Foix. Cette Piéce n'est ni ancienne ni nouvelle, puisqu'elle fut donnée il y a environ dix-huit ans sous le nom d'*Adélaide du Guesclin*; mais un coup de canon hazardé dans la Piéce, favorisa la mauvaise intention de ceux qui voulurent en troubler la premiére représentation. On fut obligé, pour se conformer à l'usage, de réduire cette Tragédie à la simplicité de la conversation. Le canon ne se fit plus entendre, quoique selon le rapport de gens de goût, ce coup produisit un grand effet. Les personnes mal intentionnées contre la Piéce, n'ayant plus cette ressource, pour se déchaîner contre elle, se servirent du nom de *Coucy*, pour se répendre en mauvaises plaisanteries, & exciter du tumulte. M. de Voltaire crut donc devoir retirer sa Tragédie, après un certain nombre de représentations; & sur quelques critiques qu'on en fit dans le tems, & qui parurent raisonnables à l'Auteur, il la retoucha entiérement, & lui donna une forme toute nouvelle. Voici le jugement qu'en ont porté quelques connoisseurs. Ils ont cru y trouver un tableau utile de l'ivresse des passions, &

du torrent journalier, qui emporte loin d'eux-mêmes les cœurs les plus vertueux. Pour ce qui regarde l'ensemble de la Piéce, on a jugé que le premier Acte étoit un peu froid, & dépouillé de mouvement théatral, soit que ce soit un vice du sujet, soit que ce soit une faute d'inadvertance de l'Auteur à laquelle il paroit qu'il seroit très-aisé de remédier, en retouchant à l'exposition, & en éclaircissant un peu plus l'avant-scéne sur l'extraction & le sort d'Amélie. Le second Acte est si rempli de beautés qu'on ne lui trouve qu'un défaut; c'est d'être trop court. L'intérêt s'y montre avec avantage, & se décide totalement au troisiéme, par la prise & la reconnoissance de *Vamir*. La situation des personnages opprimés est si violente dans le quatriéme Acte, que cela suffiroit pour le soutenir. Le cinquiéme enfin est plein d'action & de chaleur; & il ne faudroit pas de grands efforts à M. de Voltaire, pour rendre cette Tragedie égale à ses derniéres.

Les Comédiens Italiens sont pour le moins aussi fertiles en piéces nouvelles, que les Acteurs de la Comédie

Françoise. La Convalescence de M. le Dauphin a donné lieu à un petit divertissement, comme l'Opera d'*Acis & Galatée*, avoit fourni à M. Favart, l'occasion de faire une parodie intitulée *Tircis & Doristée*. Le Divertissement en prose est de M. de Saint-Foix; le Sujet est Alceste, Reine de Thessalie, dont les soins pendant la maladie de son Epoux, représentent ceux de Madame la Dauphine pour le Prince, dont les jours ont été quelque tems en danger. Il y a dans ce Divertissement deux scénes charmantes. L'une est un tableau de certains ridicules, que l'Auteur reprend avec raison; l'autre est une image tendre des sentimens de Madame la Dauphine pour son auguste Epoux. Ces deux scénes sont écrites avec feu, & l'ouvrage entier est une allégorie soutenue, que le public a reçûe avec les applaudissemens qu'elle méritoit.

La Parodie de M. Favart a le même défaut que tous ses autres Ouvrages de cette éspéce; c'est-à-dire, qu'elle est aussi sérieuse que la Piéce parodiée. C'est une faute à laquelle il ne fait pas assez d'attention. Envain pour égayer

le Spectateur, il introduit sur la scéne Arlequin à cheval en vendeur d'Orvietan; cette bouffonnerie ne sert qu'à faire sentir davantage le froid qu'il avoit répandu sur tout ce qui avoit précédé. On doit convenir néanmoins, qu'il y a des pensées extrêmement fines & ingénieuses dans ce dernier ouvrage; mais c'est moins une Parodie, qu'une imitation de l'Opera d'*Acis & Galatée.*

L'Opéra-Comique va devenir entre les mains de M. Monnet un spectacle de conséquence. Les deux derniéres Piéces nouvelles qu'on y a jouées, ne le cédent point à celles de M. Favart, qu'on regarde comme le premier Auteur en ce genre. Le fond de ces deux petits Ouvrages sont deux contes, dont l'un est tiré de *la Gageure des trois Commeres*, & l'autre est le conte du *Rossignol*. Le premier intitulé le *Poirier*, a eu beaucoup de succès; & il paroit que M. Vadé, qui en est l'Auteur, a envie de dédomager le Théatre de la Foire, de la perte de M. Favart. Celui-ci a consacré ses veilles à la Comédie Italienne; l'Opera-Comique ne sçau-

roit trop s'attacher le jeune Poëte qui le remplace. Les principaux Personnages qui agissent dans le *Poirier*, sont Pierrot, Claudine & M. Thomas, vieillard amoureux, & dupe comme de raison, qui veut épouser une jeune fille qui le trompe de concert avec son Amant. Dans le conte de la Fontaine c'est une femme, qui en présence de son mari, accorde des faveurs à son valet; une infidélité conjugale auroit été mal reçue sur le Théatre; au lieu qu'on pardonne les caresses que se font de jeunes amans, qu'on sçait devoir entrer bientôt dans tous les droits des Epoux.

Vous me dispenserez, s'il vous plait, Messieurs, de vous nommer les Auteurs de la Piéce du *Rossignol*. Je dis les Auteurs, car ce n'est pas l'ouvrage d'un seul homme; ils sont deux qui y ont mis la main; l'un d'eux m'en a fait la confidence; je lui ai promis là dessus le secret qu'il m'a demandé, je ne le trahirai point; mais ce qu'il ne m'a pas défendu de dire, parce que tout le monde le sçait, c'est que le Poëme est plein d'esprit, de naturel, d'amenité & de sentiment & les couplets sont

autant d'Epigrammes, ausquelles le public applaudit à chaque instant. Le même conte a été mis en action par M. Collet, & représenté à Berni chez M. le Comte de Clermont. Le nom de l'Auteur est un grand préjugé en faveur de l'ouvrage; mais ceux qui ont vû l'un & l'autre ne sçavent auquel donner la préférence.

Je suis bien fâché de ne pas pouvoir dire autant de bien d'une autre nouveauté jouée sur le théatre de l'Opera-Comique, intitulée le *Bouquet du Roi*. Rien ne prouve mieux que cette froide bagatelle, combien les gens d'esprit font quelquefois de mauvaises choses.

Mais laissons là les Spectacles, nous dit le jeune homme; & comme il me paroit que vous êtes pressé de vous en retourner, je n'ai plus qu'un mot à vous dire au sujet d'un mauvais petit Roman qui est le dernier que j'ai lû sur la terre, & dont j'ai encore la tête toute fatiguée, par l'ennui qu'il m'a causé. On veut lire tout ce qui paroît de nouveau, pour ne pas paroître neuf dans le monde. Je serois tenté de croire que cette Brochure, qui me tomba entre les mains pendant les premiers

jours de ma maladie, n'a pas peu contribué aux violens maux de tête dont ma fievre fut accompagnée. Elle est intitulée *Magakouc*. C'est le dernier fruit des doctes veilles de l'Auteur du ridicule Ouvrage des *Ridicules du siecle*, & du singulier Roman, *cela est singulier*. Le ton de mauvaise plaisanterie, l'esprit de partialité, les personnalités plus grossieres qu'offensantes qui se trouvent dans sa derniere production l'ont fait tomber dans l'oubli; mais par malheur pour moi, j'en ai été la triste victime. En disant ces dernieres paroles, le jeune homme fit une gambade en l'honneur de M. Chev... & nous quitta.

Nous n'avions plus que vingt pas à faire, pour arriver à l'endroit où ma Compagne m'avoit ôté le bandeau, que j'avois sur les yeux en arrivant chez les Morts. Il est tems, me dit-elle, de quitter ce séjour; mais vous ne pouvez en sortir, que comme vous y êtes entré; Souffrez donc, que je vous remette votre bandeau, après que vous aurez fait vos adieux à M. l'Abbé. Nous nous embrassâmes l'Abbé & moi; il me fit promettre que je viendrois le revoir; je m'y engageai, sur la parole que me donna Madame B. de me servir de guide

toutes les fois que j'aurois besoin d'elle pour m'y conduire. Nous ne fûmes pas long-tems en route à notre retour ; & mon premier soin, Madame, après mon arrivée sur la terre, ce fut de mettre par écrit tout ce qui a fait la matiere des deux Parties de cette Relation.

FIN

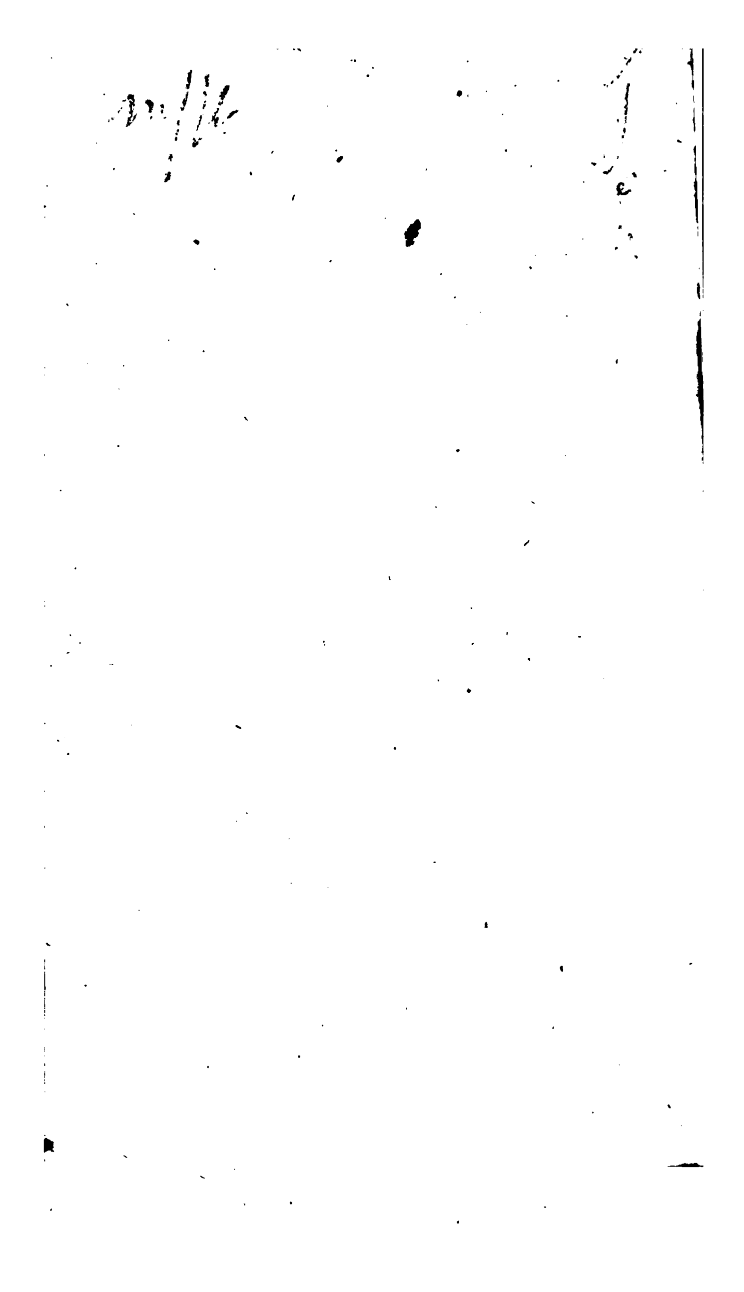
DE LA SECONDE ET DERNIERE PARTIE.

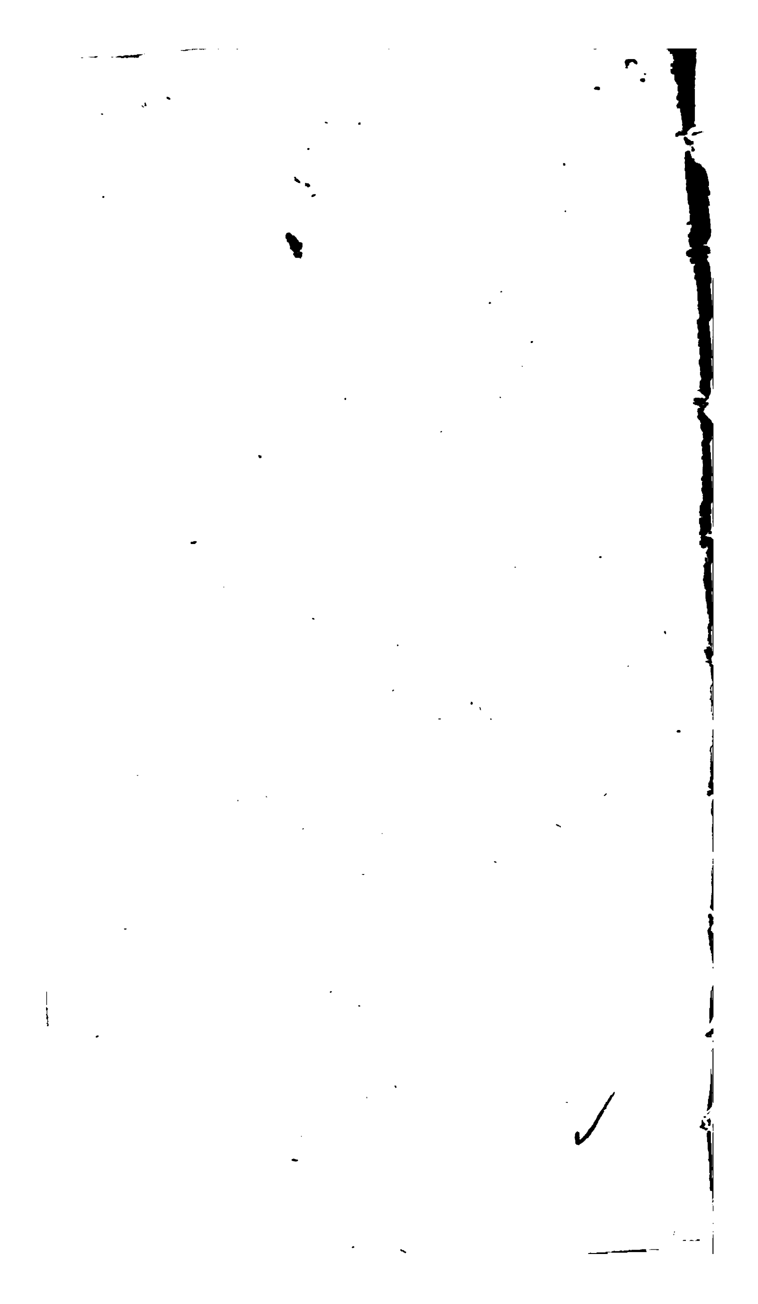


TABLE

DES MATIERES.

FIN
DE LA TABLE.





THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410